This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Besterman 1973/135

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V4. H. 1767

LA HENRIADE,

.... Incedo per ignes
Suppositos cineri doloso.

LA

HENRIADE,

PAR MONSIEUR

DE VOLTAIRE,

Avec un Eſſai ſur la Poëſie Epique & les Variantes.

NOUVELLE EDITION.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS L'HONORÉ.

M. DCC. LXVII.

PRÉFACE

PAR M. DE MARMONTEL.

On ne ſe laſſe point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne ſe laſſe point de relire, & le Public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poëme ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la premier fois en 1723, imprimé à Londres ſous le titre de *la Ligue*. M. de Voltaire ne put donner ſes ſoins à cette édition; auſſi eſt-

elle remplie de fautes de transpositions, & de lacunes considérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de temps après une édition à Evreux, aussi imparfaite que la premiere, avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel Ecrivain.

Et malgré les Péraults, & malgré les Houdarts;
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
Chant VI. de son édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres sous le titre de *la Henriade*, *in-4°*, avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angleterre & pour ne rien laisser à desirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma Préface cette Epître dédicatoire. On sait que dans ce genre d'écrire M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands Auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mécenes, lisent avidement & avec fruit les Epîtres dé-

dicatoires d'Alzire de Zaïre, &c. Celle-ci est dans le même goût, & on y reconnaît un Philosophe judicieux & poli, qui sait louer les Rois même, sans les flatter. Il n'écrivit cette Epître qu'en Anglais, dont M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy nous en a donné la traduction suivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le sort de *Henri* IV d'être protégé par une Reine d'Angleterre; il a été appuyé par *Elizabeth*, cette grande Princesse qui était dans son temps la gloire de son Sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi bien confiée, qu'à une Princesse, dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'*Elizabeth*?

VOTRE MAJESTÉ, trouvera dans ce Livre des vérités bien grandes & bien importantes; la Morale à l'abri de la superstition; l'esprit de liberté, également éloigné de la ré-

volte & de l'oppreſſion ; les droits des Rois toujours aſſurés, & ceux du Peuple toujours défendus.

Le même eſprit dans lequel il eſt écrit me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe Epouſe d'un Roi, qui, parmi tant de Têtes couronnées, jouit preſque ſeul de l'honneur, ſans prix, de gouverner une Nation libre, & d'un Roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Deſcartes*, le plus grand Philoſophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ſes principes à la célébre Princeſſe Palatine *Elizabeth* ; non pas, dit-il, parce qu'elle était Princeſſe ; car les vrais Philoſophes reſpectent les Princes, & ne les flattent point ; mais parce que de tous ſes Lecteurs, il la regardait comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce

qu'elle protége les Sciences & les Arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent Juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande Vertu, & au plus haut Rang,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux, & très-obéiſſant ſerviteur,
VOLTAIRE.

Cette édition qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre; mais il a remis dans la Bibliothéque du Roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du Public & de la poſtérité, des preuves authentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſerait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précé-

de celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736, le Roi de Pruſſe, alors Prince Royal, avait chargé M. Algaroti qui était à Londres, d'y faire graver ce Poëme avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il d'aigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiecles à venir un monument de ſon eſtime pour les Lettres, & particulierement pour la *Henriade*, daigna en compoſer la Préface; & ſe mettant ainſi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un Héros. Récompenſer les beaux Arts eſt un mérite commun à un grand nombre de Princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens Ecrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le Roi de Pruſſe, qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du Roi ſon pere, les guerres ſurvenues, & le départ de M. Algaroti de Londres interrompirent ce projet ſi digne de celui qui

l'avait conçu. Comme la Préface qu'il avait composée n'a pas vu le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la Littérature.

» Les difficultés, dit-il en un endroit, qu'eut à surmonter M. de » Voltaire, lorsqu'il composa son » Poëme Epique, sont innombrables. Il voyait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & celui de » sa propre Nation, qui était du sentiment que l'Epopée ne réussirait » jamais en français. Il avait devant » lui le triste exemple de ses prédécesseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carriere. Il » avait encore à combattre le respect superstitieux & exclusif du peuple savant pour Virgile & pour » Homere, & plus que tout cela, » une santé faible qui aurait mis tout » autre homme, moins sensible que » lui à la gloire de sa Nation, hors » d'état de travailler. C'est cependant » indépendamment de tous ces obsta-

» cles que M. de Voltaire eſt venu à
» bout de ſon deſſein, &c.

» Quant à la ſaine Morale, dit-
» il ailleurs, quant à la beauté des
» ſentimens on trouve dans ce Poëme
» tout ce qu'on peut deſirer. La va-
» leur prudente de Henri VI, jointe
» à ſa généroſité & à ſon humanité,
» devrait ſervir d'exemple à tous
» les Rois & à tous les Héros, qui
» ſe piquent quelquefois mal-à-pro-
» pos de dureté envers ceux que le
» deſtin des Etats & le ſort de la
» Guerre ont ſoumis à leur puiſſan-
» ce. Qu'il leur ſoit dit, en paſſant,
» que ce n'eſt ni dans l'inflexibilité,
» ni dans la tyrannie que conſiſte la
» véritable grandeur; mais bien dans
» ce ſentiment que l'Auteur exprime
» avec tant de nobleſſe.

» amitié, don du Ciel, plaiſirs des grandes ames;
» Amitié que les Rois, ces illuſtres ingrats,
» Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Ainſi penſait ce grand Prince avant que de monter ſur le Trône. Il ne poi-

vait alors instruire les Rois que par des maximes, aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues. En vers Anglais par M. Lokman. Une partie l'a été en vers Italiens par M. Querini, noble Vénitien, & une autre en vers Latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande Littérature. Ce sont ces deux hommes célébres qui ont traduit le Poëme de Fontenoy. Messieurs Ortolani & Nanci ont aussi traduit plusieurs Chants de la Henriade. Elle l'a été entierement en vers Hollandais & Allemands.

Cette justice rendue par tant d'Etrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poëme, & puisqu'il a été généralement approuvé dans un siécle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le fera des siécles à venir. On pourroit donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immorta-

lité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. Cocchi, Lecteur de Piſe, dans une Lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caracteres, du merveilleux & des principales beautés de ce Poëme en homme de goût & de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, Auteur de feuilles périodiques, qui plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon Auteur ou bien peu de lumieres, ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux Poëmes? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une Guerre Civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré;* dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. Lucain a ſuivi ſcrupuleuſement l'Hiſtoire ſans mêlange de fiction; au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des temps, tranſporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent empoulé, défaut dont on ne

voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses Héros avec de grands traits, il est vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile & dans Homere. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre Poëte. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractéres : un vers lui suffit quelquefois pour cela, témoins les suivans.

Médicis la (*a*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisirs, &c.

Connaissant les périls & ne redoutant rien ;
Heureux (*b*) Guerrier, grand Prince & mauvais Citoyen.

Il (*c*) se présente aux Seize, & demande des fers
Du front dont il aurait condamné ses pervers.

Il (*d*) marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître & le suit.

Mais si M. de Voltaire annonce avec tant d'art ses personnages, il les sou-

(*a*) La tête de Coligny, *Chant II.*
(*b*) Guise. *Chant III.*
(*c*) Harlay. *Chant IV.*
(*d*) Mornay. *Chant VI.*

tient avec beaucoup de sageſſe ; & je ne crois pas que dans le cours de ſon Poëme on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. Lucain au contraire eſt plein d'inégalités, & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflure. Enfin, ce Poëte Latin qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire ; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la Henriade avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poëmes ; les perſonnages, comme Henri IV & Enée, Achates & Mornai, Sinon & Clément, Turnus & d'Aumale, &c. Les épiſodes qui ſe répondent, comme le Repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de Henri chez le Solitaire de Gerſei, le Maſſacre de la ſaint Barthelemi & l'Incendie de Troye ; le

quatrieme Chant de l'Enéide & le neuvieme de la Henriade, la Deſcente d'Enée aux Enfers & le Songe de Henri IV. L'Antre de la Sibylle & le Sacrifice des Seize; les Guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'Euriale & celle du jeune d'Ailli; les combats ſinguliers de Turenne contre d'Aumale & d'Enée contre Turnus. Enfin le ſtyle des deux Poëtes; l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes; leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette Préface, ne me permettent pas d'appuyer ſur ce parallele, mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler, ont fait dire à quelques Critiques que la Henriade manquait du côté de l'invention; que

ne fait-on le même reproche à Virgile, au Taſſe ? *&c.* Dans l'Enéïde ſont réunis le plan de l'Odiſſée & celui de l'Iliade. Dans la Jeruſalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirées de l'Enéïde.

Avant Homere, Virgile & le Taſſe, on avait décrit des Siéges, des Incendies, des Tempêtes. On avait peint toutes les paſſions. On connaiſſait les Enfers & les Champs Eliſées. On diſait qu'Orphée, Hercule, Pirithous, Ulyſſe y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces Poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis ſuivant le caractere de leur génie & les mœurs de leur temps. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là les créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſaurait diſputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt là, dit-on,

que de l'invention de détail, & quelques Critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de Lettre ce beau vers où M. de Voltaire exprime le mystére de l'Eucharistie.

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau ; mais je ne sai, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit M. Fénélon, (*a*) à qui n'est pas ému en lisant ces vers!

(*b*) *Fortunate senex, hic inter flumina nota.*
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espece d'anathême au Critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'est-à-dire, de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais, qu'aux dépens du bon sens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de son Poëme, quelques extraordinaires qu'elles

(*a*) Lettre à l'Académie Française.
(*b*) Virgile, Eglogue I.

ſoient. Il les a puiſées dans les Poëtes, dans l'Ecriture ſainte, &c L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve. Sadi s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poëte qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails & dans l'ordonnance, ſur-tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la Poëſie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poëmes en proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. M. de Fénélon, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque que ſous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais ſous celui de Poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers Poëmes.

Je ne dis pas ſeulement parce que les aventures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtyle, tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſerait trop uniforme : je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la meſure, la rime, les inverſions ; en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la Poëſie, art qui n'a pas plus de rapport avec la proſe que la Muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'orthographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'Auteur : il l'a juſtifiée lui-même ; & puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux-mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter ; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre Poëſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poëtes, où ils ne l'ont que trop ſcupuleuſement ſuivi.

(a) Attaquons dans leurs murs ces Conquérans fiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Ma colere revient & je me reconnais,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

(b) Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirais vos défauts si je vous en savais,

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que ces deux Poëtes si exacts & si heureux dans leurs rimes, ne se sont contentés de celles-ci, que parce qu'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savois* avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de Boileau,

(c) La Discorde en ces lieux semble s'accroître ;
Demain avant l'aurore un Lutrin va paroître.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela est assez usité. Madame Deshoulieres dit :

(a) Mithridate.
(b) Le Flatteur.
(c) Lutrin, Chant Ier

(d) Puisse durer, puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune Amant,
Comme feront sur ce hêtre,
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît singulier, c'est que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même sa prononciation en faveur de *Cloître*.

(e) L'honneur & la vertu n'oserent plus paraître;
La piété chercha les Déserts & le *Cloître*.

Une bizarrerie si marquée, vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille & non pour les yeux: en conséquence il a fait rimer *Français* avec *succès*, &c. Et pour satisfaire en même-temps les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, substituant à la dipthongue

(d) Célimene, Eglogue.
(e) Epître IV. Boil.

oi la dipthongue *ai*, qui accompagnée d'une *s* exprime à la fin des mots le ſon de l'è, comme dans bienfaits, ſouhaits, &c. M. de Voltaire a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon Poëme certains mots, qui écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, &c. des Courtiſans *Français*, &c.

C'eſt là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de la Henriade. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoutés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce Poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment, & que ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entierement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.

ESSAI

ESSAI
SUR LA
POËSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des Peuples.

ON a accablé preſque tous les Arts d'un nombre prodigieux de régles, dont la plupart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouvons par-tout des leçons : mais bien peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poëtiques contre un Poëme. On ne voit que des Maîtres d'Eloquence, & preſque pas un Orateur : le monde eſt plein de Critiques, qui à force de *Commentaires*, de *définitions*, de *diſtinctions*, ſont parvenus à obſcurcir les connaiſſances les plus claires & les plus ſimples. Il ſemble qu'on n'aime que les

chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches.

Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques, on entassait il n'y a pas long-tems dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres. La voie par laquelle on a si long-tems enseigné l'art de penser, est assurément bien opposée au sens commun.

Mais c'est sur-tout en fait de Poësie, que les Commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des Poëtes a créées en se jouant.

Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir, à leurs loix une Nation libre dont ils ne connaissent point le caractere ; aussi ces prétendus Législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport ; & quand même leurs régles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles ? Homere, Virgile, le Tasse, Milton, n'ont gueres obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues régles, tant de

liens ne serviraient qu'à embarrasser les grands Hommes dans leur marche, & seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carriere, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les Critiques ont cherché dans Homere des régles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce Poëte Grec a composé deux Poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homere avec lui-même. Virgile venant ensuite, qui réunit dans son Ouvrage le plan de l'Iliade & celui de l'Odissée, il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expédiens pour ajuster leurs régles à l'Enéide. Ils ont fait à peu près comme les Astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantissaient un Ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme Sçavans, & qui se croient tels, venait vous dire, *le Poëme Epique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros acheve quelque grande action avec le secours des Dieux dans l'espace d'une année*, il faudrait lui répondre : Votre définition est très-fausse ; car sans examiner si l'Iliade d'Homere est d'accord avec votre régle, les Anglais ont un Poëme Epique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours cé-

leſte en une année, eſt trompé par le diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis terreſtre pour avoir déſobéi à Dieu. Ce Poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade, & beaucoup de perſonnes le préférent à Homere, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poëme Epique ne ſera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuſe ? Non : cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'Œdipe de Sophocle, le Cinna de Corneille, l'Athalie de Racine, le Céſar de Shakeſpear, le Caton d'Adiſſon, la Mérope du Marquis Scipion Maffei, le Rolant de Quinaut, ſont toutes de belles Tragédies, & j'oſe dire toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particuliere pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les Arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familieres. Il n'en eſt point des Arts, & ſur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature : nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même ; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le

goût des peuples les plus voisins différent. Que dis-je, la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siécles. Dans les Arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats : ils changent en mille manieres dans le temps même qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de Luigi & de Carissimi : des airs Persans ne plairaient pas assurément à des oreilles Européanes ; mais sans aller si loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la premiere fois qu'il entend du récitatif en Italie. Autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris, & tous deux ont également tort, ne considérant point que le récitatif n'est autre chose qu'une déclamation notée, que le caractere des deux langues est très-différent, que ni l'accent, ni le ton ne sont les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, & doit par conséquent l'être infiniment dans la musique. Nous suivons à peu près les régles d'Architecture de Vitruve ; cependant les maisons bâties en Italie par Palladio, & en France par nos Architectes, ne ressemblent pas plus à celles de Pline & de Cicéron, que nos habillemens ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet, qu'était la tragédie chez les Grecs ? Un chœur qui demeurait preſque toujours ſur le théâtre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe.

En Angleterre, la tragédie eſt véritablement une action ; & ſi les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs Piece, un ſtyle naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres Arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des Nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la Poëſie Epique ?

Le mot Epique vient du Grec *Epos*, qui ſignifie diſcours : l'uſage a attaché ce nom particulierement à des récits en Vers d'aventures héroïques. Comme le mot d'*Oratio* chez les Romains, qui d'abord ſignifiait auſſi *Diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil, & comme le titre d'*Imperator* qui appartenait aux Généraux d'armées, fut enſuite conféré aux ſeuls Souverains de Rome.

Le Poëme Epique regardé en lui-même, eſt donc un récit en Vers d'aventures hé-

roïques. Que l'action soit simple, ou complexe, qu'elle s'acheve dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'Iliade; que le Héros voyage de Mers en Mers, comme dans l'Odyssée; qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Énée; qu'il y ait un principal personnage, ou plusieurs; que l'action se passe sur la terre, ou sur la mer, sur le rivage d'Afrique, comme dans la Luziade; dans l'Amérique comme dans l'Araucana; dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis de Milton: il n'importe, le Poëme sera toujours un Poëme Epique, un Poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite.

Si vous faites scrupule, disait le célébre M. Adisson, de donner le titre de Poëme Epique au Paradis perdu de Milton, appellez-le, si vous voulez, un Poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confessiez que c'est un Ouvrage aussi admirable en son genre que l'Iliade.

Ne disputons jamais sur les noms, c'est une puérilité impardonnable. Irais-je refuser le nom de Comédies aux Pieces de M. Congreve, ou à celles de Calderon, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs à

La carriere des Arts a plus d'étendue qu'on ne pense, un homme qui n'a lu que les Auteurs classiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes, & celui qui ne ſait que la langue de ſon pays, eſt comme ceux qui n'étant jamais ſortis de la Cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, & que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les Nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles différent. Un Poëme Epique doit par-tout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les Nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſément & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatiguante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes.

On ſouhaite généralement que cette Unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'Epiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné.

Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſur-tout que cette action ſoit *intéreſſante ;* car tous les cœurs veulent être remués, & un Poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſerait in-

ſipide en tout temps & en tout pays. Elle doit être entiere, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à peu près les principales régles que la nature dicte à toutes les Nations qui cultivent les Lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des Epiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet inſtinct qu'on nomme goût ; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de régles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également à toutes les Nations ?

Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaiſſance des Lettres, qu'on a pris les Anciens pour modèles, Homere, Démoſthêne, Virgile, Cicéron, ont en quelque maniere réuni ſous leurs loix tous les peuples de l'Europe, & fait de tant de Nations différentes une ſeule république de Lettres ; mais au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez dans les meilleurs Ecrivains modernes, le caractere de leur pays à travers l'imitation de l'antique : leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même Soleil : mais ils reçoivent du ter-

rein qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes.

Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manieres.

La douceur & la molleſſe de la langue Italienne, s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractere des Ecrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulieres aux Anglais, ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les François ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils hazardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les Nations ont les unes pour les autres.

Pour regarder dans tous ces jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtile.

On approuve avec raiſon en Italie, ces Vers de la troiſieme Stance du premier Chant de la Jeruſalem,

Così all' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo;

Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E d'all'inganno suo vita riceve.

Cette comparaison du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amere donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un Poëme Epique Français. Nous lisons avec plaisir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande salubre à l'enfant.* Mais cette image qui nous plait dans son style familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'Epopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'est dans le Chant seizieme de la Jerusalem, lorsque Armide commence à soupçonner la fuite de son amant.

Volea gridar : dove, o crudel, me sola
Lasci ? ma il varco al suon chiuse il dolore :
Si, che tornò la flebile parola
Piu amara indietro a rimbombar su'l core.

Ces quatre Vers Italiens sont très-touchans & très-naturels, mais si on les traduit exactement, ce sera un *galimathias* en Français.

» Elle voulait crier, cruel, pourquoi me » laisses-tu seule ? mais la douleur ferma le » chemin à sa voix, & ces paroles dou- » loureuses reculerent avec plus d'amertu- » me, & retentirent sur son cœur.

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du Poëme ſingulier de Milton, dont j'ai déjà parlé, c'eſt au premier Livre, dans la deſcription de Satan & des Enfers.

--- Round he throwus his baleful eyes
That witneſs'd huge affliction and diſmay;
Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he viewes
The diſmal ſituation waſt and wild:
A dungeon horrible, on all ſides round,
As one great furnace, flam'd, yet from thoſe flames
No light, but rather a darkneſs viſible,
Serv'd only to diſcover ſights of woe;
Regions of ſorrow! doleful ſhades! where peace
And reſt can never dwell! hope never comes
That comes to all, &c.

» Il promene de tous côtés ſes triſtes yeux, » dans leſquels étaient peints le déſeſpoir » & l'horreur, avec l'orgueil & l'irréconciliable haine. Il voit d'un coup d'œil, auſſi » loin que les regards des Chérubins peuvent percer, ce ſéjour épouvantable, ces » déſerts déſolés, ce dongeon immenſe, » enflammé comme une fournaiſe énorme. » Mais de ces *flammes il ne ſortait point de* » *lumieres, ce ſont des ténébres viſibles* qui » ſervent ſeulement à découvrir des ſpectacles de déſolation, des régions de douleur, dont jamais n'approchent le repos

» ni la paix, où l'on ne connaît point l'eſ-
» pérance connue par-tout ailleurs.

Antonio de Solis dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Méxique, après avoir dit que l'endroit où Montézume conſultait ſes Dieux, était une large voûte ſouterreine, où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumiere, ajoute: *o permittiam ſolamente lo que baſtava porque ſe vieſſe la oſcuridad*: où laiſſaient entrer ſeulement autant de jour qu'il en fallait pour voir l'obſcurité.

Ces ténébres viſibles de Milton ne ſont point condamnées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans Solis. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriraient point de pareilles libertés: Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions, l'exactitude Françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matiere, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire.

Qu'un homme comme le P. Bourdaloue prêche devant une aſſemblée de la Communion Anglicane, & qu'animant par un geſte noble, un diſcours pathétique, il s'écrie: » Oui, Chrétiens, vous êtiez bien diſ-
» poſés; mais le ſang de cette veuve que
» vous avez abandonnée; mais le ſang de

» ce pauvre que vous avez laiſſé opprimer ;
» mais le ſang de ces miſérables dont vous
» n'avez pas pris en main la cauſe ; ce ſang
» retombera ſur vous, & vos bonnes diſ-
» poſitions ne ſerviront qu'à rendre ſa voix
» plus forte, pour demander à Dieu ven-
» geance de votre infidélité. Ah ! mes chers
Auditeurs, &c.

Ces paroles pathétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un Auditoire Anglais : Car autant qu'ils aiment ſur le théâtre les expreſſions empoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une ſimplicité ſans ornement. Un Sermon en France eſt une longue déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & récitée avec enthouſiaſme. En Angleterre un ſermon eſt une diſſertation ſolide, & quelquefois ſéche, qu'un homme lit au peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie, c'eſt une Comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des Nations.

Je ſçais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſçauraient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la raiſon, & les paſſions ſont partout les mêmes ; cela eſt vrai, mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux & une bouche : cependant l'aſſemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté Tur-

que à la Chine : & ce qu'il y a de plus aimable en Asie & en Europe ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales des Arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire, l'inconſtance, a tant d'empire ?

Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces Arts, il faut nous informer de quelle maniere on les cultive chez toutes les Nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'Epopée, d'avoir lu Virgile & Homere ; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de Tragédie, d'avoir lu Sophocle & Euripide.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les Anciens, nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs : mais ce ſerait s'égarer étrangement que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même Langue, la Religion qui eſt preſque toujours le fondement de la Poëſie Epique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur Mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des Héros du ſiége de Troye, que de celles des Américains. Nos combats, nos ſiéges, nos flottes n'ont pas la moindre reſſemblance ; notre Philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la Poudre, celle de la Bouſſole, de l'Imprimerie, tant d'autres Arts

qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers ; ensorte qu'un Poëte Epique entouré de tant de nouveautés, doit avoir un génie bien stérile, ou bien timide, s'il n'ose pas être neuf lui-même.

Qu'Homere nous représente ses Dieux s'enivrant de Nectar, & riant sans fin de la mauvaise grace dont Vulcain leur sert à boire, cela était bon de son temps où les Dieux étaient ce que les Fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un Poëme, une troupe d'Anges & de Saints buvant & riant à table. Que dirait-on d'un Auteur qui irait après Vrigile introduire des Harpies enlevans le dîner de son Héros, & qui changerait de vieux vaisseaux en belles Nymphes ?

En un mot, admirons les Anciens ; mais que notre admiration ne soit point une superstition aveugle : & ne faisons pas cette injustice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur, que la Jerusalem du Tasse ; Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre, que le grand Newton. Camouëns est en Portugal ce que Milton est en Angleterre.

Ce ſerait ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces Poëmes Epiques de différente nature, nés en des ſiecles & dans des pays éloignés les uns des autres.

Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages Grecs, Romains, Italiens, Anglais, tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la maniere de leur pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'eſſaierai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au Lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſein; je ne ferai que propoſer, il doit juger, & ſon jugement ſera juſte s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs.

Il verra la naiſſance, le progès, la décadence de l'Art; il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines; il le ſuivra dans tous ſes changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté*, ou défectueux dans tous les temps, & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un Pays, & qu'on mépriſe dans un autre. Il n'ira point demander à Ariſtote ce qu'il doit penſer d'un Auteur Anglais ou Portugais; ni à M. Perraut comment il doit juger de l'Iliade;

il ne se laissera point tyranniser par Scaliger, ni par le Bossu, mais il tirera ses régles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'Homere, & le Dieu de Milton, entre Calipso & Didon, Armide & Eve.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages & aux manieres de leurs voisins non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cens cinquante années avant l'Ere Chrétienne : il était certainement contemporain d'Hésiode. Or Hésiode nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui suivait celui de la guerre de Troye, & que cet âge dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui existait alors.

Il est donc certain qu'Homere fleurissait deux générations après la guerre de Troye ; ainsi il pouvait avoir vu dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siè-

ge, & il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie, qui-avaient vu Ulyſſe, Ménelas & Achille.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſuppoſé qu'il ſoit l'Auteur de tout cet Ouvrage,) il ne fit donc que mettre en Vers une partie de l'hiſtoire & des fables de ſon temps.

Les Grecs n'avaient alors que des Poëtes pour Hiſtoriens & pour Théologiens; ce ne fut même que quatre cens ans après Héſiode & Homere, qu'on ſe réduiſit à écrire l'Hiſtoire en Proſe. Cet uſage qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de Lecteurs, était très-raiſonnable. Un livre dans ces temps-là était une choſe auſſi rare qu'un bon Livre l'eſt aujourd'hui; loin de donner au Public l'Hiſtoire in-folio, de chaque Village comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des Dieux & l'Hiſtoire des grands Hommes étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'Ecrits. On les compoſa long-temps en Vers chez les Egyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils étaient deſtinés à être retenus par cœur, & à être chantés: telle était la coutume de ces peuples ſi différens de nous. Il n'y eut juſqu'à Hérodote, d'autre Hiſtoire parmi eux qu'en Vers, & ils n'eurent en aucun temps de Poëſie ſans muſique.

A l'égard d'Homere, autant ſes Ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'igno-

rance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que long-temps après ſa mort on lui a érigé des ſtatues, & élevé des Temples. Sept Villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître, mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mandiait dans ces ſept Villes, & que celui dont la poſtérité a fait un Dieu, a vécu mépriſé & miſérable: deux choſes très-compatibles.

L'Iliade qui eſt le grand Ouvrage d'Homere, eſt plein de Dieux & de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paraît terrible; & ils ſont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de Sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, & n'y a point de Nation qui n'ait eu les ſiennes.

De ces deux ſujets qui rempliſſent l'Iliade, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à Homere: on lui impute l'extravagance de ſes Dieux, & la groſſiéreté de ſes Héros. C'eſt reprocher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon temps. Homere a peint les Dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie Païenne; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homere. Si l'idée des trois Graces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de Vénus ſont de ſon invention,

quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette Religion que nous lui reprochons ? Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siecle qui avait trouvé des allégories si justes & si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossiéreté dans les Héros d'Homere, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au neuvieme Livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & souffler le feu, & préparer le dîner avec Achille ; Achille & Patrocle n'en sont pas moins éclatans. Charles XII, Roi de Suede, a fait six mois sa cuisine à *Demir Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme, & la plupart de nos Généraux qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros qui faisaient leur cuisine eux-mêmes.

On peut se moquer de la Princesse Nausica, qui suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes & celles du Roi & de la Reine. On peut trouver ridicule que les filles d'Auguste aient filé les habits de leur pere, lorsqu'il était maître de la moitié de l'Univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vale bien la vaine pompe, la molesse & l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à Homere d'avoir tant loué la force de ces Héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du

l'Iliade. En effet nous ne connaiſſons parmi les Latins ni parmi nous aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas, après s'être élevé ſi haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homere, a fait à la vérité Pertharite, Surena, Ageſilas, après avoir donné Cinna & Polieucte: mais Surena & Pertharite ſont des ſujets encore plus mal choiſis que mal traités. Ces Tragédies ſont très-faibles; mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions & de fautes groſſieres. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais, & le Paradoxe de la réputation d'Homere m'a été développé. Shakeſpear, leur premier Poëte Tragique, n'a gueres en Angleterre d'autre épithete que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la ſalle de la Comédie auſſi remplie à l'Andromaque de Racine toute bien traduite qu'elle eſt par Philipps, ou au Caton d'Adiſſon, qu'aux anciennes Pieces de Shakeſpear. Ces Pieces ſont des monſtres en Tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années, on y baptiſe au premier acte le Héros qui meurt de vieilleſſe au cinquieme; on y voit des ſorciers, des payſans, des ivrognes, des bouffons, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe, & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de morts. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans Shakeſpear. Quand je commençais à apprendre la Langue Anglaiſe, je ne pouvais comprendre comment une Nation ſi éclairée pouvait

vait admirer un Auteur si extravagant ; mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la Langue, je m'apperçus que les Anglais avaient raison, & qu'il est impossible que toute une Nation se trompe en fait de sentiment, & ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossieres de leur Auteur favori ; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés d'autant plus singulieres, que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les Auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'il ne l'ont diminué. Le grand sens de l'Auteur de Caton, & ses talens qui en ont fait un Secrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de Shakespear. Tel est le privilége du véritable génie : il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans art, sans régle : il s'égare dans sa carriere : mais il laisse loin derriere lui tout ce qui n'est que raison & qu'exactitude. Tel à peu près était Homere, il a créé son art & l'a laissé imparfait : c'est un cahos encore ; mais la lumiere y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de Desmarets, la Pucelle de Chapelain, ces Poëmes fameux par leur ridicule, sont à la honte des régles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade, comme le Pirame de Pradon est plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, ar-

rangés avec mille fois plus d'industrie que dans Homere. Cependant douze beaux vers de l'Iliade sont au dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brute de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'Homere est d'avoir été un Peintre sublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant, qui pousse par les vents, consume la terre devant lui.* Si c'est un Dieu qui se trompe d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, & au quatrieme il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de Vénus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colere d'Achille, il personifie les prieres, *elles sont filles du Maître des Dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancellans, elles suivent de loin l'injure, l'injure altiere qui court sur la terre d'un pied léger, devant sa tête audacieuse.* C'est ici sans doute qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la Motte Houdart de l'Académie Française, qui dans sa Traduction d'Homere, étrangle tout ce beau passage, & le raccourcit ainsi en deux vers.

On appaiſe les Dieux ; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fuit des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché M. de la Motte de ſentir ces grandes beautés d'imagination, & ſi cet Académicien ſi ingénieux a cru que quelques antithèſes, quelques tours délicats pourraient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence ! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Homere ; mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés : il a fait un petit ſquelette d'un corps démeſuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué les louanges à la Motte ; en vain avec tout l'art poſſible, & ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable ; ſon parti, ſes éloges, ſa Traduction, tout a diſparu, & Homere eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homere en faveur de ces beautés, ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de M. Paſcal, qu'il n'y a point de beauté poëtique, & *que faute d'elle on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel aſtre, & que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'Auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ?

Pour juger des Poëtes il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaî-

tre ; comme pour décider sur la Musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille & de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les Poëtes par les Traductions ; ce serait vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les Traductions augmentent les fautes d'un Ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame Dacier n'a point lu Homere ; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le style du Poëte, plein de négligences extrêmes ; mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle Langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra Homere lui-même, qu'on trouvera comme ses Héros, tout plein de défauts ; mais sublime.

CHAPITRE TROISIEME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de Virgile, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des Ouvrages de ce grand homme. Elle est pleine de puérilités & de contes ridicules. On y représente Virgile comme une espece de Maquignon & de faiseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à Auguste, était

né d'une jument malade, & qui étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur, répond qu'Auguste était fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avait été jusques là récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sai par quelle fatalité la mémoire des grands-hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides.

Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de Virgile. Il nâquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le Village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier Consulat du Grand Pompée & de Crassus. Les Ides d'Octobre, qui étaient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecravit Idus*, dit Martial. Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brindes, comme il allait en Grece, pour mettre dans la retraite la derniere main à son Enéide, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les Poëtes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages & l'amitié d'Auguste, de Mécene, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus, ne servirent pas peu, sans doute, à diriger les jugemens de ses contemporains, qui peut-être, sans cela, ne lui auraient pas rendu justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint paraître au Théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des

acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur-même.

Il était né d'un caractere doux, modeste, & même timide. Il se dérobait très-souvent en rougissant à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire, ses mœurs étaient simples, il négligeait sa personne & ses habillemens; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis, par cette simplicité qui s'accorde si bien avec le génie, & qui semble être donnée aux véritablement grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés, & qu'il n'arrive presque jamais qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même lorsqu'il écrivait en prose. Sénèque le Philosophe nous apprend que Virgile n'avait pas mieux réussi en prose que Cicéron en vers. Si cela est, le Poëte a eu un mérite que l'Orateur n'avait point : c'était de connaître sa portée; du moins Virgile n'a-t-il point laissé après lui de mauvaise prose, au lieu que nous avons des vers de Cicéron qui font honte à sa mémoire.

Horace & lui furent comblés de biens par Auguste. Cet heureux tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux : aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands Ecrivains nous ont donné d'Auguste, a effacé l'horreur de ses proscriptions; ils nous font aimer sa mémoire, ils ont fait, si j'ose le dire, illusion à toute la terre.

Virgile mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécénas & à l'Empereur même. On sait qu'il ordonna par son Testament que l'on brûlât son Enéide, dont il n'était point satisfait; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa derniere volonté. Nous avons encore les vers qu'Auguste composa au sujet de cet ordre que Virgile avait donné en mourant; ils sont beaux & semblent partir du coeur.

Ergo ne supremis potuit vox improbata verbis
Tam dirum mandare nefas, ergo ibit in ignes
Magnaque doctiloqui morietur Musa Maronis, &c.

Cet Ouvrage que l'Auteur avait condamné aux flammes, est encore avec ses défauts le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. Virgile tira le sujet de son Poëme des traditions fabuleuses, & sur l'arrivée & l'établissement d'Enée en Italie, que la superstition populaire avait transmise jusqu'à lui, à peu près comme Homere avait fondé son Iliade sur la tradition du siége de Troye; car en vérité il n'est pas croyable qu'Homere & Virgile se soient soumis par avance à cette régle bizarre que le Pere le Bossu a prétendu établir; c'est de choisir son sujet avant ses personnages, & de disposer toutes les actions qui se passent dans le Poëme avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette régle peut avoir lieu dans la

Comédie qui n'est qu'une représentation des ridicules du siecle, ou dans un Roman frivole qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'Histoire, ni du poids d'aucun nom célebre.

Les Poëtes épiques au contraire, sont obligés de choisir un Héros connu, dont le nom seul puisse imposer au Lecteur, & un point d'Histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout Poëte épique qui suivra la régle de le Bossu, sera sûr de n'être jamais lu; mais heureusement il est impossible de la suivre: car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez ensuite quelqu'événement dans l'Histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les Annales de l'Univers ne pourraient pas vous fournir un événement conforme à votre plan: il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire quadrer avec l'autre; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire?

Virgile rassembla donc dans son Poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans plusieurs Livres, & dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halycarnasse. Cet Historien trace exactement le cours de la navigation d'Enée, il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédictions de Celeno, ni le petit Ascagne, qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes, &c.* Pour ce qui est de la métamorphose des vaisseaux d'Enée en Nymphes, Denis d'Halycarnasse n'en

parle point : Virgile lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Priſca fides facto, ſed fama perennis.* Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il l'ait voulu ſe l'excuſer à lui-même, en ſe rappellant la créance publique. Si on conſidérait dans cette vue pluſieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on ſerait moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur Français qui prendrait Clovis pour ſon Héros, de parler de la ſainte Ampoule, qu'un Pigeon apporta pour oindre le Roi, & qui ſe conſerve encore avec foi dans cette Ville ? Un Anglais qui chanterait le Roi Artur, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur Merlin ? Tel eſt le ſort de toutes les anciennes fables où ſe perd l'origine de chaque peuple, on reſpecte leur antiquité dans le même temps qu'on rit de leur abſurdité. Après tout, quelqu'excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encore mieux les rejetter entierement ; un ſeul Lecteur ſenſé, que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un Vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de ſa fable, Virgile eſt blâmé par quelques Critiques, & loué par d'autres de s'être aſſervi à imiter Homere. Pour moi ſi j'oſe haſarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces

reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les Dieux d'Homere, qui étaient aussi les siens, & qui selon la tradition avaient eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poëte Grec. Il parle comme lui du siége de Troye; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art, & des beautés plus touchantes dans la description que fait Virgile de la prise de cette ville, que dans toute l'Iliade d'Homere. On nous crie que l'Episode de Didon est d'après celui de Circé & de Calipso; qu'Enée ne descend aux Enfers qu'à l'imitation d'Ulysse. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'Original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homere a fait Virgile*, dit-on. Si cela est, c'est sans doute son plus bel Ouvrage.

Il est bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au dessous de l'Original: quand Virgile est grand, il est lui-même; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre l'allure d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caracteres Homere a jetté dans son Iliade. Au lieu que dans l'Enéide, le fort Cloante, le brave Gias & le fidèle Acha-

te, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'Enée & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juſte : mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Enée, & Homere l'oiſiveté d'Achille. Le Poëte Grec était dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal Héros, & comme ſon talent était de faire des Tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie en repréſentant avec plus de force que de choix des caracteres éclatans, mais qui ne touchent point.

Virgile au contraire ſentait qu'il ne fallait point affaiblir ſon principal perſonnage, & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul Enée qu'il a voulu, & qu'il a dû nous attacher : auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté ſon Poëme.

Saint-Evremont dit qu'Enée eſt plus propre à être fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il eſt vrai qu'Enée paſſe auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier ; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille, ou des exploits gigantesques des Héros de Roman.

Si Virgile avait été moins ſage, ſi au lieu de repréſenter le courage calme d'un Chef prudent, il avait peint la témérité emportée

d'Ajax & de Diomède, qui combattent contre des Dieux, il aurait plû davantage à ſes Critiques ; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les ſix derniers Chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut, je ſuis perſuadé qu'il le ſentait lui-même, & que c'était la vraie raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon Ouvrage. Il n'avait voulu réciter à Auguſte, que le premier, le ſecond, le quatrieme & ſixieme Livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'Enée aux Enfers ; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troye. Dans cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvait gueres que deſcendre. Le projet du mariage d'Enée avec Lavinie qu'il ne connaît pas, ne ſaurait nous intéreſſer après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un Cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination que la ruine de Troye a échauffée. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe ; cependant il ne faut pas croire que les

ſix derniers Chants de l'Enéide ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez Virgile. Ce que la force de ſon art a tiré de ce terrein ingrat eſt preſque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix de tout ce que la brillante imagination d'Homere avait répandu avec une profuſion ſans régle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers Livres de l'Enéide, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la perſonne de Turnus un jeune Prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une Princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mere de Lavinie qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules deſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amat, & même de Lavinie. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un Etranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un aſyle ; le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa fille, qu'Enée ne demandait pas : delà s'enſuit une guerre cruelle ; Turnus en combattant pour ſa maîtreſſe eſt tué impitoyablement par Enée ; la mere de Lavinie au déſeſpoir ſe donne la mort ; & le fai-

le l'Enéide ſoient ſans
ucun où vous ne re-
e que la force de ſon
ingrat eſt preſque in-
x par-tout la main d'un
contre les difficultés :
le tout ce que la bril-
omere avait répandu
ns régle.
ſt permis de dire ce
ge dans les ſix derniers
eſt qu'on eſt tenté en
parti de Turnus con-
la perſonne de Turnus
ionnément amoureux,
rinceſſe qui n'a point
e ; il eſt favoriſé dans
de Lavinie qui l'aime
atins & les Rutules de-
ariage, qui ſemble de-
lité publique, le bon-
lui d'Amat, & même
eu de ces douces eſpé-
ouche au moment de
ci qu'un Etranger, un
s d'Afrique. Il envoie
i Latin pour obtenir un
Roi commence par lui
e ne demandait pas :
erre cruelle ; Turnus
a maîtreſſe eſt tué im-
née ; la mere de Lavi-
onne la mort ; & le fai-

ble Roi Latin pendant tout ce tumulte ne fait ni refuser ni accepter Turnus pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il se retire au fond de son Palais, laissant Turnus & Enée se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre quoi qu'il en arrive. Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant qui avait tant de droits sur elle, & qu'il secourût le vieux Roi Latinus, au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie : J'aimerais qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser au Héros davantage. Une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles. Le pere & la mere de Lavinie, cette jeune Princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin, ce n'est point à un jeune Peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël, & je ne puis pas dire comme le Correge *son Pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIEME.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers Homere & Virgile, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence Statius, & Silius Italicus, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'Iliade & de l'Enéide; mais il ne faut pas omettre Lucain, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par-là ſeul une attention particuliere.

Lucain était d'une ancienne Maiſon de l'Ordre des Chevaliers: il nâquit à Cordoue en Eſpagne, ſous l'Empereur Caligula. Il n'avait encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de Sénecque ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des Critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris Lucain pour un Eſpagnol qui a fait des Vers Latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtyle des barbariſmes qui n'y ſont point, & qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être apperçus par aucun moderne.

Il fut d'abord favori de Néron, juſqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de diſputer contre lui le prix de la Poëſie, & le dange-

reux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traiterent tous deux était *Orphée*. La hardiesse qu'eurent les Juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premieres années de ce regne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges, il le loue même avec trop de flatterie, & en cela seul il a imité Virgile, qui avait eu la faiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme, tel qu'il soit.

Néron démentit bientôt les louanges outrées dont Lucain l'avait comblé. Il força Séneque à conspirer contre lui; Lucain entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cens Romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il se vit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des Vers de sa Pharsale, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une Histoire récente pour le sujet d'un Poëme épique. Varius, contemporain, ami & rival de Virgile, mais dont les Ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise.

La proximité des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le siecle éclairé, politique, & peu superstitieux où vivaient César & Lucain, & la solidité de son sujet,

ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse.

La grandeur véritable des Héros réels qu'il fallait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains, du temps de César, étaient des personnages bien autrement importans que Sarpédon, Diomède, Mezence & Turnus. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puissans hommes qui avaient jamais été, disputaient de l'Empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'Histoire : par-là il a rendu son Poëme sec & aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentimens, mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'Achille & Enée, qui étaient peu importans par eux-mêmes, sont devenus grands dans Homere & dans Virgile, & que César & Pompée sont petits quelquefois dans Lucain.

Il n'y a dans son Poëme aucune description brillante comme dans Homere. Il n'a point connu comme Virgile l'art de narrer, & de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance, ni son harmonie. Mais aussi vous trouverez dans la Pharsale des beautés qui ne sont ni dans l'Iliade ni dans l'Enéide. Au milieu de ces déclamations empoulées, il y a de ces pensées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rem-

pli ; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de Tite-Live & la force de Tacite. Il peint comme Saluſte ; en un mot, il eſt grand par-tout où il ne veut point être Poëte. Une ſeule ligne telle que celle-ci, en parlant de Céſar, *Nil actum reputans ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription poëtique.

Virgile & Homere avaient fort bien fait d'amener les Divinités ſur la ſcène. Lucain a fait tout auſſi-bien de s'en paſſer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus, étaient des embelliſſemens néceſſaires aux actions d'Enée & d'Agamemnon. On ſavait peu de choſe de ces Héros fabuleux, ils étaient comme ces vainqueurs des Jeux Olimpiques que Pindare chantait, & dont il n'avait preſque rien à dire. Il fallait qu'il ſe jettât ſur les louanges de Caſtor, de Pollux & d'Hercule. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais Céſar, Pompée, Caton, Labienus vivaient dans un autre ſiecle qu'Enée : les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle Céſar jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi Iris venait lui apporter ſon épée, ou ſi Vénus deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, ſont perſuadés qu'un Poëme ne ſaurait ſubſiſter ſans Divinités, parce que l'Iliade en

eſt pleine ; mais ces Divinités ſont ſi peu eſſentielles au Poëme, que le plus bel endroit qui ſoit dans Lucain, & peut-être dans aucun Poëte, eſt le diſcours de Caton, dans lequel ce Stoïque, ennemi des fables, refuſe d'entrer ſeulement dans le Temple de Jupiter Hammon. Je me ſers de la Traduction de Brebeuf.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre;
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers;
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'Etre,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître,
Nous trouvons Dieu par-tout, par-tout il parle à nous,
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux.
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire :
Penſez-vous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité?
Qu'il ait dans ſes déſerts caché la vérité?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte,
Que les Cieux, que la terre, & que le cœur du juſte?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit,
C'eſt ſa main qui nous guide & ſon feu qui nous luit.
Tout ce que nous voyons eſt cet Etre ſuprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,

Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiſſons
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtere des Dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain eſt ſi inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint Céſar, Pompée, Caton avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible quand il les fait agir? Ce n'eſt preſque plus qu'une Gazette pleine de déclamations; il me ſemble que je vois un portique hardi & immenſe qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIEME.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, pluſieurs Langues ſe formerent des débris du Latin, comme pluſieurs Royaumes s'éleverent ſur les ruines de Rome; les Conquérans porterent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent, & lorſqu'après huit cens ans ils commencerent à renaître, ils renâquirent Gots & Vandales.

Ce qui nous reste malheureusement de l'Architecture & de la Sculpture de ces temps-là, est un composé bizarre de grossiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les Moines conservèrent la Langue Latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlerent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & stérile. Enfin la Langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, se polit la premiere, ensuite l'Espagnole, puis la Française & l'Anglaise se perfectionnerent.

La Poësie fut le premier Art qui fut cultivé avec succès. Dante & Pétrarque écrivirent dans un temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de Prose supportable; chose étrange que presque toutes les Nations du monde aient eu des Poëtes avant que d'avoir aucune sorte d'Ecrivains. Homere fleurit chez les Grecs plus d'un siecle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de Moïse sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes qui ignoraient tous les arts.

Les Barbares des côtes de la Mer Baltique avaient leurs fameuses rimes runiques, dans le temps qu'ils ne savaient pas lire, ce qui prouve en passant que la Poësie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoiqu'il en soit, le Tasse était encore au berceau, lorsque le Trissin, auteur de la fameuse Sophonisbe, la premiere Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un Poë-

me épique. Il prit pour son sujet l'Italie délivrée des Gots par Belisaire sous l'Empire de Justinien. Son plan est sage & régulier, mais la Poësie de style y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque-temps, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Trissin était un homme d'un savoir très-étendu, & d'une grande capacité. Léon X l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de Charles-Quint; mais enfin il sacrifia son ambition, & la prétendue solidité des affaires publiques à son goût pour les Lettres; bien différent en cela de quelques hommes célebres que nous avons vu quitter, & même mépriser les Lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans Homere, & cependant sa grande faute est de l'avoir imité, il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie sur Homere pour marcher, & tombe en voulant le suivre: il cueille les fleurs du Poëte Grec; mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur; le Trissin, par exemple, a copié ce bel endroit d'Homere, où Junon, parée de la ceinture de Vénus, dérobe à Jupiter des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire.

La Femme de l'Empereur Justinien a les mêmes vues sur son époux dans l'*Italia liberata*. » Elle commence par se baigner dans » sa belle chambre, elle met une chemise

» blanche, & après une longue énumération » de tous les affiquets d'une toilette, elle va » trouver l'Empereur qui eſt aſſis ſur un ga» zon dans un petit jardin ; elle lui fait une » menterie avec beaucoup d'agaceries, & » enfin Juſtinien *le diede un baſcio.*

Suave, e le gettò le braccia al collo,
Et ella ſtette ; e ſorridendo diſſe.
Signor mio dolce, or che volete fare,
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, harei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte :
Entriamo ne le noſtre uſate ſtanze,
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniamci, e fare poi quel, che vi piace.
L'Imperador riſpoſe ; Alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui,
Che qui non può venir perſona umana
Senon per la mia ſtanza, & io la chiuſi
Come qui venni ; & hò la chiave a canto ;
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo da le ſtanze voſtre ;
Perchè giamai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciolla,
Poi ſi colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli ſtoria d'intorno, &c.

L'Empereur lui donna un doux baiſer, & lui jetta les bras au cou. Elle s'arrêta, & lui dit en ſouriant : Mon doux Seigneur, que

voulez-vous faire ? Si quelqu'un entrait ici & nous découvrait, je ſerais ſi honteuſe que je n'oſerais plus lever les yeux : Allons dans notre appartement, fermons les portes, mettons-nous ſur le lit, & puis faites ce que vous voudrez. L'Empereur lui répondit, ma chere ame, ne craignez point d'être apperçue, perſonne ne peut entrer ici que par ma chambre ; je l'ai fermée, & j'en ai la clef dans ma poche. Je préſume que vous avez auſſi fermé la porte de votre appartement qui entre dans le mien : car vous ne le laiſſez jamais ouvert. Après avoir ainſi parlé il l'embraſſe & la jette ſur l'herbe tendre, qui ſemble partager leurs plaiſirs & qui ſe couronne de fleurs.

Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans Homere devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le Triſſin, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le Triſſin ſemble n'avoir copié Homere que dans le détail des deſcriptions : il eſt très-exact à peindre les habillemens & les meubles de ſes héros ; mais il ne dit pas un mot de leurs caracteres.

Cependant je ne fais pas mention de lui pour remarquer ſeulement ſes fautes ; mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite ; d'avoir été le premier Moderne en Europe qui ait fait un Poëme épique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus, il eſt le ſeul des Poëtes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots,

ni

ni pointes, & celui de tous ceux qui a le moins introduit d'enchanteurs & de héros enchantés dans ses ouvrages; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIEME.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le Trissin en Italie suivait d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le Camouens en Portugal ouvrait une carriere toute nouvelle, & s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camoens, d'une ancienne famille Portugaise, nâquit en Espagne dans les dernieres années du regne célèbre de Ferdinand & d'Isabelle, tandis que Jean second régnait en Portugal. Après la mort de Jean il vint à la Cour de Lisbonne, la premiere année du regne d'Emmanuel le Grand, héritier du trône & des grands desseins du Roi Jean. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à suivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes Orientales par l'Océan, fit partir en 1497 Vasco de Gama avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui

était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle.

Gama, & ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui, paſſerent pour des inſenſés qui ſe ſacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers, & les pleura comme morts ; cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point Vaſco de Gama dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes : il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un deſir vague de voyager & de faire fortune, & l'éclat que faiſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcretes, ſes mécontentemens de la Cour, & ſur-tout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arracherent à ſa patrie : il ſervit d'abord volontaire ſur un Vaiſſeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un Vice-Roi dans les Indes, Camouens étant à Goa en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, était un de ces malheurs ſinguliers que la deſtinée réſervait à Camouens. Il languit quelques années dans un coin de terre barbarre ſur les frontieres de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir

la ville de Macao. Ce fut là qu'il composa son Poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lusiade*, titre qui a peu de rapport au sujet, & qui à proprement parler, signifie la *Portugade*.

Il obtint un petit Emploi à Macao même, & de là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, & se sauva en nageant d'une main, & de l'autre tenant son Poëme, seul bien qui lui restait. De retour à Goa, il fut mis en prison, il n'en sortit que pour essuyer un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit Gouverneur arrogant & avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin, il revint à Lisbonne avec son Poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ huit cens livres de notre monnoie d'aujourd'hui ; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre secours qu'un hôpital: Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, & qu'il mourut dans un abandon général.

A peine fut-il mort qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands-Hommes. Quelques Villes se disputerent l'honneur de lui avoir donné la naissance : Ainsi il éprouva en tout le sort d'Homere. Il voyagea comme lui ; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie, que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune & qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le Camouens, ne pouvait que produire une nouvelle espece d'Epopée. Le fond de son Poëme n'est ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute: » Je chante ces » hommes au dessus du vulgaire, qui des » rives occidentales de la Lusitanie, portés » sur des mers qui n'avaient point encore vu » de vaisseaux, allerent étonner la Trapo- » bane de leur audace, eux dont le courage » patient à souffrir des travaux au delà des » forces humaines, établit un nouvel Em- » pire sous un Ciel inconnu & sous d'autres » étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages » du fameux Troyen, qui porta ses Dieux » en Italie, ni ceux du sage Grec qui revit » Ithaque après vingt ans d'absence, ni ceux » d'Alexandre, cet impétueux Conquérant, » Disparaissez drapeaux que Trajan déployait » sur les frontieres de l'Inde: Voici un hom- » me à qui Neptune a abandonné son trident: » voici des travaux qui surpassent tous les » vôtres.

» Et vous, Nymphes du Tage, si jamais » vous m'avez inspiré des sons doux & tou- » chans, si j'ai chanté les rives de votre ai- » mable fleuve, donnez-moi aujourd'hui » des accens fiers & hardis, qu'ils aient la » force & la clarté de votre cours, qu'ils » soient purs comme vos ondes, & que dé-

» formais le Dieu des Vers préfere vos eaux
» à celles de la fontaine sacrée. »

De là le Poëte conduit la flotte Portugaise à l'embouchure du Gange, décrit en passant les Côtes occidentales, le Midi & l'Orient de l'Afrique, & les différens peuples qui vivent sur cette Côte; il entremêle avec art l'histoire du Portugal. On y voit dans le troisieme Chant la mort de la célebre Inès de Castro, épouse du Roi Don Pedre, dont l'aventure déguisée a été joués depuis peu sur le Théâtre de Paris. C'est à mon gré le plus beau morceau du Camoens, il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans & mieux écrits.

La simplicité du Poëme est rehaussée par des fixions aussi neuves que le sujet. En voici une qui, je l'ose dire, doit réussir dans tous les temps, & chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance, appellé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'éleve du fond de la mer, sa tête touche aux nues, les tempêtes, les vents, les tonnerres sont autour de lui, ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux: ce monstre, ou ce Dieu est le gardien de cet Océan dont aucun vaisseau n'avoit encore fendu les flots; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui disputer l'empire de ces mers, il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entre-

priſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie Italien ; c'eſt une Iſle enchantée qui ſort de la mer, le rafraîchiſſement de Gama & de ſa flotte. Cette Iſle a ſervi, dit-on, de modèle à l'iſle d'Armide, décrite quelques années après par le Taſſe.

C'eſt là que Vénus aidée des conſeils du Pere éternel & ſecondée en même-temps des fléches de Cupidon, rend les Néreïdes amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement, chaque Portugais embraſſe une Néreïde ; & Thétis obtient Vaſco de Gama pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Iſle, & de là lui montre tous les Royaumes de la terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle, & des plaiſirs où les portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le Lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une Iſle enchantée dont Vénus eſt la Déeſſe, & où des Nymphes careſſent des Matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un Traducteur du Camouens prétend que dans ce Poëme Vénus

ſignifie la Sainte Vierge, & que Mars eſt évidemment Jeſus-Chriſt. A la bonne heure, je ne m'y oppoſe pas ; mais j'avoue que je ne m'en ſerais pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout ; on ne ſera plus tant ſurpris que Gama dans une tempête adreſſe ſes prieres à Jeſus-Chriſt, & que ce ſoit Vénus qui vienne à ſon ſecours. Bacchus & la Vierge Marie ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la Foi, & Vénus ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des Lecteurs ſenſés, il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poëme : mais la Poëſie du ſtyle, & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé Paule Vénonèſe parmi les grands Peintres.

Le Camouens tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que Vaſco, après avoir raconté ſes aventures au Roi de Mélinde, lui dit : O Roi, juge ſi Ulyſſe & Enée ont voyagé auſſi loin que moi, & couru autant de périls ; comme ſi un Barbare Africain des côtes de Zanguebar ſavait ſon Homere & ſon Virgile. Mais de tous les défauts de ce Poëme, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui régne dans toutes ſes parties : il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet.

Les aventures se succedent les unes aux autres, & le Poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cens ans, il fait les délices d'une nation spirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIEME.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença sa *Gierusalemme Liberata* dans le temps que la Lusiade du Camoens commença à paraître. Il entendait assez le Portugais pour lire ce Poëme & pour en être jaloux ; il disait que le Camoens était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincere, était très-mal fondée, le Tasse était autant au dessus de Camoens, que le Portugais était supérieur à ses Compatriotes.

Le Tasse eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'Arioste, par qui sa réputation fut si long-temps balancée, & qui lui est encore préférée par bien des Italiens. Il y aura même quelques Lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioste parmi les Poëtes épiques ; mais il faut qu'ils songent qu'en fait de Tragédie, il serait hors

de propos de citer l'Avare ou le Grondeur ; & quoique pluſieurs Italiens en diſent, l'Europe ne mettra Arioſte avec le Taſſe, que lorſqu'on placera l'Enéide avec Don Quichotte, & Calor avec le Corrége.

Le Taſſe nâquit à Surrento en 1544, l'onzieme Mars, de Bernardo Taſſo & de Portia de Roſſi. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres d'Italie, & avait été long-temps une des plus puiſſantes. Sa grand'mere était une Cornaro : on ſait aſſez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : Mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux.

Son pere né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par Charles-Quint. De plus, Bernardo était Poëte lui-même ; avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poëtique, la ſeule richeſſe qu'il avait reçue de ſon pere, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſait des vers à l'âge de ſept ans. Bernardo, banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne, & qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la Poëſie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavages. Il l'envoya étudier le Droit à Padoue. Le jeune

Tasse y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en Philosophie & en Théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la Logique d'Aristote, & ce bel art de disputer pour & contre en termes intelligibles, sur des matieres qu'on ne comprend point.

Mais le jeune homme entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son Poëme, de Renaud, qui fut comme le précurseur de sa Jerusalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans son penchant pour la Poësie. Il fut reçu dans l'Académie des *Æterei* de Padoue, sous le nom de *di Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il se repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du Droit, & dans les autres, où son inclination ne l'avait pas appellé.

Il commença la Jerusalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son pere avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Duc de Ferrare, & crut qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faisait des Vers, était un établissement assuré.

A l'âge de vingt-sept ans, il alla en France à la suite du Cardinal d'Este. *Il fut reçu du Roi Charles IX*, disent les Historiens Italiens, *avec des distinctions dues à son mérite, & revint*

à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens. Mais ces biens & ces honneurs tant vantés, ſe réduiſaient à quelques louanges ; l'encens étant d'ordinaire la fortune des Poëtes.

On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la ſœur du Duc, & que cette paſſion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la ſource de cette humeur mélancolique qui le conſuma vingt années, & qui fit paſſer pour fou un homme qui avait mis tant de raiſons dans ſes ouvrages.

Quelques Chants de ſon Poëme avaient déjà paru ſous le nom de Godefroi : il le donna tout entier au Public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la Jeruſalem délivrée. Il pouvait dire alors, comme un grand-Homme de l'antiquité : j'ai vécu aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamité & d'humiliations : enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon pere, ſans patrie, ſans bien, ſans famille, perſécuté par les ennemis qui lui ſuſcitaient ſes talens ; plaint, mais négligé par ceux qu'il appellait ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même ; & ce qui devait ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en priſon : il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare juſqu'à Surrento dans le Royaume de Naples, trouver une

eveux , & par un grand
& d'Hommes de toutes
conduiſit à l'audience du
ui dit le Pontife , *que vous*
e de Laurier , qui a honoré
qui l'ont portée. Les deux
ndins , neveux du Pape ,
niraient le Taſſe , ſe char-
du couronnement ; il de-
pitole ; choſe aſſez ſingu-
ui éclairent le monde par
hent dans la même place
ent déſolé par leurs con-

malade dans le temps de
comme ſi la fortune avait
ſqu'au dernier moment ,
du jour deſtiné à la céré-

ape la réputation des Ou-
, a aſſuré celle du Taſſe.
ivrée eſt aujourd'hui chan-
ndroits de l'Italie , comme
nere l'étaient en Grece , &
ifficulté de le mettre à côté
omere , malgré ſes fautes ,
ue de M. Deſpréaux.
raît à quelques égards être
ais ſi c'eſt imiter que de
ire un ſujet qui a des reſ-
a fable de la guerre de
ſt une copie d'Ac

sœur qu'il y avait, & dont il espérait quelque secours ; mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste, & le rejetta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôterent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la Sainte Vierge & de Sainte Scholastique, qui lui apparurent dans un grand accès de fievre. Le Marquis de Manso di Villa rapporte ce fait comme certain ; mais tout ce que la plupart des Lecteurs en croiront, c'est que le Tasse avait la fievre.

Sa gloire poëtique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un temps sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais Poëte ; enfin après vingt années l'envie fut lasse de l'opprimer, son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorsque son esprit fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter.

Il fut appellé à Rome par le Pape Clément VIII, qui dans une Congrégation de Cardinaux avait résolu de lui donner la Couronne de Laurier, & les honneurs du triomphe, cérémonie bisarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, sur-tout en France, & qui était alors très-sérieuse & très-honorable en Italie. Le

Tasse fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'Hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du Pape : *Je desire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la Couronne de Laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux Cardinaux Aldobrandins, neveux du Pape, qui aimaient & admiraient le Tasse, se chargerent de l'appareil du couronnement; il devait se faire au Capitole ; chose assez singuliere, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes.

Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs ; & comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le temps qui sape la réputation des Ouvrages médiocres, a assuré celle du Tasse. La Jerusalem délivrée est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les Poëmes d'Homere l'étaient en Grece, & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile & d'Homere, malgré ses fautes, & malgré la critique de M. Despréaux.

La Jerusalem paraît à quelques égards être d'après l'Iliade : mais si c'est imiter que de choisir dans l'Histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troye ; si Renaud est une copie d'Achilles,

& Godefroi d'Agamemnon, j'oſe dire que le Taſſe a été bien au delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'Homere dans ſes batailles, avec plus de varieté. Ses Héros ont tous des caracteres différens comme ceux de l'Iliade; mais ces caracteres ſont mieux annoncés, plus fortement décrits, & infiniment mieux ſoutenus, car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le Poëte Grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homere crayonnait, il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, & de diſtinguer les différentes eſpeces de vertus, de vices & de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi Godefroi eſt prudent & modéré. L'inquiet Aladin a une politique cruelle, la généreuſe valeur de Tancrede eſt oposée à la fureur d'Argant, l'Amour dans Armide eſt un mêlange de coquetterie & d'emportement. Dans Herminie c'eſt une tendreſſe douce & aimable, il n'y a pas juſqu'à l'Hermite Pierre, qui ne faſſe un perſonnage dans le tableau, & un beau contraſte avec l'enchanteur Iſmeno, & ces deux figures ſont aſſurément au deſſus de Calcas & de Taltibius.

Renaud eſt une imitation d'Achilles; mais ſes fautes ſont plus excuſables; ſon caractere eſt plus aimable, ſon loiſir eſt mieux employé. Achilles éblouit, & Renaud intéreſſe.

Je ne ſai ſi Homere a bien ou mal fait d'inſpirer tant de comparaiſon pour Priam, l'ennemi des Grecs; mais c'eſt ſans doute un

coup de l'art d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur ſe ſerait intéreſſé pour les Mahométans contre les Chrétiens : on ſerait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils n'avaient aucun droit, & maſſacrer de ſang froid un vénérable Monarque âgé de 80 ans, & tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des Croiſades, les Moines prêchaient ces ſaints brigandages, moitié par enthouſiaſme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des Princes quittaient leurs Etats, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant, pour aller ſe battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre-Sainte avec leurs Maîtreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion ; ils égorgerent tout dans Jeruſalem, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge ; mais quand ils arriverent au ſaint Sépulchre, ces monſtres ornés de Croix blanches, encore toutes dégouttantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes,

baiſerent la terre & ſe fraperent la poitrine ; tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes.

Le Taſſe fait voir, comme il le doit, les Croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de Héros, qui ſous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des Infidèles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un Dieu. Le ſujet de la Jeruſalem, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. Le Taſſe l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son Ouvrage eſt bien conduit, preſque tout y eſt lié avec art ; il mene adroitement les aventures, il diſtribue ſagement les lumieres & les ombres. Il fait paſſer le Lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés, il le ramene aux combats ; il excite la ſenſibilité par degrés, il s'éleve au deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque par-tout clair & élégant, & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la Langue Italienne prend un nouveau caractere ſous ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la Jeruſalem environ deux cens vers, où l'Auteur ſe livre à des jeux de mots & à des concetti puériles : mais ces faibleſſes étaient une eſpece de tribut, que ſon génie payait au goût que ſon ſiecle avait pour les pointes, & qui même a augmenté depuis lui ; mais

dont les Italiens ſont entierement déſabuſés.

Si cet Ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part.

Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un Epiſode qui ne tient en rien au reſte du Poëme. Je parle de l'étrange & inutile Taliſman qui fait le Sorcier Iſmeno, avec une image de la Vierge Marie, & de l'Hiſtoire d'Olindo & de Sophronia. Encore ſi cette image de la Vierge ſervait à quelque prédiction; ſi Olindo & Sophronia, prêts à être les victimes de leur Religion, étaient éclairés d'en haut, & diſaient un mot de ce qui doit arriver; mais il ſont entierement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du Poëme; mais le Poëte ne s'eſt épuiſé à décrire leur aventure avec tous les embelliſſemens de ſon art, & n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'Ouvrage. Sophronie & Olinde ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'Image de la Vierge l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'Epiſode d'Armide, d'ailleurs un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeraient point admis en France & en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un Perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges

aux yeux d'un Lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du temps du Taſſe, ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie.

Sans doute un homme qui vient de lire M. Lock, ou M. Adiſſon, ſera étrangement révolté de trouver dans la Jeruſalem un Sorcier Chrétien, qui tire Renaud des mains des Sorciers Mahométans? Quelle fantaiſie d'envoyer Ubalde & ſon compagnon à un vieux & ſaint Magicien qui les conduit juſqu'au centre de la terre! Les deux Chevaliers ſe promenent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon, vers une vieille qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit bateau aux Iſles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de Dieu, tenans dans leurs mains une baguette magique: ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramenent au camp des Chrétiens le brave Renaud, dont toute l'armée avait grand beſoin.

Mais quel était ce grand exploit qui était réſervé à Renaud? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérif juſqu'à Jeruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du Poëme.

Dans les premiers Chants, Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient son tonnerre contre les Chrétiens, en faveur des Mahométans. Michel leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrétiens. Ils obéissent aussi-tôt & se plongent dans l'abyme. Mais bientôt après le Magicien Ismeno les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu, & sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la Forêt, où les Chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes, pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. Tancrede y trouve sa Clorinde enfermée dans un Pin, & blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. Armide s'y présente à travers l'écorce d'un Myrte, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prieres de l'Hermite Pierre, & le mérite de la contrition de Renaud rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans sa Pharsale un sujet presque semblable. César ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instrumens & des machines de guerre. Je mets sous les yeux

du Lecteur les vers de Lucain, & la Traduction de Brebeuf, qui, comme toutes les autres Traductions, est au dessous de l'original

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis æra ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nimphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra Deûm, structæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas,
Illis & volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit sylvas, excussaque nubibus aeris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris,
Numina sic metuunt: tantum terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones,
Non illum cultu populi propiore frequentant:
Sed cessère Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cælum non atra tenet, pavet ipse sacerdos

Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuêre manus, motique venerandâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, & aëriam ferro proscindere quercum;
Effatur merso violata in robora ferro;
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis,
Imperiis non sublato secura pavore
Turba; sed expensâ Superorum & Cæsaris irâ
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Sylvaque Dodonæ, & fluctibus altior ipsis,
Et non plebeios luctus testata cupressus.
Tunc primum posuêre comas, & fronde carentes
Admisêre diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se sylva cadens. Gemuêre videntes
Gallorum populi: muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impune putaret
Esse Deos?

Voici la Traduction de Brebeuf.

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains, & des Dieux révérée,
Dont le feuillage sombre & les rameaux épais

Du Dieu de clarté font mourir tous les traits ;
Sous la noire épaiſſeur des ormes & des hêtres ;
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le ſon des chalumeaux & celui des hautbois ;
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ſes cruels ſacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la nature en révérant les Dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres ;
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres ;
Tout y parle d'horreur, & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fieres,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanieres.
La foudre accoutumée à punir les forfaits
Craint ce lieu ſi coupable, & n'y tombe jamais ;
Là de cent Dieux divers les groſſieres images,
Impriment l'épouvante & forcent les hommages,
La mouſſe & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux :
Sous un air plus connu, la divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte ;
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour ;

Souvent du triste éclat d'une flamme ensoufrée
La forêt est couverte & n'est pas dévorée,
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De Cérastes hideux & de Dragons aîlés.
Les voisins de ce bois si sauvage & si sombre
Laissent à ces démons son horreur & son ombre;
Et le Druide craint en abordant ces lieux
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacriléges,
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de priviléges;
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés,
Et de tous les soldats les ames étonnées,
Craignent devoir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise;
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les mépriſe,
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les siens cédant à leur contrainte.
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jules commande ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs aussi vieux que leur mere,
Des pins & des cyprès dont les feuillages verds,
Conservent le Printems au milieu des Hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent;
A ce fier attentat tous les Prêtres gémissent.

Marſeille ſeulement qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jeruſalem délivrée*; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel eſt au deſſus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions, qu'on appelle beautés poëtiques, & que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & biſarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la Poëſie Epique. Pour ſe juſtifier il publia une Préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poëme était allégorique.

L'armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'ame. Jeruſalem eſt la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail, & avec beaucoup de difficulté. Godefroi eſt l'ame, Tancrede, Renaud, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures & figurés, *figura & figurato*. Armide & Iſmeno ſont les tentations qui aſſiégent

régent nos ames ; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée, repréſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſillogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef que le Taſſe oſe donner de ſon Poëme. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec Homere & avec Virgile. Il ſe ſuppoſe des vues & des deſſeins qu'il n'avait pas probablement quand il fit ſon Poëme, ou ſi par malheur il les a eues, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi ridicules.

Si le diable joue dans ſon Poëme le rôle d'un miſérable Charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, & ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques religieuſes ſont repréſentés dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpectable. Telle eſt la force de la Poëſie, qui ſait annoblir tout, & étendre la ſphere des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais eſprits les noms de Pluton & d'Alecton, & d'avoir confondu les idées Païennes avec les idées Chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des Poëtes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables & notre enfer Chrétien auraient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'enfer Païen. Il eſt vrai que Pluton, Proſerpine, Rhada-

mante, Tiſiphone, ſont des noms plus agréables que Belzébut & Aſtarot; nous rions du mot de diable, nous reſpectons celui de furie. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'antiquité, il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui y gagne.

CHAPITRE HUITIEME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

Sur la fin du ſeizieme ſiécle l'Eſpagne produiſit un Poëme Epique, célébre par quelques beautés particulieres qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet: mais encore plus remarquable par le caractere de l'Auteur.

Don Alonzo d'Ercilla y Cuniga, Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien, fut élevé dans la Maiſon de Philippe II, & combattit ſous ſes ordres à la Bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits.

Après un tel ſuccès, Philippe, moins jaloux d'augmenter ſa gloire au dehors, que d'établir ſes affaires au dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune Alonzo entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il

était à Londres, il entendit dire que quelques Provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Espagnols leurs Conquérans & leurs Tyrans. Je dirai en passant, que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté, est traitée de rebellion par les Auteurs Espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire & le desir de voir & d'entreprendre des choses singulieres, l'entraînerent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y resta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontieres de Chily, du côté du Sud, est une petite contrée montagneuse, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robustes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage & plus long-temps que les autres Américains, & ils furent les derniers que les Espagnols soumirent.

Alonzo soutint contr'eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes, il vit & fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du Roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonzo conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même-temps le Conquérant & le Poëte;

il employa les intervales de loiſir que la guerre lui laiſſait, à en chanter les événemens, & faute de papier il écrivit la premiere partie de ſon Poëme ſur de petits morceaux de cuir qu'il eut enſuite bien de la peine à arranger. Le Poëme s'appelle *Araucana* du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement qui ſerait inſupportable dans tout autre Poëme, eſt ici néceſſaire, & ne déplaît pas dans un ſujet où la Scène eſt par delà l'autre Tropique, & où les Héros ſont des ſauvages, qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés.

Le ſujet qui était neuf a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au Lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'Auteur.

» Les Araucaniens, dit-il, furent bien » étonnés de voir des créatures pareilles à » des hommes, portant du feu dans leurs » mains, & montées ſur des monſtres qui » combattaient ſous eux; ils les prirent d'a- » bord pour des Dieux deſcendus du Ciel, » armés du tonnerre, & ſuivis de la deſtruc- » tion, & alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'a- » vec peine. Mais dans la ſuite s'étant fa- » miliariſés avec leurs Conquérans, ils con- » nurent leurs paſſions & leurs vices, &

» jugerent que c'étaient des hommes. Alors
» honteux d'avoir ſuccombé ſous des mor-
» tels ſemblables à eux, ils jurerent de laver
» leur erreur dans le ſang de ceux qui
» l'avaient produite, & d'exercer ſur eux
» une vengeance exemplaire, terrible &
» mémorable.

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxieme Chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de *l'Iliade*, & qui ayant été traité d'une maniere différente, mérite d'être mis ſous les yeux des Lecteurs qui jugent ſans partialité. La premiere action de *l'Araucana*, eſt une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans Homere entre Achille & Agamemnon. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive, il s'agit du commandement de l'Armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon métier & ſes exploits; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que Neſtor, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le Héros Grec, fait la harangue ſuivante.

» Caciques, illuſtres défenſeurs de la
» Patrie, le deſir ambitieux de comman-
» der n'eſt point ce qui m'engage à vous
» parler. Je ne me plains pas que vous diſ-
» putiez avec tant de chaleur, un honneur
» qui peut-être ſerait dû à ma vieilleſſe,
» & qui ornerait mon déclin. C'eſt ma ten-

» dreſſe pour vous, c'eſt l'amour que je
» dois à ma Patrie, qui me ſollicite à vous
» demander attention pour ma faible voix :
» Hélas! comment pouvons-nous avoir aſſez
» bonne opinion de nous-mêmes, pour pré-
» tendre à quelque grandeur, & pour am-
» bitionner des titres faſtueux, nous qui
» avons été les malheureux ſujets & les
» eſclaves des Eſpagnols ? Votre colere,
» Caciques, votre fureur ne devait-elle pas
» s'exercer plutôt contre nos Tyrans ? Pour-
» quoi tournez-vous contre vous-mêmes ces
» armes qui pourraient exterminer vos en-
» nemis, & venger notre Patrie ? Ah ! ſi
» vous voulez périr, cherchez une mort
» qui vous procure de la gloire. D'une main
» briſez le joug honteux, & de l'autre at-
» taquez les Eſpagnols, & ne répandez pas
» dans une querelle ſtérile les précieux
» reſtes d'un ſang que les Dieux vous ont
» laiſſé pour vous venger. J'applaudis, je
» l'avoue, à la fiere émulation de vos cou-
» rages. Ce même orgueil que je condam-
» ne augmente l'eſpoir que je conçois. Mais
» que votre valeur aveugle ne combatte
» pas contre elle-même, & ne ſe ſerve pas
» de ſes propres forces pour détruire le
» pays qu'elle doit défendre. Si vous êtes
» réſolus de ne point ceſſer vos querelles,
» trempez vos glaives dans mon ſang gla-
» cé : j'ai vécu trop long-tems : heureux
» qui meurt ſans voir ſes compatriotes mal-
» heureux, & malheureux par leur faute.

» Ecoutez donc ce que j'oſe vous propo-
» ſer. Votre valeur, ô Caciques, eſt égale ;
» vous êtes tous également illuſtres par vo-
» tre naiſſance, par votre pouvoir, par
» vos richeſſes, par vos exploits : vos ames
» ſont également dignes de commander,
» également capables de ſubjuguer l'Uni-
» vers. Ce ſont ces préſens céleſtes qui
» cauſent vos querelles. Vous manquez de
» Chef, chacun de vous mérite de l'être ;
» ainſi puiſqu'il n'y a aucune différence en-
» tre vos courages, que la force du corps
» décide ce que l'égalité de vos vertus n'au-
» rait jamais décidé, &c.

Le Vieillard propoſa alors un exercice digne d'une nation barbare, qui était de porter une groſſe poutre, afin que celui qui en ſoutiendrait le poids plus long-tems fût revêtu du commandement.

Comme la meilleure maniere de perfectionner notre goût, eſt de comparer enſemble des choſes de la même nature, oppoſez le diſcours de Neſtor à celui de Colocolo, & renonçant à cette adoration que nos eſprits juſtement préoccupés rendent au grand nom d'Homere, peſez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raiſon.

Après qu'Achille, inſtruit & inſpiré par Minerve, Déeſſe de la Sageſſe, a donné à Agamemnon les noms d'*ivrogne* & de *chien*, le ſage Neſtor ſe leve pour adoucir les eſprits irrités de ces deux Héros, &

parler ainſi : » Quelle ſatisfaction ſera-ce » aux Troyens, lorſqu'ils entendront par- » ler de vos diſcours ? Votre jeuneſſe doit » reſpecter mes années & ſe ſoumettre à » mes conſeils. J'ai vu autrefois des Héros » ſupérieurs à vous. Non, mes yeux ne » verront jamais des hommes ſemblables à » l'invincible Pirithoüs, au brave Céneus, » au divin Théſée.... J'ai été à la guerre » avec eux, & quoique je fuſſe jeune, » mon éloquence perſuaſive avait du pou- » voir ſur leurs eſprits. Ils écoutaient Neſtor : » jeunes guerriers, écoutez donc les avis » que vous donne ma vieilleſſe. Atride, » vous ne devez pas garder l'eſclave d'A- » chille : fils de Théſis, vous ne devez pas » traiter avec hauteur le Chef de l'armée. » Achille eſt le plus grand, le plus coura- » geux des guerriers : Agamemnon eſt le » plus grand des Rois, &c. « Sa harangue fut infructueuſe, Agamemnon loua ſon éloquence, & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare Colocolo s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénétrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un Cenſeur, un Panégyriſte adroit,

Aussi tous se soumettent à ses raisons, confessant la force de son éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté si Nestor est si sage de parler tant de sa sagesse; si c'est un moyen sûr de s'attirer de l'attention des Princes Grecs que de les rabaisser, & de les mettre au dessous de leurs aïeux; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à Nestor, qu'Achille est le plus courageux des Chefs qui sont là présens. Après avoir comparé le babil présomptueux & impoli de Nestor, avec le discours modeste & mesuré de Colocolo; l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'Agamemnon & le mérite d'Achille, avec cette portion égale de grandeur & de courage attribuée avec art à tous les Caciques: que le lecteur prononce. Et s'il y a un Général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfere son inférieur pour le courage; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur qui leur parle avec mépris, & vante leurs prédécesseurs à leurs dépens, alors Homere pourra être préféré à Alonzo dans ce cas particulier.

Il est vrai que si Alonzo est dans un seul endroit supérieur à Homere, il est dans tout le reste au dessous du moindre des Poëtes: on est étonné de le voir tomber si bas après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles; mais

nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce Poëte est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'Auteur qui est un des premiers Héros du Poëme, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats, & pour passer le temps, il fait naître entr'eux une dispute au sujet de Virgile, & principalement sur l'Episode de Didon. Alonzo saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de Didon, telle qu'elle est rapportée par les anciens Historiens; & afin de mieux donner le démenti à Virgile, & de restituer à la Reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son Poëme, d'être composé de trente-six Chants très-longs. On peut supposer avec raison, qu'un Auteur qui ne sait ou qui ne peut s'arrêter, n'est pas propre à soutenir une telle carriere.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célébre Michel Cervantes de dire, que *l'Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poëmes de l'Italie. L'amour aveugle de la Patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur espagnol: cependant le véritable & solide amour de la Patrie consiste à lui faire du bien, & à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible. Mais disputer seulement sur les

Auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIEME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant Milton quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie, qui eſt au devant de la traduction françaiſe de ſon Paradis perdu. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'ai découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une Comédie intitulée : *Adam* ou *le Péché originel*, écrite par un certain Andreino, & dédiée à Marie de Médicis, Reine de France ; le ſujet de cette Comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient Dieu le Pere, les Diables, les Anges, Adam, Eve, le Serpent, la Mort, & les ſept Péchés mortels.

Ce ſujet digne du génie abſurde du théâtre de ce temps-là, était écrit d'une maniere qui répondait au deſſein.

La ſcène ouvre par un cœur d'Anges ;

& Michel parle ainsi au nom de ses confreres.

» Que l'Arc-en-ciel soit l'archet du vio-
» lon du Firmament; que les sept planetes
» soient les sept notes de notre musique;
» que le temps batte exactement la mesu-
» re, que les vents jouent de l'orgue, &c.

Toute la piece est dans ce goût. J'avertis seulement les Français qui en riront, que notre théâtre ne valait gueres mieux alors, que la mort de Saint Jean-Baptiste, & cent autres pieces qui sont écrites dans ce style; mais que nous n'avions ni Pastor-Fido, ni Aminte.

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit à travers de l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. Les sept Péchés mortels dansant avec le Diable, sont assurément le comble de l'extravagance & de la sottise; mais l'Univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengeances du Créateur, la source de nos malheurs & de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a sur-tout dans ce sujet je ne sai quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre & triste, qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise.

Milton conçut le dessein de faire une Tra-

gédie de la farce d'Andreino : il en compoſa même un acte & demi. Ce fait m'a été aſſuré par des Gens de Lettres qui le tenaient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étais à Londres.

La Tragédie de Milton commençait par ce monologue de Satan qu'on voit dans le quatrieme Chant de ſon Poëme épique.

C'eſt lorſque cet eſprit de révolte s'échappant du fond des enfers, découvre le ſoleil qui ſortait des mains du Créateur.

» *Toi, ſur qui mon tyran prodigue ſes bienfaits;*
» *Soleil, aſtre de feu, jour heureux que je hais,*
» *Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,*
» *Toi, qui ſembles le Dieu des Cieux qui t'environnent,*
» *Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,*
» *Qui fais pâlir le front des aſtres de la nuit;*
» *Image du Très-Haut qui régla ta carriere,*
» *Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumiere.*
» *Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,*
» *Le Trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi;*
» *Je ſuis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abyſme.*

Dans le temps qu'il travaillait à cette Tragédie, la ſphere de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin au lieu d'une Tragédie, qui après tout n'eût été que biſarre & non intéreſſante, il imagina un Poëme épique, eſpece d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'approuver ſouvent

le biſarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôterent long-temps à Milton le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des Sectes qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Egliſe qui pût ſe vanter de compter Milton pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi Charles I. Il entra même aſſez avant dans la faveur de Cromwel, & par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zèlé Républicain fut le ſerviteur d'un tyran. Il fut Secrétaire d'Olivier Cromwel, de Richard Cromwel, & du Parlement, qui dura juſqu'au temps de la reſtauration. Les Anglais employerent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour répondre au Livre que Charles II. avait fait écrire par Saumaiſe au ſujet de cet événement tragique.

Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. Saumaiſe défendit en pédant le parti du Roi mort ſur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. Milton ſoutint en mauvais déclamateur la cauſe d'un

peuple victorieux, qui ſe vantait d'avoir jugé ſon Prince ſelon les Loix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, & les Livres de Saumaiſe & de Milton ſont déjà enſévelis dans l'oubli. Milton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poëte divin, était un très-mauvais écrivain en proſe.

Il avait cinquante-deux ans lorſque la Famille Royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que Charles II. donna aux ennemis de ſon pere; mais il fut déclaré par l'acte même d'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon Poëme épique à l'âge où Virgile avait fini le ſien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le Paradis perdu. Il avait alors très-peu de réputation, les beaux eſprits de la Cour de Charles II. ou ne le connaiſſaient pas, ou n'avaient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de Cromwel, vieilli dans la retraite, aveugle & ſans biens, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour qui avait fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de Louis XIV. dans laquelle on ne goûtait que les Poëſies efféminées, la molleſſe de Waler, les Satyres du Comte de Rocheſter, & l'eſprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompson. Encore ce Libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fit une seconde édition du Poëme: Edition que Milton n'eut jamais la consolation d'avoir dans ses mains. Il resta pauvre & sans gloire, son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, & Milton mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers & le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poëme épique. Ils engagerent les héritiers de Tompson à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis le célebre M. Adisson écrivit en forme pour prouver que ce Poëme égalait ceux de Virgile & d'Homere: Les Anglais commencerent à se le persuader, & la réputation de Milton fut fixée.

Les Français riaient encore quand on leur disait que l'Angleterre avait un Poëme épi-

que, dont le ſujet était le Diable combattant contre Dieu, & un Serpent qui perſuade à une femme de manger une pomme; ils ne croyaient pas qu'on pût faire ſur ce ſujet autre choſe que des Vaudevilles, lorſque M. du Pré de S. Maur donna une Traduction en proſe françaiſe de ce Poëme ſingulier.

On fut étonné de trouver dans un ſujet qui paraît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſtueux avec leſquels il oſe peindre Dieu, & le caractere encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaiſir la deſcription du jardin d'Eden & des amours innocens d'Adam & d'Eve. En effet, il eſt à remarquer que dans tous les autres Poëmes l'amour eſt regardé comme une faibleſſe; dans Milton ſeul il eſt une vertu. Le Poëte a ſu lever d'une main chaſte le voile qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion; il tranſporte le lecteur dans le jardin de délices; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam & Eve ſont remplis; il ne s'éleve pas au deſſus de la nature humaine, mais au deſſus de la nature humaine corrompue; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poëſie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le Diable parle trop ſouvent & trop long-temps de la même choſe.

En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugerent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a rendues que puériles en s'efforçant de les faire grandes.

Ils condamnerent unanimement cette ſubtilité avec laquelle Satan fait bâtir une Salle d'ordre Dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auſquels il venait de parler tout auſſi-bien en plein air. Pour comble de ridicule les grands Diables qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, ſe transforment en pygmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au conſeil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à ſortir de l'abyſme : il trouve la Mort à la porte qui veut ſe battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monſtre feminin, à qui des dragons ſortent du ventre, court au devant de ces deux champions : Arrête, ô mon pere, dit-il au Diable; arrête, ô mon fils, dit-il à la Mort. Et qui es-tu donc, répond le Diable, toi qui m'appelles ton pere ? Je ſuis le Péché, replique ce monſtre, tu accouchas de moi dans le Ciel, je ſortis de ta tête par le côté gauche, tu devins bientôt amoureux de moi, nous couchâmes enſemble; j'entraînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte; j'étais groſſe quand la bataille ſe donna dans le Ciel; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'enfer, & ce fut ce

monſtre que tu vois dont je fus pere, il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola ſa mere, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'enfer; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlégeton, du Styx & du Léthé; les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague; quelques-uns diſputent ſur la grace & ſur la prédeſtination; cependant Satan voyage dans les eſpaces imaginaires: Il tombe dans le vuide, & il tomberait encore, ſi une nuée ne l'avait repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du cahos, il traverſe le Paradis des fous, *the paradiſe of fools* (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont pas traduits en Français.) Il trouve dans ce Paradis les Indulgences, les *Agnus Dei*, les Chapelets, les Capuchons, les Scapulaires, les Moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur ſenſé a été révolté, & il faut que le Poëme ſoit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pu le lire malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un Epiſode, où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage, il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût: les

critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Milton de peindre le caractere de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc, de Niſrot, d'Aſtarot, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, & auſquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homere, en parlant de ſes Dieux, les caractériſait par leurs attributs qui ſont connus; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond Niſrot, Moloc & Abdiel. On a reproché à Homere les longues & inutiles harangues, & ſur-tout les plaiſanteries de ſes Héros. Comment ſouffrir dans Milton les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel?

Ces mêmes critiques ont jugé que Milton péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'Armée de Satan, & d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvaient ſe bleſſer; car il arrive que lorſque je ne ſai quel Ange a coupé en deux je ne ſai quel Diable, les deux parties du Diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque Dieu le Pere envoie ſes fidèles Anges combattre, réduire & punir les rebelles.

« Allez, dit Dieu à Michel & à Gabriel, » pourſuivez mes ennemis juſqu'aux extré- » mités du Ciel; précipitez-les loin de Dieu » & de leur bonheur dans le Tartare, qui ou- » vre déjà ſon brûlant cahos pour les en- » gloutir. »

Comment ſe peut-il qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile ? Il parle & n'eſt point obéi, il veut vaincre & & on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir : il ne devait point ordonner à ſes Anges de faire ce que ſon Fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſieres qui fit ſans doute dire à Dryden dans ſa Préface ſur l'Enéide, que Milton ne vaut gueres mieux que notre Chapelain & notre le Moine.

Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de Milton qui ont fait dire à ce même Dryden, que la nature l'avait formé de l'ame d'Homere & de celle de Virgile. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles, du côté de la Cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus ridicule & de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un Palais immenſe dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'osai composer en Anglais un petit Essai sur la Poëſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, & la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on peut le faire sur une traduction, que le Paradis perdu est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de graces, & de hardieſſe que de choix, dont le sujet est tout idéal, & qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poëme épique en France, & je ne sai même si nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de préſomption à regarder ce Poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, & effacer la honte que la France a eu ſi long-temps de n'avoir pu produire un Poëme épique. C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Un Ecrivain qui pendant ſa vie ne ſera point protégé par ſon Prince, qui ne ſera dans aucun poſte, qui ne tiendra à aucun parti, qui ne ſe fera valoir par aucune cabale, n'aura probablement de réputation qu'après ſa mort.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des Poëmes épiques, & que nous qui avons réuſſi

en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée : mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelains, les le Moines, les Desmarets, les Cassaignes, & les Scuderys. Si un Ecrivain, célebre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise ; si un Corneille, un Despréaux, un Racine, avaient fait de mauvais Poëmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit français incapable de cet ouvrage : mais aucun de nos grands-Hommes n'a travaillé dans ce genre, il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, & ils ont succombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des Poëmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelqu'autre écrit un peu estimé. La Comédie des Visionnaires de Desmarets est le seul ouvrage d'un Poëte épique qui ait eu en son temps quelque réputation ; mais c'était avant que Moliere eût fait goûter la bonne Comédie. Les Visionnaires de Desmarets étaient réellement une très-mauvaise piece, aussi-bien que la Marianne de Tristan & l'Amour tyrannique de Scudery, qui ne devaient leur réputation passagere qu'au mauvais goût du siecle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au Télémaque le titre de Poëme épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas : on confond toutes les idées, on

tranſpoſe les limites des arts quand on donne le nom de Poëme à la Proſe. Le Télémaque eſt un Roman moral écrit, à la vérité, dans le ſtyle dont on aurait dû ſe ſervir pour traduire Homere en proſe. Mais l'illuſtre Auteur du Télémaque avait trop de goût, était trop ſavant & trop juſte pour appeller ſon Roman du nom de Poëme. J'oſe dire plus, c'eſt que ſi cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un Poëme ennuyeux, par la raiſon, qu'il eſt plein de détails que nous ne ſouffrons point dans notre poëſie, & que de longs diſcours politiques & œconomiques ne plairaient aſſurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation, ſentira qu'il ſerait ridicule d'exprimer en vers, * *Qu'il faut diſtinguer les Citoyens en ſept claſſes; habiller la premiere de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille; habiller la ſeconde de bleu avec un anneau & point de médaille, la troiſieme de verd avec une médaille ſans anneau & ſans frange*, &c. *& enfin donner aux Eſclaves des habits gris-bruns.* Il ne conviendrait pas davantage de dire : *Qu'il faut qu'une maiſon ſoit tournée à un aſpect ſain, que les logemens en ſoient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conſervent, que l'entretien ſoit de peu de dépenſe, que chaque maiſon un peu conſidérable ait un ſalon & un petit périſtile, avec de petites chambres pour les hommes*

* Livre douze,

libres,

libres. En un mot, tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer, seraient aussi indignes d'un Poëme épique qu'ils le sont d'un Ministre d'Etat.

On a encore accusé long-temps notre langue de n'être pas assez sublime pour la Poësie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la briéveté de ses mots, &c. Il est vrai que le Latin & le Grec étaient des langues plus poëtiques & plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne; mais sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaise. Les Anglais & les Italiens ont des Poëmes épiques: il est donc clair que si nous n'en avions pas, ce ne serait pas la faute de la langue Française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime, & avec encore moins de raison. La Jérusalem & le Roland furieux sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'Enéide, & ont de plus l'uniformité des Stances, & non-seulement tous les vers, mais presque tous les mots finissent par une de ses voyelles, a. e. i. o. cependant on lit ces Poëmes sans dégoût, & le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un

Français qu'à un autre, de faire un Poëme épique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire? C'eſt que de toutes les nations polies la nôtre eſt la moins *Poëtique*. Les ouvrages en vers qui ſont le plus à la mode en France, ſont les Pieces de théâtre. Ces Pieces doivent être écrites dans un ſtyle naturel qui approche aſſez de celui de la converſation. Deſpréaux n'a jamais traité que des ſujets didactiques qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude & l'élégance ſont le mérite de ſes vers comme de ceux de Racine, & lorſque Deſpréaux a voulu s'élever dans une Ode, il n'a plus été Deſpréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poëſie françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des Belles-Lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poëſie; notre nation regardée comme ſi légere par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos Petits-Maîtres, eſt de toutes les nations la plus ſage la plume à la main; la méthode eſt la qualité dominante de nos Ecrivains; on cherche le vrai en tout, on préfere l'hiſtoire au roman; les Cyrus, les Clélies & les Aſtrées ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils ſont pour un temps l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les gens de let-

tres les mépriſent inſenſiblement ; il s'eſt formé un goût général qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'Epopée ; on ſe moquerait également d'un auteur qui emploirait les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos Saints : Vénus & Junon doivent reſter dans les anciens Poëmes grecs & latins : Sainte Genevieve, Saint Denis, Saint Roch, & Saint Chriſtophe, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende.

Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées, qui ſeraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma Henriade feu M. de Malézieux, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : Vous entreprenez un ouvrage qui n'eſt pas fait pour notre nation, *les Français n'ont pas la tête épique.* Ce furent ſes propres paroles, & il ajouta, quand vous écririez auſſi-bien que Meſſieurs Racine & Deſpréaux, ce ſera beaucoup ſi on vous lit.

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact qui regne dans le ſiecle où je vis, que j'ai choiſi un Héros véritable au lieu d'un Héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction

qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité.

Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet Ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne ſachent, & c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe; & le temps ſeul peut déſarmer l'envie.

Fin de la Poëſie Epique.

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III *réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrettement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une Isle, où un Vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion, & son avénement au Trône. Description de l'Angleterre & de son Gouvernement.*

JE chante ce Héros, qui régna sur la France,
Et par droit de conquête & par droit de naissance;
Qui par le malheur même apprit à gouverner;
Persécuté long-temps, sut vaincre & pardonner;

Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibere,
Et fut de ſes Sujets le vainqueur & le pere.

Deſcends du haut des Cieux, auguſte vérité;
Répans ſur mes Ecrits ta force & ta clarté:
Que l'oreille de Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.
C'eſt à toi de montrer aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos Provinces:
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altiere,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiere;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher
Pour orner tes attraits & non pour les cacher.

(a) Valois régnait encore, & ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rênes:
Les loix étaient ſans force & les droits confondus;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire;
(b) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire;

(a) Henri III, Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce Poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la branche Royale dont il était.

(b) Henri III, (*Valois*) étant Duc d'Anjou, avait commandé les Armées de Charles IX ſon frere, contre les Proteſtans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Monconcour.

Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier;
Endormi sur le Trône au sein de la molesse,
Le poids de sa Couronne accablait sa faiblesse;
(c) Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Espernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs létargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible naissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveuglés, vils esclaves des Grands,
Persécutaient leur Prince, & servaient des Tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnerent.
Du Louvre épouvanté ses peuples le chasserent.
Dans Paris révolté l'Etranger accourut,
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon (d) parut.

(c) C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quélus fut tué en duel, Saint-Maigrin fut assassiné près du Louvre. *Voyez* les remarques sur Joyeuse au troisieme Chant.

(d) Henri IV, le Héros de ce Poëme; il est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Bearn le 13 Décembre 1553.

Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumiere :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancerent ;
Rome s'en alarma, les Espagnols tremblerent.
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la discorde inhumaine,
Excitant aux combats & la Ligue & Mayenne,
Et le Peuple & l'Eglise ; & du haut de ces tours,
De la superbe Espagne appellant les secours.
Ce monstre impérieux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres Sujets est l'Ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du Couchant, près de ces bord fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les Arts, où se plaît la Nature,
Théatre alors sanglant des plus mortels combats,
Le Malheureux Valois rassemblait ses soldats ;
Là, sont mille Héros fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis ;
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à son pouvoir soumise,

Ne connaissait qu'un Chef, & n'avait qu'une Eglise.

(c) Le pere des Bourbons, du sein des immortels;
Louis, fixait sur lui ses regards paternels:
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace;
De sa Couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur Suprême;
Par des chemins cachés inconnus à lui-même:
Louis du haux des Cieux lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux Partis aux pieds de ces ramparts.
Avaient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours.

Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre son Prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, & nous poursuit tous deux:

(c) Saint Louis, neuvième du nom, Roi de France, est la tige de la Branche des Bourbons.

Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être;
Ils ſavent que les Loix, le mérite & le ſang,
Tout après mon trépas vous appelle à ce rang,
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du Trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Religion (*f*) terrible en ſon courroux,
Le fatal Anathême eſt lancé contre vous,
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre:
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'Etranger!

(*f*) Henri IV, Roi de Navarre, avoit été ſolemnellement excommunié par le Pape Sixte V dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il eſt ici queſtion. Le Pape dans ſa Bulle l'appelle *génération bâtarde & déteſtable de la Maiſon de Bourbon*, le prive, lui & toute la Maiſon de Condé, à jamais de tous leurs Domaines & Fiefs, & les déclare ſur-tout incapables de ſuccéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fuſſent en armes à la tête des Proteſtans, le Parlement toujours attentif à conſerver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette Bulle les remontrances les plus fortes, & Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, ſoi-diſant Pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

Des Anglais en secret gagnez l'illustre Reine.
Je sai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre est de tout temps l'émule de Paris.
Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel ministere
De mes secrets agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'est vous de qui la voix
Peut seule à mon malheur intéresser les Rois.
Allez en Albion; que votre renommée
Y parle en ma défense & m'y donne une armée:
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, & le Héros, qui jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juste douleur.
Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
Où, fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui (g) seul avec Condé faisait trembler la Ligue.

(g) C'était Henri Prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti Protestant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angély à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa Femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accouche six mois après de Henri de Condé II du nom, qu'une

Mais il salut d'un maître accomplir les desseins ;
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains ;
Et laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage ;
Les soldats étonnés ignorent son dessein,
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la Ville criminelle,
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle ;
Et son nom qui du trône est le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne :
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne ;
Mornay (*h*) son confident, mais jamais son flatteur ;
Trop vertueux Soutient du parti de l'erreur,

---

tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son pere.

Larrey a suivi cette tradition dans son Histoire de Louis XIV. Histoire où le style, la vérité & le bon sens sont également négligés.

(*h*) Duplessis Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du Parti Protestant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il savait le Latin & le Grec parfaitement, & l'Hébreu autant qu'on le peut savoir ; ce qui était un prodige alors dans un Gentilhomme. Il servit sa Religion & son Maître de sa plume & de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son Maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Qui signalant toujours son zèle & sa prudence,
Servit également son Eglise & la France.
Censeur des Courtisans, mais à la Cour aimé;
Fier ennemi de Rome & de Rome estimé.

A travers deux rochers, où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du Héros offre son heureux Port:
Les matelots ardents s'empressent sur le bord:
Les Vaisseaux sous leurs mains fiers souverains des ondes,
Etaient prêts à voler sur les plaines profondes:
L'impétueux Borée enchaîné dans les airs,
Au souffle du Zéphire abandonnait les mers.
On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre:
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, & l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie;

Lorsqu'Henri IV eut changé de Religion, Dupleſſis Mornay lui fit de sanglans reproches & se retira de sa Cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractere dans le Poëme est conforme à l'Histoire.

Tourne ses yeux vers elle, & dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, & moins généreux aux rivages d'Epire,
Lorsque de l'Univers il disputait l'Empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins,
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois, & Pompée & Neptune,
César (*i*) à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers
Qui vole sur les vents qui souleve les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde,
Forme, élevo & détruit les empires du monde;
De son trône enflammé qui luit au haut de Cieux
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots.
Là conduit par le Ciel aborda le Héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquille,
Sous des ombrages frais présente un doux asyle.

(*i*) Jules-César étant en Epire dans la Ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secretement, & s'embarqua sur la petite riviere de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il se jetta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses Troupes qui étaient au Royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un Vieillard vénérable avait loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisait son étude;
C'est-là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines:
Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse:
Et prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le Livre des destins.

Ce Vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoutumé:
Souvent sous l'humble toît du Laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours, & se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadême.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au Calvinisme un appui redoutable;

Henri doutait encore & demandait aux Cieux ;
Qu'un rayon de clarté vînt déciller ſes yeux.
De tout temps, diſait-il, la vérité ſacrée,
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi s'il avait voulu l'être.

De Dieu, dit le Vieillard, adorons les deſſeins
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France :
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance !
Je l'ai vu ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſiere,
Ce fantôme effrayant lever ſa tete altiere ;
Se placer ſur le Trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos Autels.

Loin de la Cour alors en cette grotte obſcure ;
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelqu'eſpoir au moins conſole mes vieux jours ;
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être :
On le verra périr ainſi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueilleux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable. En vain notre malice

De sa sainte Cité veut saper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens ;
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & des tems.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître ;
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main dans les combats,
Au Trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la Gloire ;
Mais si sa vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse ;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême ;
Triomphé des Ligueurs, & sur-tout de vous-même ;
Lorsqu'en un siége horrible, & célebre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos Etats finiront les miseres,
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui :
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles ;

Du Vainqueur (*l*) des Anglais il apperçoit la Tour.
Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour,
Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine;
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine,
Dont les Grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence.
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la priere humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois? dit la Reine surprise:
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur?
Des rives du Couchant aux portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'Univers parle encore:
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois?
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines,
Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux, si toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi.
Mais il employa trop l'artifice & la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte,
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;

(*l*) La Tour de Londre est un vieux Château bâti près de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois.

Eliſabeth alors avec impatience,
Demande le recit des troubles de la France;
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement,
Ont produit dans Paris un ſi grand changement:
Déjà, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche indiſcrete en ſa légereté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ces recits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles;
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême:
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.

Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire!
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir;

Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir ;
Un autre en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse.
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en Soldat plus qu'en Ambaſſadeur.

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

HENRI LE GRAND *raconte à la Reine Elisabeth l'Histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des massacres de la Saint Barthelemi.*

REINE, l'excès des maux où la France
est livrée,
Est d'autant plus affreux, que leur source
est sacrée.
C'est la Religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(*a*) Je ne décide point entre Genève & Rome,

(*a*) Plusieurs Historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était ; cherchant de bonne foi à s'éclairer ; ami de la vérité ; ennemi de la persécution, & détestant le crime par-tout où il se trouve.

De quelque nom divin que leur parti les nomme ;
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et si la perfidie eſt fille de l'erreur ;
Si dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge ;
L'un & l'autre parti cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Cieux le ſoin de leur vengeance ;
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrete main profaner l'encenſoir :
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique ;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les Autels,
Et ſuivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides ;
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la Loi,
Que la Cour de Valois eût penſé comme moi !
Mais l'un & l'autre Guiſe (*b*) ont eu moins de ſcrupule.

(*b*) François, Duc de Guiſe, appellé communément alors le Grand Duc de Guiſe, était pere du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal ſon frere, jetta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec la vertu.

Le Préſident de Thou, ce grand Hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, pere d'Henri IV, dans la Chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre

Ces Chefs ambitieux, d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle,
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas;
Vous connaissez le peuple & savez ce qu'il ose,
Quand du Ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance,
Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance,
L'orage en vos Etats à peine était formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre (c) est libre, & vos loix florissantes,

---

ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la Chambre où on devait l'assassiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinsy, Gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à ma femme, ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II n'osa pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime, & le Duc de Guise, en sortant de la Chambre, s'écria: (Le pauvre Roi que nous avons!)

(c) M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle:

» Cette Princesse avait toutes les grandes qualités qui » font requises pour régner heureusement. On pour- » rait dire de son régne ce qui advint au temps d'Au-

Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue;
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la Cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans nourri sous sa tutelle (d),
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du Trône avec confusion,
Semaient la jalousie & la division:
Opposant sans relâche avec trop de prudence,
Les Guises (e) aux Condés, & la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis:

---

au geste, lorsque le Temple de Janus fut fermé, &c.

(d) Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX sur la fin de la vie de ce Prince, & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(e) Dans les Mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

Esclave (*f*) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;
Infidelle (*g*) à sa secte, & superstitieuse (*h*).
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus;
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise:
Dans ce sexe après tout, vous n'êtes point compris (*)
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Déjà François second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son pere au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.

Charles plus jeune encore avait le nom de Roi;
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique assurait sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance.
Sa main de la discorde allumant le flambeau;

(*f*) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres mort à la Bastille, & avec un Gentilhomme Breton nommé Moscouet.

(*g*) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les Protestans vainqueurs: (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en Français.)

(*h*) Elle était assez faible pour croire à la Magie, témoin les Talismans qu'on trouva après sa mort.

Marqua par cent combats ſon empire nouveau !
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales :
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci (*k*) près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina la carriere.
Guiſe (*l*) auprès d'Orléans mourut aſſaſſiné.
Mon pere (*m*) malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui ſervant toujours la Reine ;
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine,
Et toujours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.

Condé

(*i*) La bataille de Dreux fut la premiere bataille rangée qui ſe donna entre le parti Catholique & le parti Proteſtant. Ce fut en 1562.

(*k*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de ſon temps, fait priſonnier à Pavie & à Dreux, battu à Saint Quentin par Philippe II. fut enfin bleſſé à mort à la bataille de Saint Denis par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(*l*) C'eſt ce même François de Guiſe, cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégeait les Proteſtans dans Orléans en 1563, lorſque Poltrot-de-Méré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derriere d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

(*m*) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere d'Henri VI. était un eſprit faible & indécis, il quitta

la

Condé (*n*) qui vit en moi le seul fils de son frere,
M'adopta, me servit & de maître & de pere ;
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déjà mourant, tomba ſous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir ni venger ſon trépas.

Le Ciel qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des Héros confia ma jeuneſſe.

---

la Religion proteſtante où il était né, dans le temps que ſa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il était. Il fut tué au ſiége de Rouen, où il ſervait le Parti des Guiſes qui l'opprimaient, contre les Proteſtans qu'il aimait. Il mourut en 1562. au même âge que François de Guiſe.

(*n*) Le Prince de Condé dont il eſt ici queſtion, était frere du Roi de Navarre, & oncle d'Henri IV. Il fut long-temps le Chef des Proteſtans, & le grand ennemi des Guiſes. Il fut tué après la bataille de Jarnac par Monteſquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le Comte de Soiſſons, fils du mort, chercha par-tout Monteſquiou & ſes parens, pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV. était à la journée de Jarnac, quoiqu'il

Coligny (o) de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur :
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage :
Il m'instruisait d'exemple au grand art des Héros ;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune,
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté :
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté :
Savant dans les combats, savant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,

---

n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(o) Gaspard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, & de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.

Voyez les Remarques suivantes.

Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles :
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu ! Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste !
Ciel ! faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins ?

Coligny dans son cœur à son Prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contr'elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion,
Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
Rarement un Héros connoît la défiance :
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance,
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-temps des tendresses de mere,
Assura Coligny d'une amitié sincere,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas ! nous espérions en jouir plus long-temps.

Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens,
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre,
Plus il se défiaient, plus le Roi savait feindre :
Dans l'ombre du secret depuis peu Médicis

qui ne soit u
Quelque cl
Ouvrage, je
éclairés ne fa
seule à parler
peut désarme

Fin

LA
NRIADE
NT SECOND.
GUINT.

A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile;
Et le malheureux Prince à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin pour mieux cacher cet horrible mystere,
Il me donna sa sœur, (p) il m'appella son frere.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fut le premier signal!
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je (q) ne suis point injuste & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas;
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénouement la Reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte & sans bruit,

(p) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX. fut mariée à Henri IV. en 1572, peu de jours avant les massacres.

(q) Jeanne d'Albret, mere d'Henri IV. attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la Saint Barthelemi; mais Caillard son Médecin, & Desnœuds, son Chirurgien, Protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouverent aucune marque de poison.

C'était à la faveur des ombres de la nuit :
(r) De ce mois malheureux l'inégale courriere,
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumiere ;
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se leve, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes ;
Son Palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : » Qu'on n'épargne personne ;
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne. »
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Teligny (s),
Teligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son, parti l'honneur de sa famille,

(r) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, Fête de Saint Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante Tragédie.

L'Amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une Auberge appellée l'Hôtel S. Pierre, où on voit encore sa chambre.

(s) Le Comte de Teligny avait épousé il y avait dix mois la fille de l'Amiral. Il avait un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissés attendrir à sa vue ; mais d'autres plus barbares le massacrerent.

Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats ;
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.

Le Héros malheureux, sans armes, sans défense ;
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte,
Du salon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & se montre à leurs yeux ;
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel, que dans les combats, maître de son courage ;
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect ;
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage ;
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
Que le sort des combats respecta quarante ans :
Frapez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie est peu de chose, & je vous l'abandonne.....
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous....
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux :
L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes,
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes,
Et de ses assassins, ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puissant par son peuple adoré.

(t) Besme qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt indigné qu'on differe son crime.
Des assassins trop lents il veut hâter les coups.
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux,
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage,
Ne fît trembler son bras, & glaçât son courage.

Du plus grand des Français, tel fut le triste sort.
On l'insulte, (u) on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;

(t) Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris pas les Protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique: mais il fut tué par un nommé Breranville.

(u) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Monfaucon. Charles IX. alla avec sa Cour jouir de ce spectacle horrible. Un des Courtisans disant que le corps de Coligny sentait mauvais, le Roi répondit comme Vitellius: (Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.)

Les Protestans prétendent que Catherine de Médi-

Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images!
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs;
D'un peuple d'assassins les Troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelans:
Sur les corps étendus de nos freres sanglans.
Guise (x) était à leur tête, & bouillant de colere,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son pere.
Nevers, (y) Gondi, (z) Tavanne, (aa) un poignard à la main,

---

cis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré: mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps écrite de la main de Coligny.

(x) C'était Henri Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

(y) Frédéric de Gonzague de la Maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des Auteurs de la S. Barthelemi.

(z) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(aa) Gaspard de Tavanne, élevé Page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la S. Barthele-

Echauffaient les transports de leur zèle inhumain,
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre & marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez:
Ces monstres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs freres;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cette exécrable encens.

O combien de Héros indignement périrent!
Renel (*bb*) & Pardaillan chez les morts descendirent,

---

mi, criant: (Saignez, saignez, la saignée est aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils qui a écrit des Mémoires, rapporte que son pere étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné: Quoi! vous ne me parlez point de la S. Barthelemi? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.

(*bb*) Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en

Et (*cc*) vous brave Guerchy, vous sage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac (*dd*) & Soubise (*ee*) au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre, on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce Palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

Du haut de ce Palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette Fête;

---

chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussi d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(*cc*) Guerchy se défendit long temps dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(*dd*) Marsillac, Comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX., & avait passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avait eu quelque envie de le sauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant: (Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.)

(*ee*) Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritiere de la Maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-long-temps, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allerent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

Ses cruels Favoris d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etaient de ces Héros les pompes triomphales.

Que dis-je, ô crime ! ô honte ! ô comble de nos maux !
Le (ff) Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frere,
A ce honteux carnage excitait sa colere.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain :
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse,
Et sa cruauté même était une faiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont (gg) jeune enfant l'étonnante aventure,

(ff) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Tessé, qu'il avait connu dans sa jeunesse un Vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été Page de Charles IX, & lui avait dit plusieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la Carabine avec laquelle le Roi avait tiré sur ses sujets Protestans la nuit de la Saint Berthelemi.

(gg) Le Caumont qui échappa à la Saint Berthelemi, est le fameux Maréchal de la Force, qui vécut

Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans,
Un lit ſeul renfermait & les fils & le pere.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colere,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées,
Il ſait quand il lui plaît veiller ſur nos années :
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frapé ;
Un inviſible bras armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance ;
Son pere à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant ;
Et du Peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſais-je en ces affreux momens ;
Hélas ! trop aſſuré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.

---

juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maiſon de la Force. Il dit dans ſes Mémoires, que ſon pere & ſon frere furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

O nuit ! nuit effroyable ! ô funeſte ſommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil :
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi ſe leverent,
Je touchais au momens qui terminait mon ſort,
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.

Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs maîtres,
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux,
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'aſſurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers.

Coligny, plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous ſurprend ; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal ;

Tout imita Paris ; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi :
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

LA HENRIADE.

TROISIEME CHANT.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'Hiſtoire des Guerres Civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Regne de Henri III. Son caractere. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras, Meurtre du Duc de Guiſe. Extrémités où Henri III. eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation de Henri III. & de Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Eliſabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'Arrêt des deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquerent de victimes;
Le peuple dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.

Aiſément ſa pitié ſuccede à ſa furie ;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remord dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture,
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mere élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévere,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colere ;
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis (a) expirant. Cette image effrayante ;
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillon de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang Français par ſes ordres verſé ;
Il ſe ſentait frapé d'une main inviſible,
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné ;

(a) Il fut toujours malade depuis la Saint Barthelemi, & mourut environ deux ans après, le trente Mai 1574, tout baigné dans ſon ſang, qui lui ſortait par les pores.

Et dont le repentir permettait à la France ;
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frere infortuné le sanglant héritage.

La Pologne (*b*) en ce temps avait d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom plus redouté que les plus puissans Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux :
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie,
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfere à lui.
Je le plains, je le blâme, & je suis son appui.

Sa gloire avait passé comme une ombre légere.
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa Cour.

(*b*) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II. dernier Prince de la race des Jagellons.

Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible, & moins Roi que Soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance;
Au fond de ſon Palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes,
Et le peuple accablé pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe & payait leurs plaiſirs.

Tandis que ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois préſſait l'État du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, (*e*) & le peuple inconſtant,
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attira tous les vœux par des charmes vainqueurs.

Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,

(*e*) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550, de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon oncle, au Concile de Trente, & entamé par François ſon pere.

Et ne fut mieux caché sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestoit des impôts le fardeau rigoureux:
Le pauvre allait le voir, & revenait heureux:
Il savait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence:
Il se faisait aimer des Grands qu'il haïssait;
Terrible & sans retour alors qu'il offensait:
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices,
Brillant par ses vertus, & même par ses vices.
Connaissant le péril & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand Prince, & mauvais citoyen.

Quand il eut quelque temps essayé sa puissance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de son Roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraissé de carnage & fertile en Tyrans.

La France dans son sein vit alors deux Monarques:
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
L'autre portant par-tout l'espérance & l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,

Ouvrirent un moment ſes yeux appeſentis:
Mais du jour importun ſes regards éblouis,
Ne diſtinguerent point au ſort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête:
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmis les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui reſtais encore, & tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le ſecourir:
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armait pour ſa défenſe:
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.

Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeait à nous détruire.
Que dis-je! il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvait ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honorable à cet affreux myſtere.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des Sectes étrangeres,
Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu:
» Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu,
» Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples,
» Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples,

» Vous verrez dans Paris ſes Prêches criminels. «

Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels
Juſqu'au Palais du Roi l'alarme en eſt portée,
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop faible obéit ſans murmure:
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprens que mon Beau-frere, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre, avec ſes ennemis,
De ſoldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.

Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les Villes alarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées:
Joyeuſe, avec ardeur, venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.

Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe.
Je dois vous épargner des recits ſuperflus.

Non, je ne reçois point vos modeſtes refus;
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,

D'un recit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros, à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale Hiſtoire :

De tous les Favoris qu'idolâtrait Valois (*d*),
Qui flattaient ſa molleſſe & lui donnaient des Loix,
Joyeuſe né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne :
Il avait des vertus, & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abregé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,

(*d*) Anne, Duc de Joyeuſe, avait épouſé la ſœur de la femme d'Henri III. Dans ſon Ambaſſade à Rome il fut traité comme frere du Roi. Il avait un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux Secrétaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire. Il gagna la bataille de Coutras contre Henri IV. alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait ſon armée à celle de Darius, & l'armée d'Henri IV, à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'Infanterie nommés Bordeaux & Deſcentiers.

Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les Courtisans en foule attachés à son sort,
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses:
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frapait leur vue.
Mon armée en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang & couverts de blessures,
Leur fer & leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein, j'enfonçais cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste, & tous inébranlables:
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des Courtisans Français tel est le caractere:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire.
De l'ombre du repos ils volent aux hazards;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;
Je l'aperçus bien-tôt, porté par des Soldats,
Pâle, & déjà couvert des ombres du trépas;
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclorre
Des baisers du Zéphire & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

Mais pourquoi rapeller cette triste victoire!
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès!
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'aprofondir
L'abyme dont Valois voulait enfin sortir.

Il

Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace,
Paris fut moins ſoumis, la ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (e) dans Vimori, d'une main plus heureuſe;
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes Alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;
Il voulut d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris, ſa faible autorité.
Il n'en était plus temps, la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte:
Son peuple audacieux prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes;

(e) Dans le même-temps que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guiſe faiſait des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuſe de Reitres venus au ſecours d'Henri IV, & après les avoir harcelés & fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

Mille remparts naissans qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les Gardes enfermés.

Guise (f) tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste Corps.
Tout le peuple au Palais courait avec furie,
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie:
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quelque fût son projet,
Trop peu pour un Tyran, mais trop pour un sujet,
Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au Trône, il marchait au supplice:
Enfin maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Iberes,
Adoré des Français, secondé de ses freres,

(f) Le Duc de Guise à cette journée des Barricades se contenta de renvoyer à Henri III. ses Gardes, après les avoir désarmés.

Ce Sujet (g) orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissans de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et dans l'ombre d'un Cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les Etats de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats ;
On proposa des Loix qu'on n'exécuta pas.
De mille Députés l'éloquence stérile,
Y fit de nos abus un détail inutile :
Car de tant de Conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des Etats Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,

(g) Le Cardinal de Guise, frere du Duc, avait dit souvent qu'il espérait tenir bientôt la tête d'Henri III entre ses jambes, pour lui faire une couronne de Moine. Ce dessein étant si public, qu'on afficha ces deux Vers Latins aux portes du Louvre :

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutat ;
Tertia conteris est facienda manu.

On a trouvé dans la Bibliothèque de feu M. le Premier Président de Mesme, cette traduction de ce distique :

Valois qui les Dames n'aime,
Deux Couronnes posséda.

S'assit auprès du Trône, & sûr de ses projets;
Crut dans ces Députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue,
Lorsque las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire;
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colere:
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue;
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue;
De cent coups de poignard indignement percé (h)
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant semblait braver son Maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout puissant,

Bientôt sa prudence extrême.
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tomber de même,
Grace à ces heureux travaux:
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisieme.

(h) Il fut assassiné dans l'antichambre du Roi au Château de Blois, un Vendredi 23 Décembre 1588, par Laugnac, Gentilhomme Gascon, & par quelques-uns des Gardes d'Henri III, qu'on nommait les Quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, avec Laugnac, Capitaine des Quarante-cinq.

De vices, de vertus assemblage éclatant ;
Le Roi dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris ;
Les viellards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir en ce presſant danger,
L'Eglise à soutenir, & son pere à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frere,
Mayenne à la vengeance anime leur colere,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne (i) dès long-temps nourri dans les alarmes ;
Sous le superbe Guise avait porté les armes ;
Il succede à sa gloire ainsi qu'à ses desseins,
Le Sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere :
Il servait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque ;
Il sait, par une heureuse & sage politique,

(i) Le Duc de Mayenne, frere puîné du Balafré tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frere, à l'activité près.

Réunir sous ses loix mille esprits différens,
Ennemis de leur Maître, esclaves des Tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux :
Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale (*k*) au cœur présomptueux
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le Bouclier terrible,
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne qui le guide au milieu des combats
Est l'ame de la Ligue & l'autre en est le bras.

Cependant des Flamans l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce Tyran catholique ;
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe (*l*) de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
Et Rome (*m*), qui devait étouffer tant de maux,

(*k*) *Voyez* la Remarque (*k*) au quatrieme Chant.

(*l*) Philippe II, Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le Démon du Midi, *Dæmonium Meridianum*, parce qu'il troublait toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la Couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

(*m*) La Cour de Rome gagnée par les Guises, &c

Rome de la Diſconde allume les flambeaux ;
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le pere,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin Roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé ;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colere ;
Je n'ai plus dans Valois régardé qu'un beau-frere :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſuivi la Loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage, (n)
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits.
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flamme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,

ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles contre la Maiſon Royale, comme on peut voir aux remarques ſur le premier Chant.

(n) Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la généroſité d'aller à Tours voir Henri III, ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les prieres de ſes vieux Officiers, qui craignaient pour lui une ſeconde Saint Barthelemi.

Il gémit du repos qui l'avait abattu ;
Valois avait besoin d'un destin si contraire ;
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.

Tels étaient de Henri les sinceres discours.
Des Anglais cependant il presse le secours :
Déjà du haut des murs de la ville rebelle
La voix de la Victoire en son camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas,
Fendre le sein des mers & chercher les combats.

Essex (o) est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin,
Dût flétrir des lauriers qu'avait cueilli sa main.

Henri ne l'attend point : ce Chef que rien n'arrête ;
Impatient de vaincre à son départ s'apprête,
Allez, lui dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers sur vos pas traverseront les flots ;
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre,
A vos soins généreux mon amitié les livre.

(o) Robert de Dreux, Comte d'Essex, fameux par la prise de Cadis sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadis sur les Espagnols, & les avait battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590 au secours d'Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

Au milieu des combats vous le verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups :
L'Espagne sert Mayenne, & Rome est contre vous ;
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des Nations venger la liberté,
De Sixte & de Philippe abaissez la fierté.

Philippe de son pere héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son Palais croit dompter l'Univers.

Sixte (p) au Trône élevé du sein de la poussiere,
Avec moins de puissance a l'ame encor plus fiere :
Le Pastre de Montalte est le rival des Rois,

(p) Sixte-Quint, (né aux Grotes dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre Vigneron nommé Peretty,) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant Cordelier, il assomma de coups le neveu de son Provincial, & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal, il composa en latin la Bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V, contre la Reine Elisabeth ; cependant il estimait cette Reine, & l'appellait *un grand Cervello di Principessa*.

Dans Paris comme à Rome, il veut donner des Loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des Puiſſans, des faibles l'oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour, il a formé des brigues;
Et l'Univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſerent s'élever:
L'un combattant en vain l'Anglais & les orages;
Fit voir à l'Océan (q) ſa fuite & ſes naufrages,
Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint;
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.

(q) Cet événement était tout récent; car Henri IV eſt ſuppoſé voir ſecretement Eliſabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un Journal de Trévoux une Critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Eliſabeth de croire que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avait oſé excommunier ſon pere.

Mais le Critique ne ſongeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet Extrait de Trévoux, dont l'Auteur déſavoué & condamné par la plupart de ſes Confreres, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe,
Si Mayenne eſt vaincu, Rome ſera ſoumiſe:
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

D'Aumale *était prêt de se rendre maître du Camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.*
La Discorde console Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris; soulève la Sorbonne; anime les Saize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du Bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.

TANDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,

La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans,
Les Drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il fallait un appui,
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs Légions sortirent:
Le superbe d'Aumale, & Nemours, & Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides:
Et ce Roi trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frere (a) de Joyeuse osa long-temps paraître.

(a) Henri, Comte de Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantaient les Matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de Frere Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi: mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé: Mon cousin, lui dit Henri IV, ces gens-ci ne pa-

Ce fut lui que Paris vit passer tour-à-tour
Du siécle au fond d'un Cloître & du Cloître à la Cour.
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit, la cuirasse & la haire.
Du pied des saints Autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais de tant de Guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur;
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale (*b*),
Vous né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des Loix & du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne,
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le silence & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin, l'air, la terre & les flots,

---

raissent fort aises de voir ensemble un Apostat & un Rénégat.) Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent, où il mourut.

(*b*) Le Chevalier d'Aumale, frere du Duc d'Aumale, de la Maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, & inspirait aux habitans sa valeur & sa confiance.

Les Aigles, les Vautours aux aîles étendues
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever des oiſeaux,
Dans les bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Dans un de ces combats de ſa gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les alarmes,
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes:
Cet orageux torrent prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître,
Mornay qui précédait le retour de ſon Maître,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris;
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même,
» Juſte Ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendiez!
» Henri va vous défendre, il vient & vous fuyez.
» Vous fuyez, compagnons! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le Fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au ſort de la tempête,

Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le suit, il change les destins,
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empressent,
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les troupes fugitives.
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De son front menaçant la terreur les renverse,
Leur Chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné:
Tels que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais, que dis-je, il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage,
Honteux de vivre encor, il revole au carnage,
Il arrête un moment son vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.

La Discorde le vit, & trembla pour d'Aumale;
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours:
Elle s'éleve en l'air, & vole à son secours.

Elle approche, elle oppose, au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur!
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la premiere fois tu parus secourable!
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort;
De cette même main ministre de la mort,
De cette main barbare accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis;
Elle applique à ses maux une main salutaire,
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un Tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle,
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.

Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage;
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il presse au même instant ses ennemis surpris:
Il veut que les assauts succédent aux batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'espérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes;

La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes :
Tous les Chefs sont unis, tout succède à leurs vœux ;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour Soldats un peuple gémissant :
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere,
Là, le frere effrayé pleure au tombeau d'un frere ;
Chacun plaint le présent, & craint pour l'avenir,
Ce grand Corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre ;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre,
Tant le faible vulgaire avec légereté,
Fait succéder la peur à la témérité !

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue.
Cent desseins partageoient son ame irrésolue,
Quand soudain la Discorde aborde ce Héros,
Fait siffler ses serpens, & lui parle en ces mots :

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi nourri sous mes yeux, & formé sous mes loix,
Entens ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce Peuple imbécille & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage ;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains,
Tu les verras bientôt secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,

Combattre avec audace, & mourir avec joie.

La Discorde aussi-tôt plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes,
Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naissant dans son germe infecté,
Les épics renversés sur la terre languissent.
Le Ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent,
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds;
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels,
Rome jadis son Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le destin dans la paix, dans la guerre
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs Trônes sanglans enchaîner tous les Rois:
L'Univers fléchissait sous son Aigle terrible:
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible:
Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, & commander aux cœurs;
Ses avis sont les loix, ses décrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au Trône des Césars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille,

Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile;
Le Trône est sur l'Autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'Encensoir.

Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante:
Là, son premier Apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent;
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu,
La pauvreté soutint leur austere vertu,
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire;
Du fond de leur chaumiere ils volaient au martyre.
Le temps qui corrompt tout changea bientôt leurs mœurs:
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce temps puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée,
La trahison, le meurtre, & l'empoisonnement
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les Successeurs du Christ au fond du Sanctuaire,
Placerent sans rougir l'inceste & l'adultere,
Et Rome qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces Tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes,
On sut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes;
* De l'Eglise & du Peuple on régla mieux les droits:

* *Voyez l'Histoire des Papes.*

Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois ;
Sous l'orgueil imposant du triple Diadême
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte (c) alors était Roi de l'Eglise & de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand-Homme,
Il suffit d'être faux austere & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis paraît simple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse

(c) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appellait communément *l'Asne d'Ancône*. On sçait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

Les regards éblouis de l'Europe confuſe :
Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours ;
Le menſonge ſubtil, regne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

A peine la Diſcorde avait frappé ſes yeux ;
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux,
Avec un ris malin la flatte, la careſſe,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux,
Où les peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondait dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.
Je parlais, & ſoudain les Rois humiliés,
Du Trône, en frémiſſant, deſcendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix ſoufflait les guerres,
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres,
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux temps n'eſt plus. Le Sénat (d) de la France

(d) On ſçait que pendant les guerres du treizieme ſiecle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX. eut la hardieſſe non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, frere de Saint Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une Couronne ſur laquelle ſa

Eteint presqu'en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur:
C'est lui qui le premier démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image;
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre:
Que ses superbes Rois retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines,
Des Temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'Univers,
L'humble Religion se cache en des déserts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde:
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des Tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.

---

lui ni le Saint Pere, n'avaient aucun droit. En 1570, le Parlement sédentaire donna un fameux Arrêt contre la Bulle *In Cœna Domini*.

On connaît ses remontrances célébres sous Louis XI, au sujet de la Pragmatique-Sanction. Celle qu'il fit à Henri III, contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appellait la Maison régnante, *génération bâtarde*, &c. & sa fermeté constante à soutenir nos Libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes Autels adorer la fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour;
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux temps trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle leve à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs;
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.

D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique;
C'eſt là que s'aſſemblaient ces Sages révérés,
Des Vérités du Ciel interprétes ſacrés,
Qui des peuples Chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux fleches de l'erreur.

Qu'il

Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe !
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flatteurs ;
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs,
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le ſçavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide ;
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie :
» L'Egliſe fait les Rois, les abſout, les châtie ;
» En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt la loi,
» Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
» Sermens (e) jadis ſacrés nous briſons votre chaîne.

(e) Le 17 de Janvier l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux Décret, par lequel il fut déclaré que les Sujets étaient déliés de leur ſerment de leur fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fevre, Doyen, & quelques-uns des plus ſages refuſerent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce Décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de ſon Corps. Tous les Ordres Religieux, qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la Maiſon Royale, ſe rétracterent depuis comme elle. Mais ſi la Maiſon de Lorraine avait eu le deſſus, ſe ſerait-on rétracté ?

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce Décret odieux,
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole, & d'Eglise en Eglise
Annonce aux factieux cette grande entreprise.
Sous l'habit d'AUGUSTIN, sous le froc de FRANÇOIS,
Dans les Cloîtres sacrés fait entendre sa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austeres,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
De la Religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut, vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est temps de sortir de l'ombre de vos Temples,
Allez d'un zèle saint répandre les exemples ;
Apprenez aux Français incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministere saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Israël.
Que dis-je ? où sont ces temps, où sont ces jours prospères,
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs freres !
C'était vous, Prêtres saints, qui conduisiez leurs bras ;
Coligny, par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encore.

Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre au même instant donne à tous le signal;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solemnelle;
L'étendart (*f*) de la croix flottait au milieu d'elle;
Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte associer les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La mépriſe en secret, & tout haut l'autorise;
Il sait combien le peuple avec soumission,
Confond le fanatisme & la Religion;
Il connaît ce grand art, aux Princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse & l'erreur du vulgaire.

(*f*) Dès qu'Henri III. & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des Moines endosserent la cuirasse, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cens Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

A ce pieux ſcandale enfin il applaudit,
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit :
Mais le peuple excité, juſques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joie ;
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur ;
Ainſi l'Ange des mers ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.

La Diſcorde (g) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle :
L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés ;
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices ;

(g) Ainſi nommés à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences, & à la tête deſquels ils avaient mis d'abord ſeize des plus factieux de leur Corps, les principaux étaient Buſſy-le-Clerc, Gouverneur de la Baſtille, ci-devant Maître en fait d'armes ; la Bruyere, Lieutenant-Particulier ; le Commiſſaire Louchard Emmonot & Morin, Procureurs ; Oudinet, Paſſat & Senaut Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui développa le premier cette queſtion obſcure & dangereuſe du pouvoir qu'une Nation peut avoir ſur ſon Roi.

Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (*h*)
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'éleve en bouillonnant sur la face des ondes;
Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changent les Cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
Se mêlent dans la flame à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte & de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
Son Temple était sans tache, & la simple équité
Auprès d'elle en fuyant cherchait sa fureté.

Il est dans ce saint Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui des loix de son Prince, & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre son peuple & lui:
Dans l'équité des Rois, sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le seul bien de l'Etat fait son ambition,

(*h*) Les Seize furent long-temps indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc: (Ceux qui l'on fait pourraient bien le défaire.)

Il hait la tyrannie & la rebellion ;
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la sait réprimer.

Des Tyrans de la Ligue une fiere cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Buffy les conduisait : ce vil gladiateur (*i*),
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
Entre, & parle en ces mots à l'auguste Assemblée ;
Par qui des Citoyens la fortune est réglée :
» Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéïens qui pensez être tuteurs des Rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales ;
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéissez au peuple, écoutez ses Décrets.

(*i*) Le 16 de Janvier 1589, Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu Gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette Faction, entra dans la Grand'-Chambre du Parlement, suivi de cinquante Satellites : il présenta au Parlement une Requête, où plutôt un Ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maison Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains : Voilà pourquoi on l'appellait le Grand Pénitencier du Parlement.

» Il fut des citoyens avant qu'il fut des Maîtres,
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce peuple fut long-temps par vous-même abusé,
» Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous génaient sans doute,
» Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.

Le Sénat répondit par un noble silence.
Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans;
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fierement, sur leur Siége, immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquilles.
Busly plein de fureur, & non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, Tyrans, ou suivez-moi...
Alors Harlay se leve, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize; il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tyrans leurs généreuses mains.

Muse, redites-moi ces noms chers à la France,

Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou (*k*), Molé, Scaron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous jeune Longueil,
Vous, en qui pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années;
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené,
Dans cet affreux * Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat,
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat:
Mais pourquoi ce concours & ces cris l'amentables?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables?
Qui sont ces Magistrats que la main d'un bourreau
Par l'ordre des Tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson (*l*), Larchet, Tardif, honorables victimes,

(*k*) De Thou, Augustin de Thou, Président, oncle de ce célebre Historien. Scaron était le bisaïeul de Scaron connu par ses Poësies, & par l'enjouement de son esprit.

Nicolas Potier de Novion, surnommé de Blanc-Mény, parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & prêt d'être condamné à être pendu par les Seize.

* La Bastille.

(*l*) En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Brisson, homme très-sçavant, & qui faisait les fonctions de Premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay, Claude Larchet, Conseiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller aux Châtelet, furent pen-

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins :
D'un air fier & content, sa cruauté tranquille,
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tous sanglans des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, & divisés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors ;
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

---

dus à une poutre dans le Petit-Châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, Curé de Saint Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des Prêtres qui servaient d'Archers.

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Les Assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles:
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

Les Seize & leur coutroux, Mayenne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,

Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours;
La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces:
Mais Rome n'était plus terrible à l'Univers,
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses Soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos Cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée,
Pût offrir à son bras une conquête aisée:
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié,
Leur préparait un Maître au lieu d'un Allié,
Lorsque d'un Furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque temps changer la destinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles Habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire,
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout temps produit des Solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des régles séveres,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;

Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les Chaires ;
Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siecle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues :
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie.
Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie ;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément (*a*) dans la retraite avait dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible, & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale

(*a*) Jacques Clément, de l'Ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, Village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'Ordre de Prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguait les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout ſouillé de cendre & de pouſſiere,
Un jour il prononça cette horrible priere :

Dieu qui venge l'Egliſe & punit les Tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans ;
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver.
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la miſere ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colere.
Viens, des Cieux enflammés abbaiſſer la hauteur ;
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
Viens, deſcens, arme-toi, que ta foudre enflamée
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilége armée,
Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
Et que ſauvés par toi, nos ligueurs catholiques,
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.

La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amene à l'inſtant de ces Royaumes ſombres,
Le plus cruel Tiran de l'Empire des ombres.
Il vien, le FANATISME eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,

Et reçu dans son sein, l'embrasse & le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon (b)
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des meres gémissantes,
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutatès (c) il offrit ton encens.
Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux Païens.
Frapez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Eglise :
Et dans les cœurs Chrétiens inspirant ses fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient, les fit Persécuteurs.
Dans Londre il a formé la Secte (d) turbulente,

(b) Pays des Ammonites qui jettaient leurs enfans dans les flâmes au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

(c) Teutatès était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

(d) Les Entousiastes, qui étaient appellés *Indépendans*, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces buchers solemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtait dans ses déguisemens,
Des Ministres des Cieux les sacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise & la taille & les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
Le Tyran de l'Etat, & le Roi de son Maître,
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête:
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la Cabale inquiete,
Le faux zèle enflâmé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.

Il (e) entre, & d'une voix majeſtueuſe & fiere :
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priere :
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſans?
Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith (f) autrefois pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris :
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie ;
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints Exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée....
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée ;
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers, & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie ;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prens aucun effroi :

(e) On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589, une Relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le Tyran.

Cet Ecrit ſe trouve dans la Satyre *Menippée*.

(f) Frere Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques perſonnes qui ſe défiaient de lui, l'épierent, pendant la nuit : ils le trouverent dormant d'un profond ſommeil, ſon Breviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis-je ? Il le commande, il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au Tyran de la France,
Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,
Te pouvaient... mais les temps ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor, le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, & se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune Solitaire
Des intérêts des Cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur.
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence :

Sa tranquille fureur marche les yeux baissés !
Ses (g) sacriléges vœux au Ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austere,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche ; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs peres,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs freres,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, & le Chrétien sincere,
Ont porté trop souvent le même caractere ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs,
Le crime a ses Héros, l'erreur a ses Martyrs,
Du vrai zèle & du faux, vains Juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux Grands Hommes.

Mayenne dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer.

(g) Il Jeûna, se confessa & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice ;
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide ;
Aux portes de Paris conduiſait le perfide ;
Des Seize en même-temps le ſacrilége effort,
Sur cet évenement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis (*h*) l'audace curieuſe,
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-temps cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour, imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,

(*h*) Catherine de Médicis avait mis la Magie ſi fort à la mode en France, qu'un Prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Greve, ſous Henri III, pour *Sorcellerie*, accuſa douze cens perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étaient pouſſées ſi loin, dans ces temps-là qu'on n'entendait parler que d'Exorciſme & de condamnations au feu. On trouvait partout des hommes aſſez ſots pour ſe croire Magiciens, & des Juges ſuperſtitieux qui les puniſſaient de bonne foi comme tels.

S'éleve un vil autel dreſſé ſur un tombeau ;
C'eſt-là que des deux Rois on plaça les images ;
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacriléges mains ont mêlé ſur l'Autel,
A des noms infernaux celui de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées ;
Appareil menaçant de leur myſtere affreux.
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſere profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de lui des Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang,
De Valois ſur l'Autel ils vont percer le flanc :
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image ;
Et penſent (*i*) que la mort fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu (*k*) joint cependant la priere au blaſphême :

(*i*) Pluſieurs Prêtres Ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréſentaient Henri III & le Roi de Navarre : ils les mettaient ſur l'Autel, les perçaient pendant la Meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantieme jour les perçaient au cœur.

(*k*) C'était pour l'ordinaire des Juifs que l'on ſe ſervait pour faire des opérations magiques. Cette an-

Il invoque l'abyme, & les Cieux, & Dieu même :
Tous ces impurs esprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice,
Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel,
Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophêtes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéïus (*l*),
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.

Aux magiques accens que sa bouche prononce;
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse,
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la Nature;
De ces antres muets sort un triste murmure,
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît & qui fuit.

---

cienne superstition vient des secrets de la Cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres employerent des Juifs à ces prétendus sortiléges.

(*l*) Aréïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la Porte de la Ville par où Crassus sortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant les Divinités infernales.

Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire ;
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire ;
Des lauriers couronnaient son front noble & serein,
Et le sceptre des Rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,
L'Autel couvert de feux tombe, & fuit sous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu du haut de son Trône avait compté ses jours.
Il avait loin de lui retiré son secours ;
La mort impatiente attendait sa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au Camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son Roi ;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et révéler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-temps ;
On craint sous cet habit un funeste mystere.
Il subit sans alarmes un examen sévere ;
Il satisfait à tout avec simplicité ;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux ;
Il observe à loisir la place de ses coups.

Et le menſonge adroit qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois,
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier (*m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay (*n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle,
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets & confond les Ligueurs.
Dieu qui bravant toujours les Puiſſans & les Sages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiere, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empreſſement;

(*m*) Potier, Préſident du Parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi qui avait été Secrétaire d'Etat ſous Henri III, & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été inſulté en préſence du Roi par le Duc d'Epernon.

(*n*) Achilles de Harlay, qui était alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc.

Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre était contrefaite ou non.

Il béniſſait les Cieux d'un ſi prompt changement :
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots il lui tendait les bras :
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie ;
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin :
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui,
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion ;
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion ;
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible Solitaire égara la raiſon.

Déjà Valois touchait à ſon heure derniere,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumiere ;
Ses courtiſans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſinceres, ou feintes.
Quelques-uns que flattait l'eſpoir du changement ;
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement ;

Les

Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient au lieu du Roi leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles,
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié,
En vain son intérêt combattait sa pitié:
Ce Héros Vertueux se cachait à lui-même;
Que la mort de son Roi lui donne un Diadême.

Valois tourna sur lui par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort;
Et touchant de sa main ses mains victorieuses:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses,
L'Univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi,
Je meurs, & je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon Trône vous attend, mon Trône vous est dû,
Jouissez de ce bien par vos mains défendu;
Mais songez que la foudre en tout temps l'environne;
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un Dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte & son Autel.
Adieu, régnez heureux, qu'un plus puissant génie
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la Ligue, & vous voyez ses coups,
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...

Juſte Ciel ! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez !... à ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre ſur ſa tête & termine ſon ſort.

Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie ;
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie :
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles Fêtes.
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un héros ſans apui,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Egliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puiſſant qu'eux ?
Déjà quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidèle
Pour la cauſe des rois redouble encor ſon zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats
Que long-tems la victoire a conduit ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître,

(o) Henri III mourut de ſa bleſſure le troiſieme d'Août à deux heures du matin, à Saint Cloud ; mais non point dans la même maiſon où il avait pris avec ſon frere la réſolution de la S. Barthelemi, comme l'ont écrit pluſieurs Hiſtoriens ; car cette maiſon n'était point encore bâtie du temps de la S. Barthelemi.

Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre,
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre.
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.

Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
Des héros de mon sang me rendra l'héritage,
Les pairs & l'huile sainte, & le sacre des rois
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les sermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs souverains.
C'est ainsi qu'il s'explique, & bientôt il s'apprête
A mériter son trône en marchant à leur tête.

LA HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

APRÈS la mort de Henri III. les Etats de la Ligue s'assemblerent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés dans leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la Ville; l'Assemblée des Etats se sépare : Ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : Description de ce combat. Apparition de S. Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique & sacré parmi nous;
Quand la mort sur le Trône etend ses rudes coups,
Et que du Sang des Rois si chers à la Patrie
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits;
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix :
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance;
Ainsi de nos aïeux les augustes Décrets,

Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiete, aveuglée,
Ose de ses Etats ordonner l'assemblée (a),
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un Maître & de changer l'Etat.
Ils pensaient à l'abri d'un Trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins :
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints ;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être,
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un Maître.

Bientôt à ce Conseil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit ;
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambassadeur de Rome & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, ou par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des miseres publiques,
Prépare avec éclat ces Etats tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs augustes successeurs,
Qui près des Rois assis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence ;

(a) Comme on a plus d'égard dans un Poëme Epique à l'ordonnance du dessein, qu'à la Chronologie ; on a placé immédiatement après la mort d'Henri III, les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Là, de nos Parlemens les sages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire;
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangere;
Là le Légat de Rome est d'un siége honoré,
Près de lui pour Mayenne un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:
» Rois, qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Osent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.

On s'assemble, & déjà les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux,
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare,
Qu'il est temps que les lys rampent sous la Tiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant Tribunal,
Ce monument (*b*) affreux du pouvoir Monachal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre;
Qui venge les Autels, & qui les déshonore,
Qui tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.

(*b*) *L'Inquisition* que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encore à sa Vaste puissance,
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévoroit en secret dans le fond de son cœur
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.

Soudain Potier (c) se leve, & demande audience;
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce temps malheureux par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu par sa mâle constance
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il éleve sa voix, on murmure, on s'empresse;
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des Matelots,

(c) Potier de Blanc-Ménil, Président du Parlement, dont il est question dans le quatrieme & cinquieme Chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

On n'entend que le bruit de la proue écumante ;
Qui fend d'un cours heureux la Mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,
Et la confusion se taisait à sa voix.

» Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême ;
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
» Et je le choisirais si je pouvais choisir.
» Mais nous avons nos Loix, & ce Héros insigne ;
» S'il prétend à l'Empire, en est dès-lors indigne.

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage :
» Oui, Prince, poursuit-il, d'un ton plein de courage ;
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
» Pour soutenir leur Trône, & non pour l'usurper.
» Guise du sein des morts n'a plus rien à prétendre,
» Le sang d'un Souverain doit suffire à sa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'Etat que le Ciel a changé :
» Périsse avec Valois votre juste colere,
» Bourbon n'a point versé le sang de votre frere.
» Le Ciel, ce juste Ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.

» Mais j'entends le murmure & la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique:
» Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportés,
» Qui le fer à la main.... Malheureux, arrêtez:
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage,
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage?
» Le fils de Saint Louis, parjure à ses sermens,
» Vient-il de nos Autels briser les fondemens?
» Aux pieds de ces Autels il demande à s'instruire,
» Il aime, il suit les Loix dont vous bravez l'Empire.
» Il fait dans toute Secte honorer les vertus,
» Respecter votre culte, & même vos abus.
» Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
» Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner;
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
» Tout est libre avec lui. Lui seul ne peut-il l'être?
» Quel droit vous a rendus Juges de votre Maître?
» Infidèles Pasteurs, indignes Citoyens!
» Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens,
» Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient sans murmurer sous un Maître idolâtre,
» Expiraient sans se plaindre, & sur les échafauts
» Sanglans, percés des coups, béniſſaient leurs bourreaux!
» Eux seuls étaient Chrétiens, je n'en connais point d'autres.
Ils mouraient pour leurs Rois, vous massacrez les vôtres.

» Et Dieu que vous peignez implacable & jaloux ;
» S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous.

A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs pensées,
Quand soudain mille voix jusqu'au Ciel élancées ;
Font par-tout retentir avec un bruit confus :
Aux armes, Citoyens, ou nous sommes perdus.

Des nuages épais que formait la poussiere ;
Du Soleil dans les champs dérobait la lumiere.
Des tambours, des clairons le font rempli d'horreur ;
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, & suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs ;
Les orages fougueux parcourent l'Univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée ;
Qui lasse du repos, & de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens salutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans.

Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées,
De l'appareil pompeux de ces vains Mausolées,
Par qui malgré l'injure & des temps & du sort,
La vanité des Grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare,
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le Soldat rassemblé vole à ses étendarts:
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque & tout pour la défense.

Paris n'était point tel en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent Forts qu'avaient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense Cité superbes avenues,
Où ces Palais dorés se perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans & du haut des remparts;

Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés;
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leurs trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces (d) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé,
Il la brise, & la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a sçu renfermer
Des foudres souterrains tout prêt à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,

(d) C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un ingénieur Italien fit usage des Bombes pour la premiere fois. Presque tous nos Arts sont dûs aux Italiens.

On voit en un instant des abymes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
Des Bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
C'est par-là qu'à son Trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes,
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes;
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du Roi;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur;
D'un œil ferme & stoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est-là que le danger ranime leurs efforts:
Ils comblent les fossés de fascines, de morts:
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité sur la bréche ils s'élancent:
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte, il a déjà de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lys les enseignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi,

Ils semblaient respecter leur Vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'instant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rapelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle,
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succéde avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lys l'étendart de Loraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux, cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.

Jamais le Roi, jamais son illustre Rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal,
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même-temps,

Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la premiere fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie;
Sur ces mêmes remparts & dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la bréche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale;
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tous sanglans sont en foule autour d'eux;
Français, Anglais, Lorains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex, & son Rival
Assiégeans, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage,
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut des Pyrénées;

Menacer des vallons les Nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt renversant sa barriere impuissante:
Il porte au loin le bruit, la mort & l'épouvante;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les Cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs Troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les Vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point, son vole impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte,
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.

Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles:
Ses yeux semblaient remplis de tendresse & d'horreur
Arrête, cria-t-il, trop malheureux Vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes aïeux l'immortel héritage;
Ravager ton pays, mes Temples, tes trésors,
Egorger tes Sujets, & régner sur des morts.
Arrête... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise & qui gronde:
O fatal habitant de l'invisible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
Je suis cet heureux Roi que la France révere,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton cœur a n'égligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime;
Dieu sur ton Trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon Fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur!
C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu, qui m'envoie;
Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie,
La paix a dans son cœur étouffé son courroux;

Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son ame est pénétrée.
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée ;
Trois fois son pere échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un Peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir sur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger,
Le pere des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste & tranquille ;
Français, s'écria-t-il, & toi fatale Ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi !
Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumiere,
Après avoir rempli sa brillante carriere,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le Héros se retire,
Le cœur plein du S. Roi plein du Dieu qui l'inspire,
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne assis dicta ses justes loix.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable !
Vincenne, (e) tu n'est plus qu'un donjon détestable,

(e) On sait combien d'illustres prisonniers d'Etat

Qu'une Prison d'Etat, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces Ministres, ces Grands qui tonnent sur nos têtes
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels en ce sanglant séjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.

---

les cardinaux de Richelieu & de Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade le secrétaire d'état *le Blanc* était prisonnier dans ce château, & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

SAINT LOUIS transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le palais des Destins, sa postérité, & les Grands-Hommes que la France doit produire.

DIeu qui nous créa, la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans :
Soutiens dans les travaux trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, & l'autre est l'espérance;
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps

Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos desirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs.
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse & l'appui,
Elle est inébranlable & pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle;
Approchez vers mon fils, venez couple fidelle.
Le sommeil l'entendit de ses antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son Diadême,
Sur le front du Vainqueur il le posa lui-même:
Regne, dit-il, triomphe, & sois en tout mon fils;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire;
Des présens de Louis le moindre est son Empire.
C'est peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,

Un dangereux éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenser bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au sein de Dieu même, & remplis tes destins.

L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumiere
Des Cieux en un moment traversent la carriere.
Tels on voit dans la nuit la foudre, les éclairs,
Courir d'un Pole à l'autre, & diviser les airs:
Et telle s'éleva cette nue embrasée,
Qui dérobant aux yeux le maître d'Elisée
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce Globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs distances,
Luit cet astre du jour par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumiere,
Il donne en se montrant la vie à la matiere,
Et dispense les jours, les saisons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course (a) & s'évitent sans cesse;

(a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr Newton, toujours demeure-t-il certain que les Globes célestes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer & s'éviter.

Et servant l'un à l'autre & de régle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet espace
Où la matiere nage, & que Dieu seul embrasse,
Sont des Soleils sans nombre, & des Mondes sans fin,
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.
Par de là tous ces Cieux le Dieu des Cieux réside.

C'est-là que le Héros suit son céleste guide,
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'Univers.
Là sont après la mort nos ames replongées
De leur prison grossiere à jamais dégagées.

Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds,
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore.
Sous des noms différens le monde entier l'adore:
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs;
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense,

La mort auprès de lui fille affreuse du tems,
De ce triste Univers conduit les habitans.
Elle amene à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre (*b*) encor aveugles sectateurs;

(*b*) En Perse les Guébres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paraît moins folle que les autres super-

Les pâles habitans de ces fraides contrées
Qu'assiégent de glaçons les mers hiperborées,
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné d'une vue inquiete,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète.
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourmens.

Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approchat point vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses Arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
» Quelle est, disoit Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle est de Dieu sur eux la Justice suprême!
» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux?
» Pourroit-il les juger tel qu'un injuste Maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître?
» Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
» Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous;
» Il

---

tions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une image du Créateur.

» Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
» Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
» Sur cette loi, sans doute, il juge les païens,
» Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.

Tandis que du Héros la raison confondue
Portait sur ce mystere une indiscrete vue,
Aux pieds du Trône même une voix s'entendit,
Le Ciel s'en ébranla, l'univers en frémit;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du Mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le Chœur des immortels se tut pour l'écouter;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre,
Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il regne dans ton cœur,
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire;
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique cahos abominable image.
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans,
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuse Morr, & la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!

Quels torrens de fumée, & quels feux effroyables!
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvent sous mes pas!
O mon fils! vous voyez les portes de l'abyme,
Creusé par la Justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers. (c).

Là gîte la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se detourne & soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît & s'admire.
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus;
Tyran qui cede au crime, & détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hipocrisie aux yeux pleins de douceur;
(Le Ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.)
Le faux zèle étalant ses barbares maximes;
Et l'intérêt enfin pere de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces Tyrans effrénés

(c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il était dans la Théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil; on l'a mis ici dans un Globe destiné uniquement à cet usage.

A l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vu ; jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, diſaient-ils, par ce Juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit ?

Le Héros au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidait ſes pas : Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
L'aſſaſſin de Valois ! Ce monſtre devant moi,
Mon pere ! Il tient encor ce couteau parricide ;
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels :
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue (*d*),
Ici dans les tourmens l'enfer les déſavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſéveres Loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans adorés dans leur vie ;
Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,

(*d*) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la Chaire où l'on aurait dû prononcer l'Oraiſon funébre d'Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les Autels avec l'Euchariſtie : Le Cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV, il vit un Bourgeois portant un Hauſſe-Col ſur lequel était gravé ce Moine, avec ces mots, *Saint Jacques Clément.*

Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passageres ;
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercénaires,
De qui la complaisance avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs suplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces Conquérans ;
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un Trône avili fantômes impuissans.
Henri voit près des Rois leurs insolens Ministres :
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des Loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indigne encheres
L'inestimable prix des vertus de nos Peres.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs,
Qui livrés aux plaisirs & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, Mortels bienfaisans, vous, amis des vertus,
Qui par un moment de doute ou de faiblesse,
Avez seché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.

Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreur,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie,
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour, *
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le ſein de leur mere ;
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévere,
A l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir.

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, Créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes ;
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans,

* On compte plus de 950 millions d'hommes ſur la terre. Le nombre des Catholiques va à 50 millions. Si la vingtieme partie eſt celle des Elus, c'eſt beaucoup ; donc il y a actuellement ſur terre 947 millions cinq cens mille hommes deſtinés aux peines éternelles de l'enfer ; & comme le genre humain ſe répare environ tous les 20 ans, mettez l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il ſe trouve qu'à ne compter que 6000 ans depuis la création, il y a déjà 120 mille fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple Juif ayant été long-tems le ſeul en poſſeſſion d'être ſauvé, & ce peuple ayant été cent fois moins nombreux que le peuple Catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieuſement ; ce calcul méritait bien les larmes d'Henri IV.

Mais ici c'eſt un Pere, il punit ſes Enfans.
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe,
Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe;
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui (*e*).

Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue,
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue;
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire:
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur Enfant des Cieux, ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent;
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là regnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges,
Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages,
Là ſur un Trône d'or Charlemagne & Clovis

(*e*) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des freres.
Le sage Louis (*f*) douze, au milieu de ces Rois,
S'éleve comme un cèdre, & leur donne des Loix.
Ce Roi qu'à nos aïeux donna le Ciel propice,
Sur son Trône avec lui fit asseoir la Justice;
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son pere il essuya les pleurs.
D'Amboise (*g*) est à ses pieds; ce Ministre fidelle,
Qui seul aima la France, & fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours, ô mœurs, ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ses aimables Loix, chacun goûtait ses fruits;
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.

Plus loin sont ces Guerriers prodigues de leur vie;
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie;
La Trimouille (*h*), Clisson, Montmorency, de Foix,

(*f*) Louis XII est le seul Roi qui ait eu le surnom de Pere du Peuple.

(*g*) Sur ces entrefaites mourut *Georges d'Amboise*, qui fut justement aimé de la France & de son Maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (*Mézerai*, grande histoire.)

(*h*) Parmi plusieurs grands Hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Gui de la Trimouille*, surnommé *le vaillant*, qui portait l'Oriflamme, & qui refusa l'épée de Connétable sous Charles VI.

Guesclin (*i*) le destructeur & le vengeur des Rois ;
Le vertueux Bayard (*k*), & vous brave Amazone (*l*) ;
La honte des Anglais & le soutien du Trône.

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux ;
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chere.
Mais enfans de l'Eglise ils ont chéri leur Mere :
Leur cœur simple & docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien, pourquoi l'as-tu quitté ?

Clisson, (le Connétable de) sous Charles VI.

Montmorency, il faudrait un Volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

Gaston de Foix, Duc de Nemours, Neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célébre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

(*i*) *Guesclin*, (le Connétable de Guesclin.) Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

(*k*) *Bayard*, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I. Chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(*l*) *Jeanne d'Arc*, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans,) Servante d'Hôtellerie, née au Village de Dontremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiégne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorciere par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais qui auraient dû honorer son courage.

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le Palais des Destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Temps, d'une aîle prompte & d'un vol insensible,
Fuit, & revient sans cesse à ce Palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un Autel de fer un Livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels & nos faibles plaisirs ;
On voit la Liberté, cette esclave si fiere,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonniere.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent au Destin pense donner des loix.

Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.

Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans!
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranches, ô mon Dieu, les jours de ce grand Roi;
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi!

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse!
Elle entre à tout moment & s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour;
Des siecles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours les humains comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leur vertu, leur fortune, & leur mort.

Approchons-nous, le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils,
Il soutiendra long-temps la gloire de nos Lys;
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni son fils ni son pere.

Henri dans ce moment voit sur les Fleurs de Lys
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône assis.

Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tous deux sont revêtus de la Pourpre Romaine,
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats :
Il les prend pour des Rois... Vous ne vous trompez pas.
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre :
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre est l'arbitre ;
Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels ;
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, & dangereux ami :
L'un (*m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités opposant son courage,
Des Princes de mon sang ennemis déclarés,
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés :
Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi dans le second rang le premier des humains :
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vint enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager,

(*m*) Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il Gouvernait : mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis, & même malgré le Roi, qui était dégoûté de lui.

En le rendant heureux tu ſçauras t'en venger.
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.

Ciel ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux,
Eſt aux pieds de ce Roi * qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels reſpects ! jamais Roi dans la France
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance **.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès ; mais ferme en ſes traverſes ;
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siecle heureux de Louis, ſiecle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure ;
C'eſt toi qui dans la France amenes les beaux Arts :
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire,
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels ſages (n) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'Univers, & liſent dans les Cieux !
Et dans la nuit obſcure apportant la lumiere,

---

* Louis XIV.

** Le Peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtait le Grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer ſon corps ; mais la voix des Gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chere & reſpectable.

(n) *L'Académie des Sciences*, dont les Mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

Sondent les profondeurs de la nature entiere !
L'Erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puiſſante Harmonie ;
Art charmant qui polis la Grece & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes :
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes :
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (o) paraître,
Tour-à-tour la terreur & l'appui de ſon Maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.
Catinat (p) réunit, par un rare aſſemblage

(o) *Louis de Bourbon*, appellé communément le Grand Condé, & *Henri*, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus Grands Capitaines de leur temps ; tous deux ont gagné de grandes victoires, & acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé ſemblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain que M. de Turenne remporta des avantages ſur le Grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'oſe point décider quel était le plus grand homme.

(p) Le Maréchal de *Catinat*, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marſaille, & obéit enſuite ſans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres ſans le conſulter. Il quitta le

Les talens du guerrier & les vertus du sage ;
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts ;
C'est Vauban (q) c'est l'ami des vertus & des arts ;
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (r) fait trembler l'empire & l'Angleterre.

Regardez dans Dedain l'audacieux Villars (s),

Commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(q) Le Maréchal de *Vauban*, né en 1633, le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle maniere, 300 Places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 siéges, & s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 Volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

(r) *François-Henri de Montmorency*, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de *Monsieur*, frere de Louis XIV, & remporta en Chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde ; conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut mille dégoûts des Ministres.

(s) On s'était proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant : on ne s'est écarté de cette régle qu'en faveur du Maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Frædelingue, & celle du premier Hocstet. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette Bataille le même terrein où se posta depuis le

Disputant le Tonnerre à l'Aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de son Roi, digne rival d'Eugene.
Quel est ce jeune Prince *, en qui la majesté,
Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifference il regarde le Trône.
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste,
Les Cieux le formerent de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagere, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son regne eût été trop heureuse ;

Duc de Marlboroug, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hocstet, si fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars ayant repris le Commandement des Armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugene à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad, au nom du Roi, avec le même Prince Eugene, Plénipotentiaire de l'Empereur.

* Feu Monseur le Duc de Bourgogne.

Il eût entretenu l'abondance & la paix,
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils!

Un faible rejetton * ſort entre les ruines,
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt inſtruis-le à ſe connaître:
Qu'il ſache qu'il eſt homme en voyant qu'il eſt Maître:
Qu'aimé de ſes Sujets, il ſoit cher à ſes yeux:
Apprends-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta majeſté premiere,
Perce la triſte nuit qui couvrait ta lumiere,
Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande en ſes grottes profondes,

* Ce Poëme fut compoſé dans l'enfance de Louis XV.

Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ;
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ses ports,
Le commerce t'appelle ; & t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre & la paix ; sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur ;
* Un Héros que de loin poursuit la calomnie ;
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, & trop de nouveautés,
Remuant l'Univers du sein des voluptés,
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée, & tranquille.
Les Arts sont éclairés par ses yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens :
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maître,
Il n'est pas Roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'Etendart de la France apparut dans les airs ;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerriere
De l'Aigle des Germains brisait la tête altiere.
O mon Pere ! quel est ce spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis, & tout a son tombeau :

* Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

Adorons du Très-Haut la sagesse cachée,
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne à nos genoux vient demander des Rois :
C'est un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris, Madrid reçoit un Maître :
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O Rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques (1),
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Destins les portes se fermerent ;
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipserent.

L'aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le Palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres ;
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur ;

(1) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Espagne semblaient défunies.

Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte,
Dieu rempliſſait ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi quand le Vengeur des Peuples d'Iſraël,
Eut ſur le Mont-Sina conſulté l'Eternel,
Les Hébreux à ſes pieds couchés dans la pouſſiere,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumiere.

LA HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

LE Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, & d'Egmont tué. Valeur & Clémence d'Henri le Grand.

DES Etats dans Paris la confuse Assemblée,
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé par leurs Décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce (*a*) Lieutenant sans chef, ce Roi sans diadème,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains (*b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse (*c*) & Saint Paul, & Brissac:
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil sont peints sur leurs visage.

(*a*) Il se fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France.

(*b*) *Les Lorrains*. Le Chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frere le Duc étaient de la Maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, Duc de *Nemours* frere utérin du Duc de Mayenne.

La Châtre était un des Maréchaux de la Ligue que l'on appellait des bâtards qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur pere. En effet, la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

(*c*) *Joyeuse* est le même dont il est parlé au quatrieme Chant, Remarque (*a*).

Saint-Paul, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'était jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris moyennant le bâton de Maréchal de France.

Quelques-uns en tremblant ſemblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur ſang & leurs bleſſures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre, on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les Cieux,
Ivre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe leve à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles :
Le voilà, s'écria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-temps, & différé toujours.
Amis, enfin l'Autriche à ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le Peuple au devant court en foule avec joie ;

Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie.
C'etait le jeune Egmont, (*d*) ce guerrier obstiné,
Ce fils ambicieux d'un pere infortuné;
Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie.
Son pere qu'aveugla l'amour de la Patrie,
Mourut sur l'échafaud pour soutenir les droits
Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois.
Le fils, Courtisan lâche, & Guerrier téméraire,
Baisa long-temps la main qui fit périr son pere,
Servir par politique aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelles, & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne,
Et Mayenne avec lui, crut aux tentes du Roi,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace,
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyait cette audace,
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat
Où semblaient attachés les destins de l'Etat!

(*d*) Le Comte d'*Egmont*, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cens lances. A son entrée dans Paris il reçut les complimens de la Ville: celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral d'Egmont son pere: (Ne parlez pas de lui, dit le Comte, il méritait la mort, c'était un rebelle.) Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

Près des bords de (e) l'Iton & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature;
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissaient ces bords;
Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles:
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux Camps ennemis arrivent dans ces lieux,
La désolation par-tout marche avant eux;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmerent,
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cacherent,
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémissans dans leurs bras.

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix:
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur

(e). Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

Sur un courſier fougueux, plus leger que les vents,
Qui fier de ſon fardeau, du pied frapant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont (*f*) qui ſous cinq Rois avait porté les armes;
Biron (*g*) dont le ſeul nom répandait les alarmes;
Et ſon fils (*h*) jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis... mais alors il était vertueux.
Sully (*i*) Nangis, Grillon, ces ennemis du crime;

(*f*) *Jean d'Aumont*, Maréchal de France qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre, & de Françoiſe de Sully, héritiere de l'ancienne Maiſon de Sully. Il ſervit ſous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III & Henri IV.

(*g*) *Henri de Gontaud de Biron*, Maréchal de France, Grand-Maître de l'Artillerie, était un grand homme de guerre: il commandait à Ivry le corps de réſerve, & contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire: (Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, & Biron ce que devait faire le Roi. Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au ſiége de Pernay.

(*h*) *Charles Gontaud de Biron*, Maréchal, & Duc & Pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la Cour de la Baſtille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui ſervirent à l'échafaud.

(*i*) *Rony*, depuis Duc de *Sully*, Surintendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie, fait Maré-

Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime.
Turenne (*k*) qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom;
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armant détruite aussi-tôt qu'élevée.
Eflex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altiere,
Paraît s'énorgueillir de sa tige étrangere.

---

chal de France après la mort d'Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Nangis, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les loix, Grillon était surnommé le *Brave*. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Grillon qu'Henri le Grand écrivit, (Pends-toi brave Grillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étais pas .. Adieu, brave Grillon, je vous aime à tort & à travers.)

(*k*) *Henri de-la Tour d'Orliegues*, Vicomte de *Turenne*, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses nôces, le Maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric Maurice, Duc de Bouillon son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinqmars contre Louis XIII, ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa Souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses & moins de puissance.

Son casque étincelait des feux les plus brillans,
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux dont sa fiere Maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre Reine, & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimouille (*l*), & Clermont, & Feuquieres,
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguiéres (*m*),
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du Roi lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu;
Soit que de son Parti connaissant l'injustice,
Il ne crut point le Ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentimens,

(*l*) *Claude*, Duc de la *Trimouille*, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & était le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(*m*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry, Feuquieres & de Nesle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

Avant-coureurs certains des grands événemens ;
Ce Héros cependant maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage ;
Dans les champs de la Thrace un courtier orgueilleux ;
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole & bondit sur l'herbe ;
Tel paraissait Egmont ; une noble fureur
Eclate dans ses yeux, & brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la Victoire ;
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance ;
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence ;
» Vous êtes nés Français, & je suis votre Roi, (*n*) ;

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry : (Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.

» Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi,
» Ne perdez point de vue au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçait en Vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses Troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des Armées.

Sur les pas des deux Chefs alors en même-tems
On voit des deux Partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des Monts séparés par Alcide,
Les Aquillons fougueux fondent d'un vol rapide;
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs,
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde;
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (o) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même-temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.

On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,

(o) La Bayonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-temps après. Le nom de *Bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières Bayonnettes.

La honte de céder, l'ardente soif du sang;
Le désespoir, la mort passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire:
Là le frere en fuyant meurt de la main d'un frere.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées;
Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay (p) le suit, toujours calme & serein;
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie:
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie
De la terre & des Cieux les Moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels:
Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces Puissances des Cieux, ces Etres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'Univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin,
Aux Chefs des Légions il les porte soudain.
L'Officier les reçoit. Sa troupe impatiente
Régle au son de sa voix la rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers Corps,

(p) *Du Plessis Mornay* eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son Roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée,
Et son rare courage ennemi des combats,
Sait affronter la mort & ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas ;
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ;
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend malgré son âge une force nouvelle ;
Un seul Guerrier s'oppose à ses coups menaçans :
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
Qui dans cette journée illustre & meurtriere,
Commençait des combats la fatale carriere ;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas,
Favori des amours, il sortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le Ciel,
En détestant la Ligue & ce combat mortel,
Arma son tendre amant & d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant d'un casque précieux,

Ce front si plein de grace, & si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerriere;
Parmi des tourbillons de flamme, de poussiere,
A travers les blessés, les morts & les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, & de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frapent soudain.
La terre en retentit, leurs lances en sont rompues;
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & volent sur les vents,
De leur mêlange affreux les éclairs rejaillissent,
La foudre en est formée, & les mortels frémissent:
Mais loin de leurs coursiers par un subit effort,
Ces Guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre,
La Discorde accourut, le démon de la guerre,
La mort pâle & sanglante étoient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités;
Mais un destin funeste enflamme leur courage,
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas,
Le fer qui les couvrait, brille & vole en éclats,
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle,
Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque arrêtant leur effort,

Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance,
Repectait ſon rivale, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux D'Ailly par un coup malheureux;
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumiere,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiere.
D'Ailly voit ſon viſage; ô déſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'était ſon fils.
Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes:
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire;
Et ſe fuyant lui-même au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'Univers.
Là, ſoit que le Soleil rendît le jour au monde;
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante;
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue.
Eſt-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus;
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus;
Elle r'ouvre ſes yeux, ſa bouche preſſe encore

Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore ;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.

Pere, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs peres.

Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés ?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés ?
C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs Bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez... lâches, où courez-vous ?
Vous, fuir ? vous Compagnons de Mayenne & de Guiſe ?
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe ?
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces Bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain d'un courage intrépide
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabere expirant ;

Dans la foule des morts il voit tomber Feuquieres,
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiere;
Percé de coups lui-même il eſt prêt de périr....
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.

Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en Maître ſévere
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire;
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes.
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes âmes;
Amitié, que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le ſecourir, ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant, & ſon vol plus rapide.
Biron (q) qu'environnait les ombres de la mort,
A l'aſpect de ſon Roi fait un dernier effort;
Il rappelle à ſa voix les reſtes de ſa vie,
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie;

(q) Le Duc de *Biron* fut bleſſé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe qu'Henri le Grand lui ſauva la vie. On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut-être aiſément déplacé.

Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats ;
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitans leurs pas,
Ces animaux hardis nourris pour les combats ;
Fiers esclaves de l'homme, & nés pour le carnage ;
Pressent un Sanglier, en raniment la rage,
Ignorans le danger, aveuglés, furieux,
Le Cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent ;
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent,
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des Cieux dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher qui menaçant les airs,
Rompt la course des vents & repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?
O vous, Mânes sanglans du plus vaillant des Rois,

Eclairez mon esprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui sa Noblesse fidelle,
Elle meurt pour son Roi, son Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Long-temps cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage;
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui;
Qu'ils défendent sa cause & combattent pour lui.
Que la nature entiere attentive à sa gloire
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le Roi qu'il a blessé, voit son péril sans trouble,
Ainsi que le danger son audace redouble.
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur,
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite,
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;

Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulerent,
Des ombres du trépas ses yeux s'envelopperent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son pere excita ses remords.
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fiere,
Sa mort anéantit votre vertu guerriere,
Pour la premiere fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée.
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les Chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, il courent, se renversent;
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.
Les uns sans résistance à leurs vainqueurs offerts,
Fléchissent les genoux, & demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite;
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course;
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, & maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.

D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les flamans, la Fortune & les Cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son Chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte & son malheur:
Que vous & Bois-Dauphin en ce moment funeste,
De nos soldats épars rassemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter,
Semblable au fier Lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer même en obéissant.

Mayenne, cependant par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.

Henri victorieux voyait de tous côtés.
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent;
Les Mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux du haut du Firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment:
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.

Ses soldats près de lui d'un œil plein de courroux
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur Arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace.
Soyez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes Sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi;
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi.
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire
Sur un champ de Bataille, au sein de la victoire;
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne.
Et s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le tranquille vainqueur a cessé le carnage:
Maître de ses Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce Lion qui tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête, & console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté

La paix a mis les traits de la ſerénité.
Ceux à qui la lumiere était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un pere attentif il étendait ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte meſſagere,
Qui s'accraît dans ſa courſe, & d'une aîle légere
Plus prompte que le temps vole au delà des mers,
Paſſe d'un Pole à l'autre, & remplit l'Univers;
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouche & d'oreilles,
Qui célébre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'alégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe;
O malheureux Paris, infidèles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs;
De quels cris douloureux vos Temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes ſe couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos eſprits.
Vaincu; mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,
Sa Politique habile au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer;
En cachant ſa diſgrace il croit la réparer;

Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle ;
Mais malgré tant de soins la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.

La Discorde en frémit, & redoublant sa rage :
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir,
Si je n'ai pu le vaincre on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit, & soudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour : La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque temps auprès de Madame D'ESTRÉE, *si célébre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son armée.*

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieu où finit l'Europe, & commence l'Asie,
S'élève un vieux Palais (a) respecté par les tems :
La nature en posa les premiers fondemens :

(a) Cette description du Temple de l'Amour, & la peinture de cette passion personifiée, sont entierement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scene, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique ; parce que les peuples de l'Isle de Chypre ont de

Et l'art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la nature.
Là, tous les champs voiſins peuplés de mirtes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains ni l'ordre des ſaiſons.
L'Homme y ſemble goûter dans une paix profonde;
Tout ce que la nature aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs les plaiſirs que promet l'abondance;
Les biens du premier âge hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célébrent leur honte & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.

---

tout temps paſſé pour être très-abandonnés à l'amour; de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une paſſion repréſentée avec tous les plaiſirs & tous les déſordres qui l'accompagnent.

La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du Temple sacré les Graces demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté sur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystere en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, & les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

De ce Temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre,
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide
La haine, & le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La malice les voit, & d'un souris perfide,
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le repentir les suit détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est-là, c'est au milieu de cette Cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,

Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre, si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre;
Donne avec un souris, ou la paix ou la guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un Trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes,
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits.
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La Discorde soudain conduite par la rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang & les yeux enflammés:
Mon frere, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes fléches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses Etendarts, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, & mon Trône est en poudre;
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;

De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe abattu ;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale,
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuyant devant Auguſte & te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde ?
Henri te reſte à vaincre après tant de Guerriers,
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers,
Va du mirte amoureux ceindre ſa tête altiere ;
Endors entre tes bras ſon audace guerriere.
A mon Trône ébranlé cours ſervir de ſoutien,
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton régne eſt le mien.

Ainſi parlait ce monſtre, & la voûte tremblante
Répétait les accens de ſa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux, répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes fléches dorées.
Il fend des vaſtes Cieux les voûtes azurées,
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs Français ſur l'aîle des zéphirs.

Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Ximoïs, & les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,

La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde ;
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde ;
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.

Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bien-tôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluſe (*b*)
Aſyle encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (*c*) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les plaiſirs & les graces,
Répandirent les fleurs qui naiſſaient ſur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.

Le

(*b*) Vaucluſe *Valiſclauſa*, près de Gordes en Provence, célébre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de ſa ſource une maiſon qu'on appelle la Maiſon de Pétrarque.

(*c*) *Anet* fut bâti par Henri II pour Diane de Poitiers, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce Château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes Guerriers à travers les guérets,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à la vue une joie inhumaine,
Il éguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il agite les airs que lui-même a calmés,
Il parle, on voit ſoudain les Elémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages;
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déjà les Aquilons à ſes ordres fidèles,
Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs ailes:
La plus affreuſe nuit ſuccede au plus beau jour,
La nature en gémit, & reconnaît l'Amour.

Dans les ſillons fangeux de la campagne humide
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide:
L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & paſſagere,
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune en ces triſtes climats

D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un Château, tranquille & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son pere,
Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri suivi les étendards,
D'Estrée (*d*) était son nom; la main de la nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point au bord de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Menelas:
Moins touchante & moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle (*e*) qui des Romains avait dompté le Maître;

(*d*) *Gabrielle d'Estrée*, d'une ancienne Maison de Picardie, fille & petite-fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en Payſan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'Histoire des Amours du grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conti.

(*e*) *Cléopatre* allant à Tarse où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de soie. Cléopatre était habillée comme on représentait alors la Déesse Vénus; ses femmes représentaient les Nymphes & les Graces; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cidnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le Tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la voir, & en devint éperdument amoureux. (*Plutarque.*)

Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé, vient près d'elle se rendre,
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois,
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle ;
Que n'espérait-il point aidé de tant d'appas !
Au devant du Monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dans lui-même a formé sa parure,
Paraît, aux yeux séduits, l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissans ;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable ;
Non pas cette farouche & triste austérité,

Qui fait fuir les amours & même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine ;
Qui colore le front d'une rougeur divine ;
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus ; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlacés, que d'un prodigue ſein,
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage ;
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre un onde enchantereſſe,
Les Amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'Amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épics que l'Eté fait éclorre,
S'arrête, s'inquiéte, & pouſſe des ſoupirs ;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe en ſoupirant ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la Bergere oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux,

Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée.
Elle avait à combattre en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un Héros & l'Amour.

Quelque temps de Henri, la valeur immortelle
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret les rappelle:
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu premiere, il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours: hélas! qui l'eût pu croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire?
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence,
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste Hémisphere,
Pour y trouver un sage il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés.
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,

L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adresse à Mornay : c'était pour nous instruire ;
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida chez des peuples Païens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte des Chrétiens.

Non moins prudent ami que philosophe austere,
Mornay fut l'art discret de reprendre & de plaire :
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours ;
Les solides vertus furent ses seuls amours,
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme aux bords des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austere pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée.
Un cristal toujours pur, & des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des Mers.

Le généreux Mornay conduit par la sagesse,
Part, & vole en ces lieux, où la douce mollesse
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour à chaque instant redoublant sa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir sa gloire ;
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses momens & remplissaient ses jours.

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colere,

A côté de Mornay la fageſſe ſévere ;
Il veut ſur ce Guerrier lancer un trait vengeur.
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur :
Mais Mornay mépriſait ſa colere & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirte amoureux, aſyle du myſtere,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes apas ;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes ;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans.
Ils ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les amours enfantins déſarmaient ce Héros :
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains.

La Diſcorde de loin, inſulte à ſa faibleſſe ;
Elle exprime en grondant ſa barbare alégreſſe :
Sa fiere activité ménage ces inſtans.
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens.
Et tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.

Enfin dans ces jardins où sa vertu languit ;
Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence ;
Le sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même, & ses regards baissés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez.
Sur ce visage austere, où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere ;
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi,
Je t'ai vu, c'en est fait, & tu me rends à moi :
Je reprens ma vertu que l'amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie.
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire ;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son Maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous, de la France entiere auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur ;
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit ; Le Roi s'apprête à partir de ces lieux,

Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ſes adieux.
Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part : en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts,
L'amour qui l'apperçut jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enleve à ſon Empire une Nymphe ſi belle ;
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras & bientôt cette Amante
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupiere mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle ;
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rapelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

Mornay toujours ſévére & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon Maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet, ſa colere & ſa honte.

LA HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

RETOUR du Roi à son Armée : Il recommence le Siege. Combat singulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les Habitans qu'il assiege. Le Ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, & la guerre est finie.

CES momens dangereux, perdus dans la molleſſe,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait ; Bourbon que rien n'arrête ;
Accourt impatient d'achever ſa conquête,
Paris épouvanté revit ſes étendards ;

Le Héros reparut aux pieds de ses remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne peut se résoudre,
Quand l'Ange de la France, appaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur, & suspendit ses coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie,
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
L'Ennemi vient à nous, c'est là qu'il faut marcher.
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse ;
Je connais des Français la fougue impétueuse.
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous seuls, & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars :
Peuples qui nous suivez, vos Chefs sont vos remparts.

Il se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémissant leur crainte & leur refus.
Eh bien, poursuivit-il, si vous n'osez me suivre,
Français, à cet affront je ne veux point survivre.
Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

TAYLOR INST.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte,
Il s'avance : un Héraut, Ministre des combats ;
Jusqu'aux tentes du Roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire ;
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire ;
D'Aumale vous attend ; Ennemis, paraissez.

Tous les Chefs à ces mots, d'un beau zèle poussés ;
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage.
Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence.
Combats pour ton pays, pour ton Prince & pour
toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne son épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne sera point trompée ;
Lui répondit Turenne, embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit : le Roi l'embrasse, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut :
Les soldats de Henri près de lui se rangerent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attacherent ;
Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste & de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage,
Ses flancs noirs & brûlans tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs;
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la Ville ils fondent, ils s'arrêtent,
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant du haut des Cieux ouverts
Un Ange est descendu sur le Trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumiere,
Sur des ailes de feu parcourant sa carriere,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette Olive sacrée,
Le présage charmant d'une paix desirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur.
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés,
La terreur les enchaîne: un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible;
Ainsi de son Autel teint du sang des humains
Tomba, ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des Dieux en son Temple apportée
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.

Paris, le Roi, l'armée, & l'enfer, & les Cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux Guerriers entrent dans la carriere.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriere,
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne se cachent point sous ces busles d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long & le danger moins grand.
Leur arme est leur épée: & sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu, cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descends, juge sa cause & combats avec moi,
Le courage n'est rien sans ta main protectrice,
J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
D'Aumale répondit: j'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême,
Tranquille au haut du Ciel il nous laisse à nous-même,
Le parti le plus juste est celui du Vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, & d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,

L'ardeur, la fermeté, la force, la soupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'inſtant;
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite,
L'autre d'un pas léger ſe détourne & l'évite.
Tantôt plus rapprochés ils ſemblent ſe ſaiſir,
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre,
Le fer étincelant avec art détourné
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du Soleil la lumiere éclatante
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce criſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux.
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur.
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne qui l'obſerve apperçoit ſa faibleſſe,
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent.
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
» De la Ligue à jamais le Trône eſt renverſé,

» Tu l'emportes, Bourbon, notre regne eſt paſſé.
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche:
Il ſe leve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.

Cependant des Soldats, dans les murs de Paris (a)
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte;
Cette tête panchée & de poudre couverte,

(a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint Denis, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son Duel avec le Vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction; mais ces combats ſinguliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célebre derriere les Chartreux, entre le ſieur de Marivaux qui tenait pour les Royaliſtes, & le ſieur Claude de Marolles qui tenait pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'Armée, le jour même de l'aſſaſſinat de Henri III, mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte;
Tout se tait, & tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmenta la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au Ciel s'éleverent,
Les Chefs & les Soldats près du Roi s'assemblerent:
Ils demandaient l'assaut. Le Roi dans ce moment
Modéra son courage & leur emportement.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses Sujets, prompt à les épargner;
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace:
Pouvant les emporter, il les fait investir;
Il laisse à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (*b*) crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.

(*b*) Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.

Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse,
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur.
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchait après elle:
Alors on entendit des hurlemens affreux,
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Éprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de mirte & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssans de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.

Le vieillard dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau qui périr sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere,
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussiere,
Se disputaient encore, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes miseres!
On les vit se nourrir des cendres de leurs peres.
Ce détestable mets (c) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miseres publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des Autels. (d)
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,

(c) Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts, conseil qui fut exécuté, & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange foiblesse de l'imagination humaine. (Ces Assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs Compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.)

(d) On fit la visite, dit Mézeray, dans les Logis des Ecclésiastiques & dans les Couvents, qui se trouverent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Allaient par-tout du peuple animer la constance:
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les Cieux.
Aux autres ils montraient d'un coup d'œil prophétique
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux à tromper trop faciles;
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds;
Trop heureux en effet d'abandonner la vie.

D'un ramas d'Etrangers la ville était remplie:
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers & des monts Helvétiques;
Barbares (*e*), dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes,
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,

(*e*) Les Suisses qui étaient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du temps; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non sur leur Nation pleine de bon sens & de droiture, & l'une des plus respectables Nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

Aux hôtes effrayés préſentent mille morts :
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors ;
Non pour aller ravir d'une main adultere,
Une fille éplorée, à ſa tremblante mere ;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe,
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventa leur fureur.

Une femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire (*f*)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire !
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle :
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, ſa voix, ſa miſere, & ſes charmes ;
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié,
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité,

(*f*) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arriverent auſſi au ſiége de la ville de Sancerre.

Cher & malheureux fils que mes flancs ont porté ;
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie ;
Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Eh pourquoi vivrais tu ! Pour aller dans Paris,
Enfant & malheureux, pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſere,
Rends-moi le jour, le ſang, que ta donné ta mere ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le parricide acier ;
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim les farouches Soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie.
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mere & le fils vous ſervent de pâture.
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous ?
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.

Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, & d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste,
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste,
Et le peuple effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il; Dieu, qui lis dans les cœurs;
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs & de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le sais; je tendais les bras à ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des Tyrans;
De mes sujets séduits qu'il comble la misere,
Il en est l'ennemi, j'en dois être le pere.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dût-il de me sauvant perdre mon Diadême;
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix:
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis;
Et si trop de pitié, me coûte mon Empire,

Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
» Henri de ses Sujets, ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit (g), & dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la Ville affamée ;
Qu'on porte aux Citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre Divin ses Troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres
Les Mages à leur gré faisaient sortir les ombres ;
Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens,
Appellait les Enfers, & les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers Défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs Persécuteurs.
Tous ces événemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,

(g) *Henri* IV fut si bon, qu'il permettait à ses Officiers d'envoyer (comme le dit Mézeray,) des rafraîchissemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisaient autant à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les Assiégeans nourrirent les Assiégés.

Ces

Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce-là disaient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce-là ce Tyran si terrible aux mortels?
Cet ennemi de Dieu qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image.
C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois.
Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop digne du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés.

De leurs cœurs attendris tel était le langage.
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'éleve & retombe toujours?
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence,
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
» Combattans sans courage, & Chrétiens sans vertu,
» A quel indigne appas vous laissez-vous séduire?
» Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne,

» Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
» De ses propres bienfaits songeons à le punir.
» Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ;
Et déjà quelques-uns reprenant leur furie,
L'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte Divine,
Veille sur les Bourbons dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes,
La foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes ;
Et la douce espérance, & l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable ;
Dieu mit avant les temps son Trône inébranlable.
Le Ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'Univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & divisés composent son essence.
Ses Saints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.

Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'Univers il commet les destins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face,
Des Puissances du siecle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main frapant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout Empire est tombé, tout peuple eut ses Tyrans;
Mais cette impénétrable & juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté favorable aux humains,
Met le Sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le pere des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante:
Pere de l'Univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebellé;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidelle.
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur & l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu qu'il adore, offre un coupable hommage?
Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,

Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître ;
Donne à l'Eglise un Fils, donne à la France un Maître ;
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets,
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlerent :
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblerent.
Le Roi qui dans le Ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la Vérité, si long-temps attendue,
Toujours chere aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, descend du haut des Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux ;
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumiere immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion
Est au dessus de l'homme, & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise ici bas combattue,
L'Eglise toujours une, & par-tout étendue ;

Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ de nos péchés victime renaissante,
De ses Elus chéris nourriture vivante,
Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne
A ces mysteres Saints dont son esprit s'étonne.

Louis dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des Cieux vers de Héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entrouvrent à sa voix;
Il entre (*h*) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes,
Les Prêtres sont muets, les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai Roi, son Vainqueur, & son Pere.

Dès-lors on admira ce régne fortuné,

(*h*) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait Catholique en Juillet 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un Poëme, & non une Histoire.

Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit :
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur Sujet du plus juſte des Princes.

FIN.

HISTOIRE ABRÉGÉE

Des évènemens sur lesquels est fondée la fable du Poëme de la Henriade.

LE feu des guerres civiles, dont François II vit les premieres étincelles, avaient embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en était le sujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mere, Catherine de Médicis, avait plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, & les Guises contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors pour son malheur beaucoup de Seigneurs trop puissans & par conséquent factieux : des peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle des Rois enfans, aux noms desquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint Denis, de Jarnac, de

Montcontour, avaient ſignalé le malheureux règne de Charles IX. Les plus grandes villes étaient priſes reprises, ſaccagées tour-à-tour par les partis oppoſés. On faiſait mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les Egliſes étaient miſes en cendres par les réformés, les Temples par les catholiques; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de Saint Barthelemi. Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, Chef du parti réformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la Cour avec les plus puiſſans Seigneurs du parti. On le maria à la Princeſſe Marguerite, ſœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces nôces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolemnels, que Catherine de Médicis ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de religion, voient à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour qui ſe piquait de politeſſe une femme célébre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport

& avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes, & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le Président Jeannin, le Marquis de Saint-Herem, *&c.* la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX. ne vécut pas long-tems après la Saint Barthelemi. Son frere Henri III. quitta le Trône de la *Pologne* pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par Henri IV, si justement surnommé *le Grand*, par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III en revenant en France y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, & ayant à sa tête le même Henri *le Grand*, alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante formée peu à peu par les Princes de Guise, encouragée par les Papes, fomentée par l'Espagne, s'accraissant tous les jours par l'artifice des Moines, consacrée en apparence par le zèle de la religion catholique; mais ne tendant qu'à la rebellion. Son Chef était le Duc de Guise, surnommé *le Balafré*, Prince d'une réputation éclatante, & qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la Ligue, mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les inté-

rêts du Duc de Guiſe qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre ſon beau-frere, ſon héritier préſomptif, qui ne penſait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agiſſant pour Henri III, à qui il devait ſuccéder, il agiſſait pour lui-même.

L'Armée que Henri III envoya contre le Roi ſon beau-frere, fut battue à Coutras, ſon favori Joyeuſe y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de ſa victoire, que de ſe réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le Duc de Guiſe & la Ligue. Guiſe dans ce temps-là même venait de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humilierent encore davantage le Roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de Guiſe enflé de ſa gloire, & fort de la faibleſſe de ſon Souverain, vint à Paris malgré ſes ordres. Alors arriva la fameuſe journée des Barricades, où ce peuple chaſſa les Gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de ſa Capitale.

Guiſe fit plus, il obligea le Roi de tenir les Etats généraux du Royaume à Blois, & il prit ſi bien ſes meſures, qu'il était prêt de partager l'autorité royale, du conſentement de ceux qui repréſentaient la nation, & ſous l'apparence des formalités les plus reſpectables. Henri III réveillé par ce preſſant danger, fit aſſaſſiner au Château de Blois cet ennemi ſi dangereux, auſſi bien que ſon frere le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guiſe.

Ce qui était arrivé au parti proteſtant, après la Saint Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs leverent le maſque, Paris ferma ſes portes. On ne ſongea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'aſſaſſin des défenſeurs de la religion, & non comme un Roi qui avait puni ſes ſujets coupables.

Il fallut que Henri III, preſſé de tous côtés, ſe réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris, & c'eſt là que commence la HENRIADE.

Le Duc de Guiſe laiſſait encore un frere; c'était le Duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant, qui ſe vit tout-d'un-coup à la tête d'une faction inſtruite de ſes forces, & animée par la vengeance & par le fanatiſme.

Preſque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célébre Eliſabeth, Reine d'Angleterre, qui était pleine d'eſtime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême paſſion de le voir, le ſecourut pluſieurs fois d'hommes, d'argent, de vaiſſeaux; & ce fut Dupleſſis-Mornay qui alla toujours en Angleterre ſolliciter ces ſecours.

D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Eſpagne, favoriſait la Ligue dans l'eſpérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non-ſeulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits ſecours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III allait ſe rendre maître de Paris, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Saint Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la ſeule idée qu'il obéiſſait à Dieu & qu'il courait au martyre : & ce meurtre ne fut pas ſeulement le crime de ce Moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il fallait tuer ſon Roi, s'il était mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais ſermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliotheques, comme des monumens curieux d'un ſiécle également barbare & pour les lettres & pour les mœurs.

Après la mort de Henri III le Roi de Navarre, (Henri *le Grand*) reconnu Roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon Royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'uſage dans ce Poëme, on compte les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Duc de Bouillon, &c. Dupleſſis-Mornay fut dans la plus intime confidence juſqu'au changement de religion de ce Prince ; il le ſervait de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes Proteſtans.

Le principal Chef de la Ligue était le Duc de Mayenne : celui qui avait le plus de réputation après

lui était le Chevalier d'Aumale, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant qui diſtinguaient particulierement la Maiſon de Guiſe. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'Egmont, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cens lances au Duc de Mayenne.

On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour Henri IV fut la Bataille d'Ivri, où le Duc de Mayenne fut vaincu, & le Comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Eſtrées; mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothéque du Roi, dans laquelle il dit à ſa maîtreſſe: » Si » je ſuis vaincu, vous me connaiſſez aſſez pour » croire que je ne fuirai pas; mais ma derniere » penſée ſera à Dieu, & l'avant-derniere à vous.

Au reſte on omet pluſieurs faits conſidérables, qui n'ayant pas de place dans le Poëme n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la Ligue, ni de ce Cardinal de Bourbon qui fut quelque temps un fantôme de Roi ſous le nom de Charles X.

Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de déſolations, Henri IV ſe fit catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa religion, & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur Roi.

IDÉE
DE LA
HENRIADE.

LE sujet de la HENRIADE est le siége de Paris, commencé par Henri de Valois & Henri *le Grand*, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivri, où se donna cette fameuse Bataille qui décida du sort de la France & de la Maison Royale.

Le Poëme est fondé sur une Histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un Poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain qui ne fit qu'une gazette empoulée, & on a pour garant ces vers de M. Despréaux.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans leurs fureurs un ordre didactique :

. . . . . .

Pour prendre Lille, il faut que Dole soit rendu :

. . . . . .

Et que leur vers exact, ainſi que Mézeray,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les Tragédies, où les événemens ſont pliés aux régles du théâtre.

Au reſte, ce Poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le Camouens, qui eſt le Virgile des Portuguais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le Taſſe a chanté une Croiſade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'Hermite Pierre, ni les proceſſions. Virgile n'a conſtruit la fable de ſon Enéide que des fables reçues de ſon temps, & qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'Enée en Italie.

Homere, contemporain d'Héſiode, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troye, pouvait aiſément avoir vu dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homere, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caracteres ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon Livre eſt le monument des mœurs de ces temps reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties, d'événemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le Siſtême du *merveilleux*, telles que la prédiction de

la conversion de Henri IV, la protection que lui donne Saint Louis, son apparition, le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques qui étaient alors si communes, *&c.*

Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme personnifiés, le Temple de l'Amour, enfin, les Passions & les Vices.

Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des fléches, la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture, de paganisme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre Poëtie ne signifie que la *Mer* & non l'*Epouse* de Neptune. *Les Champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c.

S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Despréaux, qui dit;

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement:
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,

Et le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain ;
Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé.

On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les Aïeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité, & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les Papes qui ont autrefois déshonoré le Saint Siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français qui condamnent les méchancetés de Louis XI & de Catherine de Médicis, peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI ; mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus con-

venables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poëme doit être de faire de bons vers.

On a retranché la mort d'un jeune Boufflers qu'on supposait tué par Henri IV, parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre Henri IV un peu odieux, sans le rendre plus grand.

On a fait passer Dupleſſis-Mornay en Angleterre auprès de la Reine Eliſabeth, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation.

On s'est servi de ce même Dupleſſis-Mornay dans le reste du Poëme; parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les Chants suivants, de même qu'il serait impertinent dans une Tragédie, (dans Bérénice, par exemple,) que Titus se confiât à Paulin au premier Acte, & à un autre au cinquieme. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il sçait que quiconque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion, qui fait en grande partie le sujet du Poëme, & qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits, avec une préciſion rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure;

Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la Trinité :

La puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Egliſe ici bas combattue,
L'Egliſe toujours Une, & par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu,
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes Elus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un Pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raiſonnable y doit ſuppléer.

Il y aurait une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage comme une Thèſe de Théologie. Ce Poëme ne reſpire que l'amour de la Religion & des Loix ; On y déteſte également la rebellion & la perſécution ; Il ne faut pas juger ſur un mot un Livre écrit dans un tel eſprit.

AVERTISSEMENT.

ON donne ici les Variantes qui ſe trouvent dans les différentes Editions de la Henriade. Elles ont été recueillies par M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy, qui les fit imprimer en 1740. Il les mit à la ſuite de l'Edition in-quarto, dite de Londres, & y joignit des Remarques. M. de Voltaire en a ajouté depuis quelques-unes de lui, en réponſe a celles de M. l'Abbé Lenglet, où il paraît que cet Editeur s'eſt mépris.

VARIANTES
DE LA
HENRIADE,
AVEC
DES REMARQUES.

CHANT PREMIER.

LA premiere Edition, donnée in-octavo en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

Je chante les combats & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibere,
Qui fut de ses Sujets le vainqueur & le pere.
Dans Paris subjugué fit adorer ses Loix,

Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.

Muſe, raconte-moi quelle haine obſtinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des Rois préféraient des Tyrans?
Valois régnait encore, & ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rênes;
Les Loix étaient ſans force, & les droits confondus,
Ou pour en mieux parler, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince, *&c.*

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni moins exact; il eſt même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis.

N. B. M. l'Abbé Lenglet ſe trompe évidemment de l'aveu de tous les gens de bon goût, qui ont préféré la noble ſimplicité des dernieres éditions à ce vers qui paraiſſait trop recherché,

Qui força les Français à devenir heureux.

Page 3. Vers 4.

Les peuples à ſes pieds, &c.] Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna Jean de *Montluc*, Evêque de Valence, Ambaſſadeur de France en Pologne & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette Couronne: mais ayant appris en 1574, la mort de ſon frere, il ne tarda point à revenir en France.

Page 3. Vers 9.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

La note de l'Edition de 1713 eſt très-étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curioſités hiſtoriques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'eſpernon.

C'était eux qu'on appellait les Mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villequier, Duguaſt, & ſurtout Quélus, eurent part auſſi & à ſa faveur & à ſes débauches. Il eſt certain qu'il eut pour ce dernier une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa premiere jeuneſſe on lui avait déjà reproché ſes goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guiſe qu'il fit depuis tuer à Blois.

Le Docteur Boucher, dans ſon Livre, *De juſtâ Henrici Tertii abdicatione*, oſe avancer, que la haine de Henri III pour le Cardinal de Guiſe n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait eſſuyés dans ſa jeuneſſe; mais ce conte reſſemble à toutes les autres calomnies dont le Livre de Boucher eſt rempli.

Henri III mêlait avec ces Mignons la religion à la débauche; il faiſait avec eux des retraites, des pélerinages, il ſe donnait la diſcipline: il inſtitua la Confrairie de la Mort, ſoit pour la mort d'un de ſes

Mignons, soit pour celle de la Princesse de Condé sa Maîtresse : les Capucins & les Minimes étaient les Directeurs des Confreres, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces Confreres étaient vêtus d'une robe d'étamine noire, avec un capuchon. Dans une autre Confrairie toute contraire, qui était celle des Pénitens blancs, il n'admit que ses Courtisans. Il était persuadé, aussi-bien que certains Théologiens de son temps, que ces mommeries expiaient les péchés d'habitude ; on tient que les statuts de ces Confreres, leurs habits, leurs régles étaient des emblêmes de ses amours, & que le Poëte Desportes, Abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jetta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la molesse & dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particuliere, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour ; il mettait sur son visage une pâte préparée, & une espece de masque par dessus : c'est ainsi qu'en parle le Livre des Hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever, & sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il était si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le Duc d'Espernon de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il est

ici

ici question ; était un des Mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande espérance : il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrace lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du Roi, on le comparait à la Princesse d'Eboli, qui étant borgne comme lui, était dans le même temps Maîtresse de Philippe II Roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette Princesse, & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat forma vincere uterque Deos ;
Parve puer lumen, quod habes concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578, en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin, Gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une maniere aussi tragique ; il fut assassiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue S. Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même Hôtel de Boissy, où étaient morts ses deux amis, & il y mourut le lendemain de trente-quatre blessures qu'il avait reçues la veille. Le Duc de Guise le Balafré fut soupçonné de cet assassi-

nar., parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la Duchesse de Guise. Les Mémoires du temps rapportent, que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins à sa barbe large & à sa main faite en épaule de mouton.

Le Duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévere sur la conduite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Etoile dit que ces trois Mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphémant, Quélus en disant à tous momens: Ah mon Roi! mon Roi! *sans dire un seul mot de Jesus-Christ ni de la Vierge.*

Ils furent enterrés à S. Paul, le Roi leur fit élever dans cette Eglise trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en français; on y comparait Maugiron à Horatius-Coclès & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le Regne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.
Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.
(*tiré de l'édition de* 1723.)

Page 3. Vers 13.

Des Guises cependant.] C'étaient deux freres, l'un Henri Duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot; & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III en 1588: l'autre était Louis de Lorraine, Cardinal de Guise, tué à Blois aussi-bien que son Frere. Le Duc de Guise, sur-tout était le Chef de la Ligue, & contraignit Henri III d'abandonner, & le Louvre, & Paris à la Journée des Barricades. C'est ce qui est exprimé par le vingtieme vers de cette page: *Du Louvre, &c.*

Page 3. Vers 16.

De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples aveuglés, vils esclaves des Grands,
Persécutaient leur Prince & suivaient des Tyrans.

L'édition de 1723 met:

De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent partis opposés du même orgueil épris,
De son Trône à ses yeux disputaient les débris.

Page 4. Vers 11.

Et le peuple & l'Eglise, &c.] Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 1723 soit de 1737, soit des suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la premiere.

Troublant tout dans Paris, & du haut de ses tours
De Rome & de l'Espagne appellant les secours;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur Secte, unis par la vengeance:
Henri de leurs desseins était l'ame & l'appui,
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
Ont eût dit que l'armée à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un Chef & n'avait qu'une Eglise.

Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins,
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la superbe espérance,
Destinaient aux Bourbons l'Empire de la France;
Déjà les deux partis, &c.

Page 7. Vers 1.

Des Anglais, en secret, gagnez l'illustre Reine.

L'édition de 1723 avait mis :

Des Anglais, en secret, allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement ; il s'agissait de gagner Elisabeth en faveur des deux Rois, & non pas de la *fléchir* parce qu'elle n'avait aucun sujet de mécontentement de la part de ces Princes.

Page 7. Vers 8.

Et quiconque me venge est Français à mes yeux.

Au lieu que l'édition de 1723 met :

Et qui peut me venger est Français à mes yeux.

Mais la différence est peu considérable.

Page 7. Vers 13.

Allez dans Albion, que votre renommée
Y parle en ma défense, & m'y leve une Armée.

Ces deux vers sont autrement dans l'édition de 1723, les voici :

L'Angleterre vous aime, & votre renommée
Sur vos pas en ces lieux conduira son armée.

On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, supprimés dans les autres éditions.

Les momens nous sont chers, & le vent nous seconde,

Allez, qu'à mes desseins votre zèle réponde;
Partez, je vous attens pour signaler mes coups;
Qui veut vaincre & régner ne combat point sans vous.
Il dit, & le Héros, &c.

Mais ces Vers, quoique beaux, faisaient languir l'action, & l'auteur a bien fait de les supprimer, même pour d'autres raisons.

Page 8. Vers 10.

Déjà des Neustriens, &c.] Voici de quelle manière ce vers & les sept qui suivent sont mis dans l'édition de 1723.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne,
De tous ses favoris Sully seul l'accompagne;
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide soldat, courtisan vertueux,
Dans les plus grands Emplois signalant sa prudence,
Servit également & son Maître & la France.
Heureux si mieux instruit de la divine Loi,
Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son Roi.
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans l'édition de 1723, M. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuse sur ce Seigneur, que je mettrai ici pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau Poëme.

On a choisi, dit M. de Voltaire, le Duc de Sully, parce qu'il était de la Religion Prétendue-Réformée, qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa Religion & à son Maître, & que depuis même il alla Ambassadeur en Angleterre. Il naquit à Rosny en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu Henri II & Louis XIV. Il fut Grand-Voyer & Grand-Maître de l'Artillerie, Grand-Maître des Ports de France, Sur-Intendant des Finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal, comme une marque de disgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre: & encore meilleur Ministre, incapable de tromper le Roi, & d'être trompé par les Financiers; il fut inflexible pour les Courtisans, dont l'avidité est insatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'honneur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le Négatif, & l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son Maître, & le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrace. Le Roi Louis XIII le fit revenir à la Cour quelques années après, pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance: Les jeunes Courtisans qui gouvernaient Louis XIII voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux Ministre, qui reparaissait dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode passés depuis long-temps. Le Duc de Sully qui

s'en apperçut, dit au Roi : Sire, quand le Roi votre pere, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les boufons de la Cour.

Il composa dans la solitude de Sully des Mémoires, dans lesquels regne un air d'honnête-homme avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour, sous la Régence de Marie de Médicis.

Adieu Maisons, Châteaux, armes, canons du Roi ;
Adieu Conseils, Trésors déposés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le temps qui court ;
Adieu les amitiés, & amis de Cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de Religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la Messe.

Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calvinisme, il lui répondit : Je me ferai Catholique quand vous aurez supprimé l'Evangile ; car il est si contraire à l'Eglise Romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirés par le même Esprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de

louanges sur la sageſſe de son Miniſtere ; le Pape finiſſait sa lettre comme un bon Paſteur, par prier Dieu qu'il ramenât ſes brebis égarées, & conjurait le Duc de Sully de ſe ſervir de ſes lumieres pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit sur le même ton, il l'aſſura qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa Sainteté. Cette lettre eſt dans ſes Mémoires. (*Tiré de l'éd. de* 1723.) Mais la ſubſtitution du nom de Mornay, que le Poëte a mis en la place de celui de Sully, a obligé l'Auteur d'y mettre une autre Remarque qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Page 9. Vers 15.

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre, &c.

Voici comme l'édition de 1723, met ces vers & les ſuivans :

On leve l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On aborde bientôt les Champs de l'Angleterre ;
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des Cieux,
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquiles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains
Ravagent ces beaux champs, cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux comblant leur eſpérance,
Amene les plaiſirs, enfans de l'abondance.

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les
François

Voir d'un Régne aussi doux fleurir les justes Loix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la Terre,
Une femme a formé les portes de la guerre;
En renvoyant chez vous la discorde & l'horreur;
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphir agitait le feuillage,
Flore émaillait au loin ses plus vives couleurs,
Une onde transparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte est auprès dont la simple structure, &c.

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit. La premiere que le Poëte dans l'édition de 1723 met en Angleterre une scène que dans les autres éditions il place dans l'Isle de Jersay. La seconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du Vieillard; il feint que son Héros est battu par la tempête, qui est ici très-bien décrite. Ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'Isle de Jersay. La troisieme Remarque est qu'il place ci-après six beaux vers au sujet de l'Angleterre & d'Elisabeth. Celui-ci.

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les
Français.

Et les cinq qui suivent. Il écrit Français par un *a*; & a grande raison, parce qu'il écrit comme on parle.

Page 13. Vers 25.

Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.

Ce qui donne plus de confiance & de vivacité au discours du Vieillard, que ce vers des anciennes éditions :

Et que qui lui ressemble est sûr de son appui.

Page 14. Vers 1.

Il quitte avec regret.] Il y avait dans les premieres éditions.

Il embrasse en pleurant ce Vieillard vertueux,
Il s'éloigne à regret de ces paisibles lieux ;
Il avance, il arrive à la Cité fameuse
Qu'arrose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.

L'édition de Londres & celle-ci font ici plus amples de 22 vers.

Page 14. Vers 17.

Et voyant l'Angleterre, en secret il admire, &c.

Dans l'édition de 1725, la rencontre du Vieillard se fait en Angleterre, au-lieu que dans les autres édi-

tions elle se fait dans l'Isle de Jersay : & voici la note de M. de Voltaire sur cet endroit dans son édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV, en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cette Episode, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité dans une Histoire si récente ; que les Sçavans dans l'Histoire de France, en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur : que si les fictions ont droit d'entrer dans un Poëme Epique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles ; que quand on personifie les passions, que l'on peint la Politique & la Discorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV, &c. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorsque l'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une Princesse de sa Religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot une telle Episode doit être moins regardée comme une imagination de Poëte, que comme un mensonge d'Historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire, peuvent opposer à ces raisons, que non-seulement il est permis à un Poëte d'altérer l'Histoire dans les faits qui ne sont pas des faits principaux, mais qu'il est impossible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événemens dans le monde tellement disposés par le hazard, qu'on pût en faire un Poëme Epique sans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le Poëme, que dans la Tragédie où l'on pousse beaucoup plus

loin la liberté de ces changemens : car si l'on était trop servilement attaché à l'Histoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une Gazette en vers, au lieu d'un Poëme Epique. A la vérité, il serait ridicule de transporter des événemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la S. Barthelemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrettement Henri IV en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes Lecteurs, qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne seraient point étonnés qu'on le fît aller en Guyenne, qui est quatre fois plus éloignée. Que si Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de Didon qui vivait trois cens ans après lui, on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble Henri IV & la Reine Elisabeth, qui s'estimaient l'un & l'autre, & eurent toujours un grand desir de se voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné ; il est vrai, mais ces événemens tout reculés qu'ils étaient dans l'Antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'Histoire de Carthage étaient aussi familieres aux Romains, que nous le sont les Histoires les plus récentes : il est aussi permis à un Poëte Français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cens ans. Enfin ce mélange de l'Histoire & de la Fable est une régle établie & suivie, non-seulement dans tous les Poëtes, mais dans tous les Romans. Il

sont remplis d'aventures, qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'Histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un temps où l'Histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des Guises, Henri a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, & qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cette Episode est d'autant plus vraisemblable, que la Reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le Grand, quatre mille Anglais; de plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV, le Héros du Poëme, qui puisse conter dignement l'histoire de la Cour de France, & qu'il n'y a gueres qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de sçavoir si les choses que se disent Henri IV & la Reine Elisabeth, sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Page 14. Vers 11.

Une femme, &c.] Ce vers & le suivant sont ainsi dans l'édition de 1723.

Une femme à ses pieds enchaînant les revers;
De l'éclat de son régne étonnait l'Univers.

Le nouveau Texte est beaucoup mieux, parce qu'on a toujours dit *enchaîner les destins*, & l'on ne dit

pas *enchaîner les revers :* on les évite, on les surmonte ; mais on ne les enchaîne pas.

Page 14. Vers 25.

Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté.

Ce vers, dans l'édition de 1723. est précédé de ces quatre ; sçavoir,

Là des Rois d'Albion est l'antique séjour :
Elisabeth alors y rassemblait la Cour.
L'Univers la respecte, & le Ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette Isle alarmée,
Pour faire aimer son joug à ce peuple indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.

Page 15. Vers 7.

Aux murs de Westminster.] C'était anciennement une Abbaye & une Ville unie à celle de Londres & où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines. C'est dans cette ville que s'assemble le Parlement d'Angleterre : il faut le concours de la Chambre des Communes, de celle des Pairs du Royaume, ou des Seigneurs, & le consentement du Roi pour former une Loi. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)

Page 15. Vers 17.

Ah ! s'écria Bourbon, &c.] Nous avons dit ci-dessus

ſes dans la Note, que ces ſix vers ont été placés très-à propos en cet endroit.

Page 15. Vers 23.

Cependant il arrive à cette ville immenſe, &c.

Ce vers & les ſuivans ſont ainſi conçus dans l'édition de 1723.

Il avance, il arrive à la Cité fameuſe,
Qu'arroſe de ſes eaux la Tamiſe orgueilleuſe.
Là des Rois d'Albion eſt l'antique ſéjour :
Eliſabeth alors y raſſemblait ſa Cour.
L'Univers la reſpecte & le Ciel l'a formée,
Pour rendre un calme heureux à cette Iſle alarmée, *&c.*

Page 16. Vers 1.

Il apperçoit la Tour.] La Tour de Londres eſt un vaſte bâtiment flanqué de pluſieurs tours, bâti ſur les bords de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Angleterre. C'eſt dans ce vieux Château qu'eſt l'Arſenal, la Garde des Archives de la Couronne, la Monnoie, & même la priſon des Criminels d'Etat. (*Tiré en partie de l'édition de* 1737.)

Page 16. Vers 3.

Suivi de Mornay ſeul, &c.] L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans.

Le Héros en secret est conduit chez la Reine.
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amene,
Et jusqu'à la priere humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois, &c.

Page 16. Vers 23.

Mais il employa trop l'artifice & la feinte, &c.

Ce vers & les trois qui suivent se trouvent ainsi dans l'édition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruse & la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte,
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger;
Le bras qui l'a puni sçaura le protéger.

Mais ces vers sont moins bien que dans l'édition de Londres & dans la nôtre; il ne convient point à un Roi de punir un autre Roi; c'est le punir que de le vaincre, & l'Auteur a sagement fait d'ôter le mot de *puni*, du premier endroit où il étoit.

Page 17. Vers 5.

La querelle des Rois.] Après ce vers on trouve dans l'édition de 1723 les huit vers suivans, dont les quatre premiers sont assez peu Epiques. Les quatre derniers ont été transportés au troisieme Chant.

La Reine accorda tout à ſa noble priere,
De Mars à ſes ſujets elle ouvre la barriere;
Mille jeunes Héros vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des Mers & chercher les Combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance,
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir des lauriers qu'avait cueillis ſa main.

Mais l'Auteur a eu raiſon de ſupprimer les quatre premiers vers. *Sa noble priere* du premier vers n'a rien de fort élevé. Le caractere du Comte d'Eſſex n'y eſt pas fidélement rapporté. Dans les deux ans qu'il fut dans les Pays-Bas pour ſecourir les Etats-Généraux contre Philippe II Roi d'Eſpagne, il s'y comporta très-médiocrement; juſques-là même que les Hollandais furent obligés de prier Eliſabeth de rappeller ce Comte, quoique favori de la Reine.

N. B. Dans cette note M. l'Abbé Lenglet ſe trompe ſur le Comte d'Eſſex. Il ne ſe comporta qu'avec trop de vigueur & non de médiocrité, puiſqu'il voulut s'aſſurer de quelques villes.

Page 17. Vers 20.

Peignez-moi vos malheurs, &c.] Au lieu de ces deux vers, on lit dans l'édition de 1723 les deux ſuivans:

Et je crois mériter que ſans déguiſement,

Vous m'inſtruiſiez ici de vos vrais ſentimens.

Ce qui était dire à Henri IV : Prenez garde de me mentir, compliment qu'il ne convenait pas qu'Eliſabeth fît à un Roi qu'elle eſtimait.

N. B. M. l'Abbé Lenglet ſe trompe, c'était dire : N'écoutez pas trop votre modeſtie & votre modération.

Page 18. Vers 2.

Un autre en vous parlant pourrait avec adreſſe.

Il y avait auparavant :

Sur-tout en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures, *&c.*

L'Auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les Rois de France, ne l'étaient pas pour la Reine Eliſabeth.

CHANT SECOND.

Page 19. Vers 5.

JE ne décide point, &c.] Quelques lecteurs, peu attentifs, pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, & de leur faire conſidérer que les

mêmes paroles qui seraient une impiété dans la bouche d'un Catholique, sont très-séantes dans celle d'un Roi de Navarre. Il était alors Calviniste; beaucoup de nos historiens mêmes nous le peignent flottant entre les deux religions, & certainement s'il ne jugeait de l'un & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poëme pour un homme de bien, qui cherche de bonne-foi à s'éclaircir; par-là on satisfait à l'obligation de tout écrivain qui doit être moral & instructif.

(*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 24. Vers 10.

Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, pere du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé; il était huguenot, & sa femme catholique. Ils changerent tous deux de religion presqu'en même-temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusques-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestans, qu'il aimait, & servit Catherine de Médicis qu'il détestait.

Il songea à la Régence après la mort de François

VI. La Reine Mere l'envoya chercher : Je sçai, lui dit-elle, que vous prétendez au gouvernement, je veux que vous me le cédiez tout-à-l'heure par un écrit de votre main, & que vous vous engagiez à me remettre la Régence si les Etats vous la déférent. Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, & signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers que j'ai lus dans les manuscrits de M. le Premier Président de Mesmes.

Marc-Antoine qui pouvait être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une Reine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise un nombre infini de Gentilshommes vinrent offrir leurs services & leurs vies à Antoine de Navarre, il se mit à leur tête : mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux Capitaine, la nôtre est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuse, reçu dans l'épaule gauche au siége de Rouen, où il commandait. Sa mort arriva le 17 Novembre 1562, le 35me jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers

momens ; & quoiqu'il eût reçu ſes ſacremens ſelon l'uſage de l'Egliſe Romaine, on douta s'il ne mourut point proteſtant ; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le temps qu'il piſſait. Auſſi lui fit-on cette épitaphe :

Ami Français, le Prince ici giſſant,
Vécut ſans gloire, & mourut en piſſant.

Il y en a une dans M. le Laboureur qui reſſemble à celle-là, & finit par le même hemiſtiche. M. Jurieu aſſure que lorſque Louis, Prince de Condé, était en priſon à Orléans, le Roi de Navarre ſon frere allait ſolliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait aſſis & couvert le Roi de Navarre, qui lui parlait debout, & nue tête : je ne ſçai où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Page 25. Vers 1.

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere.

La remarque de l'édition de 1723 eſt trop curieuſe pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frere d'Antoine, Roi de Navarre, le ſeptieme & dernier des enfans de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur & pour la gloire de leur patrie. Il fut long-temps le Chef du

Réformés, & mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille : Comme il marchait aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault, son beau-frere, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce Prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux Gentilshommes qui l'accompagnaient : Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe cassée, le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à *Dargence*, dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave Gentilhomme nommé Montesquiou, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était Monsieur le Prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, & lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince était bossu & petit ; & cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce Vaudeville :

Ce petit homme tant joli,
Toujours cause & toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne,
Dieu gard de mal ce petit homme.

La Maréchale de S. André se ruine pour lui, & lui donna entr'autres présens la terre de Vallery, qui depuis est devenue la sépulture des Princes de la Maison de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ſes ſoldats ; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, & ſur-tout pour les Reitres, qui étaient venus à ſon ſecours, & qui ménaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire, & ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion & ſous un Général tel que lui, toute ſon armée ſe cotiſa juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous François II à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore ſi l'Arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du Sang, qui ne pouvait être jugé que par la Cour des Pairs, les Chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des Commiſſaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commiſſaires mêmes fuſſent tirés du Corps du Parlement. C'était Chriſtophe de Thou, depuis Premier Préſident, & pere de l'hiſtorien, Barthelemi Faye, Jacques Viole, Conſeillers, Bourdin, Procureur-Général, & du Tillet, Greffier, qui tous en acceptant cette Commiſſion, dérogeaient à leurs priviléges, & s'ôtaient par là la liberté de réclamer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occaſion, d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII, & Ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'Arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour, dont on ſe ſervit pour perdre ce Prince, qui ſe nommait

Louis.

Louis. Ses ennemis firent frapper une Médaille, qui le représentait : il y avait pour légende, Louis XIII, *Roi de France.* On fit tomber cette Médaille entre les mains du Connétable de Montmorency, qui la montra tout en colere au Roi, persuadé que le Prince de Condé l'avait fait frapper. (*Tiré presque tout de l'édition de* 1723.) Il est parlé de cette Médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigneul de Marville.*

Page 25. Vers 7. *& suiv.*

O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin ;
Condé déjà mourant tomba sous ta furie ;
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
Hélas trop jeune encor, mon bras, mon faible bras ;
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.

Ces vers sont beaux ; mais j'ai deux remarques à faire. La premiere est un doute, pour savoir si *Montesquiou* n'est pas de quatre syllabes, alors il y en aurait une de trop dans le vers. On peut néanmoins y suppléer en mettant, *Cruel Montesquiou, moins guerrier qu'assassin.* L'autre remarque est sur le troisieme vers ; dit-on en français, *tomba sous ta furie ?* Tombe-t-on sous la furie de quelqu'un ? Ne dirait-on pas mieux, *éprouva ta furie*, parce qu'on dit bien éprouver la furie & la colere de quelqu'un ?

N. B. L'Auteur des remarques se trompe, *Montesquiou* doit être de trois syllabes ; il faut s'en rapporter

cer à l'Auteur du Poëme, qui a plus d'oreille que cet Editeur. On tombe aussi *sous la furie*, ou bien il n'y a point de poëtie. Il y avait dans l'édition de 1723 ces deux vers seulement.

20. Hélas je pleure encor, & pleurerai toujours,
21. L'indigne assassinat qui termina ses jours.

Page 26. Vers 1.

Coligni de Condé le digne successeur, &c.

Gaspar de Coligni, Amiral de France, fils de Gaspar de Coligni, Maréchal de France, & de Louise de Montmorency, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516. Après la mort du Prince de Condé, il fut déclaré Chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX furent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX & de Henri III. Il fut massacré le jour de la S. Barthelemi, c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'Auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros dans ce second Chant, d'un huguenot révolté contre son Roi, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obligation où

Souverain, qui doit faire le principal caractere d'un Héros Français : mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle ; il avait fait ses premieres campagnes sous l'Amiral, qui lui avait tenu lieu de pere. Il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait, ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, sur-tout après la justification publique de Coligni, qui ne pouvait point paraître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce Prince à regarder comme un crime dans l'Amiral, son union avec la Maison de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux protestans, & les huguenots, dont Henri IV était le chef, regardaient l'Amiral comme un martyr.

Page 28. Vers 12.

Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encor imputer son trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fievre maligne ; le temps de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la Cour ; enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des colliers parfumés, chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, & qui passait pour un empoisonneur public, tout cela fit croire qu'elle était morte de poi-

son. On dit même que ce René se vanta de son crime; & osa dire publiquement, qu'il en préparait autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en doutaient pas. Mézerai, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les Chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la Reine, ne touchèrent point à la tête où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV, parce qu'il est juste de se défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince, ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons, jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfans; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons, & avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfans, s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard son Médecin, & Desnœuds son Chirurgien, disséquèrent son cerveau,

qu'ils trouverent très-sain ; qu'ils apperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugerent être la cause des maux de tête dont la Reine s'était plainte ; ils attesterent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abscès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poison, s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la Cour ; mais Desnœuds, Chirurgien de Jeanne d'Albret huguenot passionné, écrivit depuis des libelles, contre la Cour ; ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle, & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530 de Henri d'Albret, Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Cleves, elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après, par le Pape Paul III, & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue, de dire publiquement dans leurs sermons contre Henri IV qu'il était bâtard ; mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises,

& entr'autres ce François de Guise, qu'on dit avoir été si bon-chrétien, abuserent de la foiblesse d'Antoine de Bourbon, au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avait des enfans, pour épouser leur niece & se donner entierement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piége. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans, le 9 Juin 1572.

M. Bayle, dans ses réponses aux questions d'un Provincial, dit qu'on avait vu de son temps en Hollande le fils d'un Ministre nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette Reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en secret à un Gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce Ministre. (*Tiré de l'édition de 1729.*)

Page 51. Vers 16.

Où l'infâme, on l'outrage encore après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'assurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'Histoire du temps, écrite de la main de Coligni. La populace traîna son corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec la Cour à Montfaucon, jouir de ce horrible spectacle : Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi sent toujours bon.

Le Parlement rendit un Arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Greve, ses enfans déchus honneurs, & incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon sur Loin rasée, les arbres coupés, &c., & que tous les ans on ferait une procession le jour de la Saint Barthelemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'Amiral n'avait pas songé.

Le Parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus ; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux, on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Colligni, secundùm Barcholomæum.*

Mézerai rapporte dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter ; il dit que quelques années auparavant le Gardien du Couvent des Cordeliers de Xaintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jetté par les fenêtres, & ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre,

qui avait appartenu aux Colignis, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jetter au feu, comme ne produisant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de 1723 & de celle de 1737.*)

Page 35. Vers 6.

Le Roi, le Roi lui-même, &c.] J'ai ouï dire au dernier Maréchal de Treſſé, qu'il avait connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de 90 ans, lequel avoit été Page de Charles IX, & lui avait dit pluſieurs fois qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avoit tiré ſur ſes Sujets proteſtans la nuit de la S. Barthelemi. C'eſt ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ſes Mémoires. (*Tiré preſque tout de l'édition de 1737.*) Voici l'endroit de Brantôme, à la S. Barthelemi. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de ſa chambre, & voyait aucuns dans le Fauxbourg de S. Germain qui ſe remuaient & ſe ſauvaient; il prit une grande arquebuſe de chaſſe qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux; mais en vain, car l'arquebuſe ne tirait ſi loin: inceſſamment criait: Tuez, tuez.*

Voici maintenant de quelle maniere eſt couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi lui-même au milieu des bourreaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuſe ſur les huguenots qu'il voyait fuir. Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à M. le

Maréchal de Treflé, que dans ſon enfance il avait vu un vieux Gentilhomme, âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les Gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard ſur la S. Barthelemi, & lui demanda s'il était vrai que ce Roi eût tiré ſur les huguenots. C'était moi, Monſieur, répondit le vieillard, qui chargeais ſon arquebuſe.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la S. Barthelemi une nuée de corbeaux était venue ſe percher ſur le Louvre, & que pendant ſept nuits, le Roi, lui & toute la Cour entendirent des gémiſſemens, & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dés avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guiſe, il vit des gouttes de ſang ſur la table, que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu ſaiſi d'effroi.

Page 35. dernier Vers.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure, &c.

Le jeune Caumont, dont il eſt ici queſtion, qui échappa à la S. Barthelemi, eſt le fameux Maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui a vécu juſqu'à l'âge de 84 ans. Il a laiſſé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la Maiſon de la Force. Mézerai dans ſa grande hiſtoire, dit que ſon pere, ſon

frere & lui couchaient dans un même lit, & que son pere & son frere y furent massacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerai appuie son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait tel qu'il le rapporte ; mais depuis Monsieur le Duc de la Force m'a fait voir les Mémoires manuscrits de ce même Maréchal de la Force, écrits de sa propre main : Le Maréchal y conte son aventure d'une autre façon ; cela fait voir combien il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le Maréchal de la Force raconte de la S. Barthelemi.

Deux jours avant la Saint Barthelemi, le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui était prisonnier à la Conciergerie ; le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avait envoyé quelques-uns de ses Gardes enfoncer les portes de la prison, & tirer de force le prisonnier ; le lendemain le Parlement vint faire ses remontrances au Roi : Tous ces Messieurs avaient mis leurs bras en écharpe pour faire voir à Charles IX qu'il avait estropié la Justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit, & au commencement du massacre, on persuada d'abord aux Huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple, à l'occasion de l'affaire de ce Seigneur.

Cependant un Maquignon qui avait vu le Duc de Guise entrer avec des satellites chez l'Amiral de Coligni, & qui se glissant dans la foule avait été témoin de l'assassinat de ce Seigneur, courut aussi-tôt en donner avis au sieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ses deux fils logeaient au Fauxbourg S. Germain, aussi-bien que plusieurs Calvinistes; il n'y avait point encore de pont qui joignit ce Fauxbourg à la Ville. On s'était saisi de tous les bateaux par ordre de la Cour pour faire passer des assassins dans le Fauxbourg. Ce Maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord & avertit M. de la Force de son danger. La Force était déjà sorti de sa maison, il avait encore eu le temps de se sauver; mais voyant que ses enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent: Un nommé Martin à leur tête, entre dans sa chambre, le désarme lui & ses deux enfans, & lui dit avec des sermens affreux, qu'il faut mourir. La Force lui propose une rançon de deux mille écus, le Capitaine l'accepte; la Force lui jure de la payer dans deux jours, & aussi-tôt les assassins, après avoir tout pillé dans la maison, disent à la Force & à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule; c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière & les amènent dans la Ville. Le Maréchal de la Force assure qu'il vit la rivière couverte de morts, son père, son

frere & lui aborderent devant le Louvre ; là ils virent égorger pluſieurs de leurs amis, entr'autres le brave de Piles, pere de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De là le Capitaine Martin mena ſes priſonniers dans ſa maiſon, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ſes enfans ne ſortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laiſſa en garde à deux ſoldats Suiſſes, & alla chercher quelques autres calviniſtes à maſſacrer dans la Ville.

L'un des deux Suiſſes, touché de compaſſion, offrit aux priſonniers de les faire ſauver. La Force n'en voulut jamais rien faire, il répondit qu'il avait donné ſa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer ; une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au Capitaine Martin, lorſque le Comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le col) vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandait à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le pere & les enfans nue tête & ſans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort ; il ſuivit Coconas en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune âgé de treize ans qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans ſont menés avec leur pere au bout de la rue des Petits-Champs ; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'aîné qui s'écrie : *Ah ! mon pere, ah ! mon Dieu, je ſuis*

mort : Dans le même moment le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune couvert de leur sang, mais qui par miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de crier aussi : *Je suis mort* : il se laissa tomber entre son pere & son frere dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allerent en disant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps ; il restait un bas de toile au jeune de la Force, un Marqueur du jeu de Paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas*, dit il, *c'est bien dommage, celui-ci n'est qu'un enfant ; que pouvait-il avoir fait ?* Ces paroles de compassion obligerent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : Je ne suis pas encore mort ; ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher, il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus*, & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon ?* C'*est mon neveu*, lui dit-il, *qui s'est enivré, vous voyez comme il est accommodé ; je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre Marqueur le mena chez lui, & demanda 30 écus pour sa récompense. De là le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'Arsenal, chez le Maréchal de Biron son parent, Grand Maître de l'Artillerie : on le cacha quelque temps dans la chambre des filles ;

enfin fut le bruit que la Cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de Page sous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIEME.

Page 44. Vers 23.

JE cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse.

Il y avait dans les anciennes éditions:

L'Arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause en ce jour protégea la justice;
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt ni de la majesté que demande un Poëme épique. Aussi faut-il avouer qu'il n'y a aucune comparaison à faire de la premiere édition aux dernieres.

Page 48. Vers 212.

Les cruels monumens de ces affreux succès;
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français.

On voit bien que l'Auteur a changé ces Vers, à cause de la prononciation de Français, qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois.

Il y avait auparavant:

Des succès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François.

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours Français pour les raiſons déjà alléguées.

Page 49. Vers 3.

Et la gloire de Guiſe aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts redouble ſes malheurs.

Il y avait auparavant :

Il eut même à ſouffrir pour comble de douleur,
Et la gloire de Guiſe & ſon propre malheur.

Page 52. Vers 8.

Ce ſujet orgueilleux ému ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans.

Le Cardinal de Guiſe, l'un des freres du Duc de Guiſe, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ſes jambes pour lui faire une couronne de Moine. Madame de Montpenſier, ſœur des Guiſes, voulait qu'on ſe ſervît de ſes dieux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connaît la deviſe de Henri III, c'étaient trois couronnes avec ces mots : *Manet ultima cœlo*, auxquels les Ligueurs ſubſtituerent ceux-ci :

Manet ultima claustro. On connaît aussi ces deux vers latins.

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutat,
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que j'ai lue dans les manuscrits de feu M. le Premier Président de Mesmes.

Valois qui les Dame n'aime,
Deux Couronnes posséda;
Bientôt sa prudence extrême,
Des deux l'une lui ôta:
L'autre va tombant de même,
Grace à ses heureux travaux;
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisiéme.

(*Tiré des éditions de* 1723 & 1737.)

Page 52. Vers 12.

Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue.

Le Duc de Guise fut tué le Vendredi vingt-troisiéme Décembre de l'an 1558, à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la Cour, (c'était Madame de Noirmontier, selon la tradition.) Tous ceux qui ont

écrit la relation de cette mort, disent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'*Espinac*, Archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci qui en même-temps se douta de quelque chose, lui dit en présence de Larchant, Capitaine des Gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portait : Cet habit est bien leger au temps qui court, vous en auriez dû prendre un plus fourré. Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmerent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi, qui conduisait à un cabinet dont le Roi avait fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fût murée, leve, pour entrer, la tapisserie, qui la couvrait; dans le moment plusieurs de ces Gascons, qu'on nommait les Quarante-cinq, le percerent avec des poignards que le Roi leur avait distribués lui-même. Les meurtriers se nommaient la Bastide, Montsery, S. Malin, S. Godin, S. Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

Montsery, ou Monsivry, fut celui qui donna le premier coup : il fut suivi de Lognac, de la Bastide & de S. Malin, qui se jetterent en même-temps sur le Duc.

On montre encore dans le Château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant & qui fut la premiere teinte de son sang. Quelques Lorrains en passant par Blois, ont baisé

entre pierre, & la racleur avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le Poëme de la mort du Cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois; il est aisé d'en voir la raison, c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du Poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*Edition de 1725.*)

Page 53. Vers 14.

Mayenne dès long-temps nourri dans les alarmes:
Sous le superbe Guise avait porté les armes.

On trouve quatre vers dans l'édition de 1723, qui manquent dans les autres; les voici:

Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;
Et ce Guerrier si craint, que tout un peuple adore,
Si Guise était vivant, ne serait rien encore.
Il succede, &c.

Mais vraisemblablement l'Auteur a vu que ces quatre vers faisaient languir cet endroit.

Page 53. Vers 18.

Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chere,
Le console aisément de la perte d'un frere.

On lit dans la grande histoire de Mézeray, que le

Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertissait de se défier de son frere. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractere qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractere naturel à un ambitieux, & sur-tout à un chef de parti.

Page 54. Vers 5.

Il connaît leurs talens, &c.

Au lieu de ce vers & des trois suivans, l'édition de 1723 met ceux-ci :

Mais souvent il se trompe à force de prudence ;
Il est irrésolu par trop de prévoyance,
Moins agissant qu'habile, & souvent la lenteur
Dérobe à son parti le fruit de sa valeur.

Mais les quatre vers de l'édition de Londres & de celle-ci sont beaucoup meilleurs.

Page 54. Vers 7.

Voilà quel est Mayenne & quelle est sa puissance, &c.

L'édition de 1723, moins ample que les autres, met ainsi ces vers.

Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance,
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France ;

L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des révoltés la cauſe criminelle,
Et Rome qui devait, &c.

CHANT QUATRIEME.

Page 61. Vers 10.

LE Farouche S. Paul, la Châtre & Canillac.

Dans l'édition de 1723, ces vers ſont ainſi :

Nemours, Aumale, Elbeuf, & Villars, & Briſſac,
La Châtre, Boiſdauphin, &c.

Ces Vers renferment les noms de pluſieurs Seigneurs attachés au parti de la Ligue. Nous parlerons dans un moment du Chevalier d'Aumale.

Bouſſers s'appellait Adrien Bouſſers, qui devint l'aîné de ſa Maiſon par la mort de Louis ſon frere ; il fut Bailli de Beauvais en 1586, & conduiſit l'arriere-ban de ſa Province à la bataille d'Auneau, où le Duc de Guiſe battit les Reitres. Il ſe jetta dans le parti de la Ligue & fit depuis ſon accommodement.

Boiſdauphin : Il s'appellait Urbain de Laval, de la Maiſon de Montmorency-Laval. Il tint le parti de la

Ligue, fit enſuite ſon accommodement avec Henri IV qui le fit Maréchal de France. Il mourut en 1629.

Page 62. Vers 9.

Mais de tant de guerriers, &c.

Les éditions de Londres portaient :

» Mais de tant de guerriers ſi fiers, ſi dangereux ;
» Celui qui mérita l'éloge malheureux
» D'avoir plus ébranlé la puiſſance royale,
» Ce fut vous, *&c.*

Mais le texte des éditions poſtérieures eſt plus étendu & plus fort.

On trouve dans les premieres éditions ces vers-ci.

Soudain pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courſe imprévue ;
Il arrive, il combat, il change les deſtins,
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains ;
Vers ſon indigne cloître, on voit s'enfuir Joyeuſe,
Au milieu des tourmens on voit tomber Saveuſe.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux ?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux ;
Reſpectez de Henri la valeur invincible :
Mais il tombe déjà ſous cette main terrible,
ſes beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas.
Et ſon ſang qui le couvre, efface ſes appas, *&c.*

Il y a encore beaucoup de choſes corrigées dans ce Chant, & ſur-tout la plupart des comparaiſons.

Page 64. Vers 13.

Leur Chef les réunit, &c.] Ce vers, & les deux ſuivans, ſont mis ainſi dans l'édition de 1723.

La fureur les a joints, la crainte les diſperſe,
Et Mayenne avec eux dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

Quoique le premier vers ait plus de force que celui qui a été ſubſtitué par l'Auteur; cependant il a eu raiſon de changer les autres, parce que le Chevalier d'Aumale ayant plus de feu que le Duc de Mayenne, il était bon de le mettre à la tête d'une ſortie.

Elle s'élance en l'air, &c.] L'édition de 1737, met: *Elle s'élève en l'air.*

Page 65. Vers 23.

Des momens dans la guerre, il connaît tout le prix.

L'édition de 1723, met ainſi ce vers:

Des momens qu'on diſpute, il connaît tout le prix.

Ce qui eſt également bien.

Page 66. Vers 6.

Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant ?

L'édition de 1723 met ainſi ce vers :

Que feras-tu, Mayenne, en ce péril preſſant ?

Page 66. Vers 13.

Nul ne veut ſe défendre.] Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre ſuivans, qui ſont beaux & qui méritaient de reſter.

Où ſont ces grands guerriers, ces fiers ſoutiens des loix ?
Ces Ligueurs redoutés qui font trembler les Rois ?
Paris n'a dans ſon ſein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des ſupplices,
Tant le faible vulgaire, *&c.*

Il eſt à croire que l'Auteur les a retranchés, parce qu'il a craint qu'ils ne fuſſent trop la déclamation.

Page 68. Vers 3.

Et l'encenſoir, &c.] Il y a dans l'édition de 1723 cinq vers que l'Auteur a ſagement ſupprimés ; les voici cependant :

C'eſt de là que le Dieu, qui pour nous voulut naître ;

S'explique aux nations par la voix du Grand-Prêtre;
Là son premier disciple, avec la vérité,
Conduisit la candeur & la simplicité;
Rome depuis ce temps, puissante & profanée.

Il y avait auparavant :

L'Eglise dès ce jour, puissante & profanée, *&c.*

L'Auteur a eu raison de ne point attribuer à l'Eglise ce qui ne convenait alors qu'à la Cour de Rome.

Page 68. Vers 24.

On écouta depuis de plus sages maximes.

Voici les Vers curieux, qui étaient dans les éditions de Londres.

Sous des dehors plus doux la Cour cacha ses crimes;
La décence y régna, le Conclave eut ses loix,
La vertu la plus pure y régna quelquefois,
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples :
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples;
Et l'Eglise a compté depuis plus de mille ans,
Peu de Pasteurs sans tache, & beaucoup de Tyrans.

Mais comme la piété de ce Pape des Ursins fut accompagnée de peu de prudence, l'Auteur a retranché avec raison cet éloge dans un Poëme qui ne respire que la vérité.

Page

Page 70. dernier Vers.

Des heureux temps n'eſt plus : le Sénat de la France,
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance.

On ſait que pendant les guerres du treizieme ſiecle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardieſſe non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Frederic II, mais encore d'offrir la Couronne impériale à Robert, frere de S. Louis. Le Parlement de France aſſemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frere d'un Roi de France de recevoir de la main d'un Pape une Couronne ſur laquelle ni lui, ni le S. Pere n'avaient aucun droit. En 1570 le Parlement ſédentaire, donna un fameux Arrêt contre la Bulle *In Cœnâ Domini*. On connaît ſes remontrances célebres ſous Louis XI au ſujet de la Pragmatique-Sanction, qu'on ſollicitait ce Prince d'abolir dans ſes Etats; celles qu'il fit à Henri III contre la Bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appellait la Maiſon régnante, génération bâtarde, *&c.* & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome. (*Tiré de l'édition de 1737.*

» Mais qu'il me ſoit permis d'ajouter ici quelques » obſervations ſur cette remarque. Premierement, il » ne s'agit point de Parlement du temps de S. Louis, » le Parlement n'ayant été fixé que dans le commen-

» cement du quatorzieme siecle. L'histoire marque » que ce furent les Envoyés de S. Louis, qui firent à » ceux du Pape la réponse du Roi, & ils firent con- » naître depuis à l'Empereur Frederic II, que comme » la Couronne de France vient par un droit successif, » il était plus glorieux d'être Roi de France que d'ê- » tre Empereur : dignité qui ne s'obtient que par l'é- » lection, & qu'il suffisait à Robert d'être frere d'un » aussi grand Prince que le Roi de France. »

N. B. Cette note avec des guillemets est de M. l'Abbé Lenglet, & l'Auteur de la Henriade a avoué que cet Abbé avait raison, & que l'Auteur des premieres notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.

Page 71. Vers 11.

Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.
Loin du faste de Rome & des pompes mondaines.

Dans les premieres éditions de Londres.

Ces monstres à l'instant pénétrent un azile
Où la Religion solitaire, tranquille,
Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait dans la priere & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, *&c.*

Les dernieres éditions sont bien supérieures.

Elle leve à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs ;

Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureurs.
Ces monstres dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtemens, respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.

Page 72. Vers 11.

D'un air insinuant l'adroite Politique,
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique.
C'est là que s'assemblaient ces Sages révérés,
Dès vérités du Ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples Chrétiens, &c.

Les premieres éditions de Londres portent.

Soudain la Politique, & la Discorde impie,
Surprennent en secret leur auguste enceinte,
Sur son modeste front sur ces charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains,
Prennent ses vêtemens, & fiers de cette injure,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
C'en est fait, & déjà leurs malignes fureurs,
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant l'adroite Politique,
Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique;
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De leurs faux argumens obstinés défenseurs, &c.

On brise les liens de cette obéissance.

Qu'aux enfans des Capets avait juré la France ;
La Discorde aussi-tôt de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain, &c.

Page 75. Vers 12.

Une lourde cuirasse, &c.] L'édition de 1723 met ainsi ces deux vers.

D'une lourde cuirasse ils couvrent leurs cilices,
Dans les murs de Paris, ces indignes milices,
Suivent parmi les flots, &c.

Mais les vers de cette édition sont mieux tournés.

Page 76. Vers 9.

La Discorde choisit seize séditieux, &c.

Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans sa petite histoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris, qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussi-le-Clerc, Gouverneur de la Bastille, ci-devant Maître en fait d'armes : la Bruyère, Lieutenant-Particulier : le Commissaire Louchard Emmonot & Morin, Procureurs : Oudinet, Passart, & sur-tout Sé-

naut, Commis au Greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure & dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant, que Senaut était pere du Pere Senaut, cet homme éloquent, qui est mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France. (*Tiré en partie de l'édition de 1737 & de 1740.*)

Page 78. Vers 6.

Des tyrans de la Ligue une infâme cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte,
Bussi les conduisait, ce vil Gladiateur, &c.

Sur quoi la même édition fait cette remarque. Le 16 Janvier 1689, Bussi-le-Clerc, l'un des Seize, qui de Maître-d'armes était devenu Gouverneur de la Bastille, & le Chef de cette faction, entra dans la Grand'Chambre du Parlement, suivi de cinquante Satellites. Il présenta au Parlement une Requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la Maison royale. Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti. Il les y fit jeûner au pain & à l'eau pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains. Voilà pourquoi on l'appellait le grand Pénitencier du Parlement.

Il y avait dans l'édition de Londres.

On voyait à leur tête un vil Gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur;

Il s'avance au milieu de l'auguſte Aſſemblée ;
Par qui des Citoyens la fortune eſt réglée :
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple aſſez long-temps opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes,
Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé :
Je vous défends ici d'oſer les reconnaître,
Songez que déſormais le peuple eſt votre maître.
Obéiſſez. Ces mots prononcés fiérement ;
Portent dans les eſprits un juſte étonnement.
Le Sénat indigné d'une telle inſolence,
Ne pouvant la punir garde un noble ſilence.

Page 80. Vers 2.

Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul ;
Portier, cet homme juſte, & vous jeune Longueil ;
Vous en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançaient les années,

Sur quoi voici les remarques des deux éditions de 1723 & 1737.

Le de Thou, dont il eſt ici parlé, ſe nommait Auguſtin de Thou, II du nom, oncle de l'Hiſtorien, il eut la charge de Préſident du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut être qu'Edouard Molé, Conſeiller au Parlement, mort en 1634.

Le Scaron, dont il est ici parlé, était le Bisaïeul du fameux Scaron, si connu par ses Poësies.

Bayeul étoit oncle du Sur-Intendant des finances.

On ne connaît d'Amelot, sinon qu'il était Conseiller en cette année, & de la famille de Robe, qui porte son nom.

Nicolas Pottier de Novion de Blancmenil, Président à mortier.) Il se nommait *Blancmenil*, à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la Maison de Lamoignon par le mariage de sa petite-fille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Pottier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Bastille avec les autres Membres du Parlement; car il n'était pas venu ce jour-là à la Grand'Chambre, mais il fut depuis empriſonné au Louvre, dans le temps de la mort de Briſſon. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accuſait d'avoir une correſpondance ſecrette avec Henri IV. Les Seize lui firent ſon Procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la Juſtice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des aſſaſſinats.

Enfin, comme Blancmenil allait être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancmenil une vénération qu'on ne pouvait refuſer à ſa vertu, il alla lui-même le tirer de priſon; le priſonnier ſe jetta à ſes pieds, & lui dit; Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie, mais j'oſe vous demander un plus grand bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer auprès

de Henri IV mon légitime Roi, je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur ; mais je ne puis vous servir comme mon Maître. Le Duc de Mayenne touché de ce discours, le releva, l'embrassa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancmenil, sont encore dans les papiers de M. le Président de Novion d'aujourd'hui.

Bussi-le-Clerc avait été d'abord Maître d'armes, & ensuite Procureur : quand le hazard & le malheur des temps l'eut mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussi*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussi d'Amboise*. Il se faisait aussi nommer *Bussi Grande-Puissance*.

CHANT CINQUIEME.

Page 82. Vers 1.

Cependant s'avançaient, &c.] Ce vers dans l'édition de 1723 est précédé des huit vers suivans, retranchés dans les autres éditions.

De la noblesse anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la premiere fois,
S'étonnait en marchant, de servir sous nos Rois :
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie ;

C'eſt là qu'ils ſoûtenaient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Cependant s'avançaient, &c.

Page 83. Vers 4.

Sixte, Philippe, Rome éclataient en menaces.

L'édition de 1723 met ainſi, & moins bien,

Rome & le Roi Philippe éclataient en menaces.

Page 84. Vers 19.

Clément, &c.)

La fiction qui regne dans ce cinquieme Chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des Ligueurs, & le fanatiſme des Moines de ce temps, fit paſſer pour certain dans l'eſprit du peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du Poëte.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait qu'un Ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le Tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques confreres de Jacques Clément, abuſant de la foibleſſe de ce miſérable, lui avaient

eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aiſément troublé ſa tête échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoi qu'il en ſoit, Clément ſe prépara au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications & par la priere. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans ſon crime; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter plutôt comme un eſprit faible, ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélérat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à S. Cloud par la Guêle, Procureur Général. Celui-ci qui ſoupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier, pendant la nuit, dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond ſommeil, ſon Bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin, dans le Poëme, de préſenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui ſe ſervaient de l'Ecriture ſainte pour prêcher le Parricide. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Page 85. Vers 23.

Et les porte aux enfers.) Après ce vers on lit dans l'édition de 1723 les dix vers ſuivans;

Les enfers ſont émus de ces accens funèbres;

Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres,
Monstre, qui de l'abyme & de ses noirs démons,
Réunit dans son sein la rage & les poisons;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, fait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs.
C'est lui, qui sous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

Il y avait dans la premiere édition de Londres:

Dans Londre il inspira ce peuple de Sectaires,
Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires:

Page 90. Vers 21.

Ils ont même courage, ils ont mêmes desirs;
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.

Il y a dans la premiere édition de Londres:

On ne distingue point le vrai zèle & le faux,
Comme la vérité l'erreur a ses héros.

Page 92. Vers 2.

C'est là que des deux Rois on plaça les images, &c.

L'édition de 1723. met ainsi ce vers & les suivans,

Là ſont les inſtrumens de ces ſombres miſteres,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caracteres,
Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux,
Le Prêtre de ce Temple eſt un de ces Hébreux,
Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur miſere profonde, *&c.*

Mais il eſt aiſé de voir que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup plus parfaits.

Page 95. Vers 9.

Harlay.) C'était Achilles de Harlay, qui était alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc. Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre était ſuppoſée ou non; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance, & c'eſt ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait ſurpriſe au Premier Préſident de Harlay; autrement on aurait fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la Ligue. (*Tiré en quelque choſe de l'édition de* 1737.)

Page 97. Vers 1.

Les autres qu'occupait leur crainte intéreſſée,
pleuraient au lieu du Roi leur fortune paſſée.

L'édition de 1725 avait mis ces deux vers de cette manière; mais moins heureuſement.

D'autres voyant périr leur fortune passée,
Couvraient d'un zèle faux leur crainte intéressée.

Henri ne se souvient, &c.) Ce vers & les deux suivans, sont ainsi dans l'édition de 1723, mais moins bien que dans celle de Londres & dans celle-ci.

Tous les ressentimens sont alors effacés ;
On ne se souvient plus de ses chagrins passés :
Que dis-je ? ce Héros se cachait à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un diadême.

CHANT SIXIEME.

LE sixieme & le septieme Chant sont ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changemens. * Celui qui était le sixieme dans la premiere édition de 1723, est le septieme dans l'édition de Londres in-4°, & dans les autres qui l'ont suivie ; ainsi le commencement de ce Chant est tiré du Chant neuvieme de l'édition de 1723. Il y aura peu de différences à recueillir entre ces deux éditions ; nous rassemblerons seulement celles de l'édition de 1737. L'Auteur fait d'abord une remarque générale, qui est, que comme on a plus d'égard dans un Poëme épique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé im-

* *N. B.* Que quand on imprima la Henriade en 1723, sous le nom de la Ligue, cet Ouvrage n'é-

médiatement après la mort de Henri III, les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque sur le neuvieme Chant, dans l'édition de 1723. La voici.

Il y aura sans doute des lecteurs, qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événemens considérables dans le neuvieme Chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matiere mérite d'être éclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux. 1°. Les Etats de Paris. 2°. Le siége de cette Ville. 3°. La conversion de Henri IV; qui occasionna la réduction de cette Ville.) Mais ce dernier article est réservé pour le Chant dixieme dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque-temps après la bataille d'Ivry, en 1590, au mois d'Avril; le Duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de Septembre. La Ligue, longtemps après, en 1593, assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X, & qui était mort depuis deux ans & demi; & sur la fin de la même année 1593, au mois de Juillet, le Roi fit son abjuration dans S. Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événemens, on a supprimé l'arrivée

---

ta it encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impression.

du Duc de Parme ; & le prétendu regne de Charles, Cardinal de Bourbon, il eſt aiſé de s'appercevoir, que faire paraître le Duc de Parme ſur la ſcène, eût été avilir Henri IV, le Héros du Poëme, & agir préciſément contre le but de l'Ouvrage ; ce qui ſerait une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de bleſſer l'unité, ſi eſſentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal ; il ſerait auſſi inutile dans le Poëme qu'il le fût dans le parti de la Ligue. En un mot, on paſſe ſous ſilence le Duc de Parme, parce qu'il était trop grand, & le Cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le ſiége, parce que ſi on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occaſions de mettre dans leur jour les vertus du Héros, on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux aſſiégés, ni le faire auſſi-tôt récompenſer de ſa généroſité. D'ailleurs les Etats de Paris ne ſont point du nombre des événemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la Poëſie permet la tranſpoſition de tous les faits, qui ne ſont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pourrais, ſans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Eſtrées du vivant de Henri III, parce que la vie & la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Eſtrées.

Les Etats de la Ligue ſont dans le même cas par rapport au ſiége de Paris, ce ſont deux événemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces Etats n'eurent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution : ils ne contribuerent en rien aux affaires du parti, le hazard aurait pu les aſſembler avant le ſiége comme après, & ils ſont bien mieux placés avant le ſiége dans le Poëme; de plus, il faut conſidérer qu'un Poëme épique n'eſt pas une hiſtoire ; on ne ſaurait trop préſenter cette régle aux Lecteurs, qui n'en ſeraient pas inſtruits.

Loin ces Rimeurs craintifs dont l'eſprit flegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique ;
Qui chantant d'un Héros les exploits éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des temps ;
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue,
Pour prendre Dole il faut que Lille ſoit rendue,
Et que leur vers exact, ainſi que Mézerai,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray, &c.

Page 102. Vers 19.

Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre.

Mais il me ſemble que l'édition de Londres eſt mieux en cet endroit, parce que l'Inquiſition n'eſt pas ſeulement odieuſe aux Eſpagnols, mais encore aux autres nations. Cependant les Ducs de Guiſe avaient deſſein de l'établir en France.

N. B. L'Abbé Lenglet entend parler de la premiere édition de Londres, où l'on trouve,

Que l'Eſpagne a reçu, que l'Univers abhorre.

Il ſe trompe en donnant la préférence à ce vers: il eſt bien plus beau de dire, que l'Eſpagne même déteſte le joug qu'elle s'eſt impoſé.

Page 109. Vers 15.

D'un œil ferme & ſtoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

Il y a dans pluſieurs autres éditions.

Avec un œil ſtoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais néceſſaire.

Ces deux vers ſemblent contenir le plus grand ſens, & je crois que c'eſt le ſentiment de l'Auteur.

Page 113. Vers 16.

O fatal habitant de l'inviſible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?

Il y a dans l'édition de 1727.

O fatal habitant de l'inviſible monde!

Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abyme, ou descends-tu des Cieux?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre?

Page 114. Vers 6.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,

Il y a dans l'édition de 1727.

Cependant la nuit vient. Le Héros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.

Mais dans les éditions suivantes, ce morceau est fort embelli.

CHANT SEPTIEME.

TOut le commencement de ce Chant est entierement different dans l'édition de 1723. Le voici.

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs,
Un silence profond régnait dans l'Univers:
Henri prêt d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans son Camp reposait sur ses armes;
Un Héros descendu de la voûte des Cieux,
Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux:

C'était ce Saint Guerrier, qui loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique;
Le généreux Louis, le pere des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons,
Sur sa tête éclatait un brillant Diadême,
Au front du nouveau Prince, il le posa lui-même:
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis,
Acceptez-moi pour pere, & devenez mon fils.
La vertu qui toujours vous guida sur ma trace,
Du temps qui nous sépare a rapproché l'espace:
Je reconnais mon sang, que Dieu vous a transmis,
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
Mais ce sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire;
Posiédez ma sagesse, ainsi que mon empire.
C'est peu qu'un vain éclat, qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit;
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile.
D'un bien plus précieux osez être jaloux,
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerriere;
Comme sous son appui marcher à sa lumiere?
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps,
Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans!
Que vous éprouverez de faiblesses honteuses!
Et que vous marcherez dans des routes trompeuses!
Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les destins.

Henri crut à ces mots, dans un char de lumiere,
Des Cieux en un moment pénétrer la carriere;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pôle à l'autre & diviſer les airs.

On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons que d'une main féconde
Diſpoſa l'Eternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux;
C'eſt là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance,
Ces eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiere à jamais dégagées,
Quand le Dieu qui les fit, les rappelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide, elles volent ſoudain,
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorſque les Aquilons meſſagers des hivers,
Ramenent la froidure, & ſifflent dans les airs.

Page 120. Vers 7.

Le Bonze avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens.

Il y a dans l'édition de 1727, après ces vers,

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance
Comme sans châtiment restent sans récompense ;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ;
Il ne les juge point tel qu'un injuste maître,
Sur les chrétiennes Loix qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs,
Mais sur la simple Loi qui parle à tous les cœurs.
La nature ici bas, sa fille & notre mere,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire ;
De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée ;
Elle pleure, & ses cris que nous n'entendons pas ;
S'élevent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes & dans la nôtre, est fort supérieur à tous ces morceaux.

Page 122. Vers 8.

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide & louche, &c.

Au lieu de ces vers & des onze vers suivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage,
Le désespoir, la mort, la fureur, le carnage,

Et ces vices affreux, suivis par les douleurs;
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
L'orgueil au front d'airain, la lâche perfidie,
Qui d'abord en rampant se cache & s'humilie,
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpens, & porte le trépas.
L'avarice au teint pâle, & la haine & l'envie,
Le mensonge, & sur-tout sa sœur l'hypocrisie,
Qui les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage & son venin,
Le faux zèle éclatant, &c.

Et s'il m'est permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place, soit dans les éditions de Londres, soit dans celles de 1737 & 1740.

N. B. Il n'y a qu'à comparer, on verra si M. Lenglet ne se trompe pas.

Page 123. Vers 11.

Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide, &c.

Après ce vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Dont le Conseil des Seize arma sa main perfide,
Voyez de ces serpens tout son corps entouré,
Sous leur dent vengeresse en lambeaux déchiré,

Sa peine, dit Louis, eſt égale à ſon crime,
Tandis que dans Paris, &c.

Page 123. Vers 16.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſéveres loix, &c.

L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans juſqu'au dix-neuvieme.

Mais apprenez, mon fils, quelles ſéveres loix,
Pourſuivent dans ces lieux tous les crimes des Rois;
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie;
Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie,
Et ſe plaît à venger, par des maux infinis,
Les crimes qu'ils ont faits, & ceux qu'ils ont permis.

Page 124. Vers 6.

La vérité terrible ici fait leur ſupplice.

Ce vers & les trois autres ſuivans ſont ainſi mis dans l'édition de 1723.

La vérité terrible augmentant leurs ſupplices,
De ſon flambeau ſacré vient éclairer leurs vices,
Près de ces mauvais Rois ſont ces fiers Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans.
&c.

Page 142. Vers 20.

Etes-vous en ces lieux, &c.] Au lieu de ce vers & des sept qui le suivent, en voici huit autres que l'on lit dans celle de 1723.

Le sujet révolté, le lâche adulateur,
Le Juge corrompu, l'infâme délateur;
Ceux-mêmes, qui nourris au sein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de
faibleſſe,
Ceux, qui livrés sans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui surpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, *&c.*

Et dans l'édition de 1737, voici comme ces derniers vers sont tournés;

Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs:
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, *&c.*

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention, & avec quelle sévérité l'Auteur a revu son ouvrage; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

Page

Page 128. Vers 2.

Et vous brave Amazone.

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans ; c'est Monstrelet, auteur contemporain, qui parle.

En l'an 1428, vint devers le Roi Charles de France à Chinon, où il se tenait une Pucelle, jeune fille, âgée de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle était vêtue & habillée en guise d'homme, & était née des parties entre Bourgogne & Lorraine, d'une Ville nommée Droimi, à présent Dontremi, assez près de Vaucouleurs ; laquelle Pucelle Jeanne fut grand espace de temps chambriere en une hôtellerie, & était hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, & faire telles autres apertises & habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire, & fut mise à voie, & envoyée devers le Roi par un chevalier nommé Messire Robert de Brodrencourt, Capitaine, de par le Roi, de Vaucouleurs, &c.

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle ; il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un Poëte soit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézerai dit tout bonnement que *S. Michel, le Prince de la Milice céleste*, apparut à cette fille, *&c.* Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler ; car ils

n'avaient rien à lui reprocher que son courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet, sans faire néanmoins une Dissertation : Peut-on s'empêcher de louer le courage & la résolution si prudente & si bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille simple dans les mœurs, toujours sage dans sa conduite & dans ses réponses, sans se démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées? Elle avait paru devant le Roi en 1429, avec une fermeté & une résolution extraordinaires; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe & à son âge. Elle lui promit de délivrer la Ville d'Orléans, & de le conduire à Rheims pour y être sacré, ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille, sans talens & sans expérience, renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même si bien établis dans le Royaume? Et que par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors. Cependant, bien des Auteurs du temps même, avouent qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille; c'est ce qui est examiné dans le livre de *l'Histoire justifiée contre les Romans.*

Page 128. Vers 4.

Ces *Héros*, &c.] L'édition de 1723 met ici une

longue ſuite de Vers que l'Auteur a ſupprimés dans les autres éditions; les voici donc.

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance & reconnaît ſon fils;
Le Héros attendri tombe aux pieds de ſon pere;
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſi chere,
Trois fois ſon pere échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents:
Cependant il apprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, & ſes derniers exploits;
Tous les Héros en foule accouraient à ſa voix,
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en ſilence,
Et reſpectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint Guerrier pourſuivant ſes deſſeins,
Suivez mes pas, dit-il, au Temple des Deſtins,
Avançons, il eſt temps de vous faire connaître
Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître.
De ce Temple déjà vous voyez les remparts,
Et ſes portes d'airain, *&c.*

Page 129. Vers 5.

Le temps d'une aile prompte, &c.] Au lieu de ce vers & des trois qui le ſuivent, on lit dans l'édition de 1723 ces quatre autres vers.

De Dieu dans ce lieu ſaint la volonté réſide,
La crainte languiſſante & l'eſpérance avide,
Près de ces murs ſacrés gémiſſent nuit & jour,
Les deſirs inquiets voltigent à l'entour.

Page 130. Vers 19.

Approchons-nous, &c.] Au lieu de ce vers & du ſuivant, voici les deux que l'on lit dans l'édition de 1723.

Approchez-vous, venez, contemplons l'un & l'autre,
Le ſort de vos Etats, & ma race & la vôtre.

Page 134. Vers 2.

Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'appui des Vertus & des Arts.

Il y a dans les éditions de 1725, 1727, 1733, *&c.*

Vauban ſur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.

Page 136. Vers 11.

De l'Etat ébranlé, douce & frêle eſpérance.

Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'Empire Français douce & frêle eſpérance:
O vous qui gouvernez les jours de ſon enfance;
Vous Villeroy, Fleury, conſervez ſous nos yeux,
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux,
Conduiſez par la main ſon enfance docile,
Le ſentier des vertus à cet âge eſt facile;
Age heureux, où ſon cœur exempt de paſſion,
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion;
Où d'une Cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,

Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire ;
Age heureux, où lui-même ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquille & ſoumis aux régles du devoir,
Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître,
Qu'il ſonge qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître ;
Qu'attentif aux beſoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux,
Qu'il aime à pardonner, qu'il donne avec prudence,
Aux ſervices rendus leur juſte récompenſe :
Qu'il ne permette pas qu'un Miniſtre inſolent,
Change ſon regne aimable en un joug accablant :
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvue,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chériſſe les Loix,
Bien pur, préſent du Ciel, & peu connu des Rois :
Et que digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'Auteur a retranché ici n'eſt pas moins bien que ce qu'il a mis en ſa place.

Page 137. Vers 7.

Près de ce jeune Roi, &c.] Au lieu de ce vers & des dix qui le ſuivent, l'édition de 1723 ne met que les quatre ſuivans, bien moins beaux, & beaucoup moins remplis que ceux qu'on y a ſubſtitués.

Près de ce jeune Roi, regardez ce Héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux ;
Il unit les talens d'un Sujet & d'un Maître ;

Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

Page 137. Vers 12.

D'Orléans eſt ſon nom ; ſa politique habile,

Ce vers & les ſuivans ſont ainſi dans l'édition de 1737.

Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile,
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée & tranquille.

Page 137. Vers 16.

Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un maître,
Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

Il y a dans l'édition de 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du Ciel un trop vaſte génie.

C'était-là une vérité dure.

CHANT HUITIEME.

Page 140. Vers premier.

DEs Etats, &c.] Voici le commencement de ce Chant dans l'édition de 1723.

Paris toujours injuſte, & toujours furieux,
De la mort de ſon Roi rendait graces aux Cieux.
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de ſa vaine eſpérance :

Mais Philippe au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes Etats pour la premiere fois :
Il voyait des Bourbons les forces réunies,
Du Trône ſous leurs pas les routes applanies :
Un chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité,
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France ;
Il crut qu'il était temps d'envoyer un ſecours,
Demandé ſi long-temps, & différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

Preſque tous ces vers ſont retranchés dans les autres éditions.

Page 1. Vers dernier.

Après ce vers,

Où ſemblaient attachés les deſtins de l'Etat.

il marque ces quatre vers ici qui ſont dans l'édition de 1723, & qu'on doit reſtituer.

Henri loin des remparts de la ville alarmée,
Aux Campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée,
Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes Ligueurs,
Que leur aveuglement pouſſait à leurs malheurs.

Page 144. Vers 2.

Eſt un champ fortuné, l'amour de la Nature.

Après ces vers, on lit les ſuivans dans l'édition de 1723, dont la plupart ſont changés dans les autres éditions.

Là souvent les Bergers, conduisant leurs troupeaux ;
Du son de leur musette éveillaient les échos ;
Là les Nymphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivaient le dain léger & le chevreuil timide,
Les tranquilles Zéphirs habitaient sur ces bords ;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est là que le destin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées ;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissans dans les sillons ;
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmerent,
Dans le fond des forêts les Nymphes se cacherent ;
Le Berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

Page 147. Vers 5.

Après ce vers,

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.

on voit dans l'édition de 1723 ce qui suit.

Sancy, brave guerrier, Ministre, Magistrat,
Estimé dans l'armée, à la Cour, au Sénat ;
La Trimouille, Clermont, Tournemine & d'Angennes ;
Et ce fier ennemi de la pourpre Romaine,
Mornay dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraissaient Givri, Noailles & Feuquieres ;
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguieres, &c.

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de M. de Sancy.

Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement Conseiller au Parlement, Maître des Requêtes, Ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel général des Suisses, premier Maître d'Hôtel du Roi, Sur-Intendant des Finances, & réunit ainsi en sa personne le Ministere, la Magistrature & le Commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay, Conseiller au Parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il nâquit en 1546 & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des Requêtes, il se trouva dans le Conseil de Henri III, lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue, il proposa de lever une armée de Suisses. Le Conseil, qui savait que le Roi n'avait pas un sol, se moqua de lui! *Messieurs*, dit Sancy, *puisque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée.* On lui donna sur le champ la Commission & point d'argent, & il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singuliere; d'abord il persuada aux Genevois & aux Suisses de faire la guerre au Duc de Savoye, conjointement avec la France; il leur promit de la Cavalerie qu'il ne leur donna point; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au Duc de Savoye; ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à mar-

cher au secours du Roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes & de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens, il mit en gage ses pierreries, entr'autres ce fameux diamant, nommé le Sancy, qui est à présent à la Couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal, Dom Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Dom Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier, il le mit en gage entre les mains de Sancy, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sancy, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une piece d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au Roi Dom Antoine, & eût pu même en donner davantage.

Sancy étant Sur-Intendant des Finances sous Henri IV, fut disgracié, au rapport de Monsieur de Thou, parce qu'il avait dit à la Duchesse de Beaufort, que ses enfans ne seraient jamais que des fils de P. Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les Finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosni. Sancy même ne fut point disgracié, puisque le Roi en 1604 le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il fallait être de la Religion de son Prince. C'est sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante Satyre, intitulée : *La Confession Catholique de Sancy*, imprimée avec le Journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Page 150. Vers 16.

Le Grand Mornay le suit, toujours calme & serein &c.

Il y a dans l'édition de 1727.

Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet Escadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne est arrêté,
D'Aumale vient à nous ; marchons de ce côté ;
Ainsi dans la mêlée il l'assiste, il l'escorte.

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs.

Page 155. Vers 7.

Le généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager, &c.

L'édition de 1727 porte ce qui suit :

Que vois je ! c'est ton Roi qui vole à ton secours ;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le sait, il y vole. Il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite.
Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant :
D'Aumale à son aspect, recule en frémissant,
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

Ces vers ne sont point à comparer à ceux que l'Auteur y a substitués.

Cependant l'Auteur, toujours exact, a soin de marquer que ce fut à la vérité à Ivri que le jeune Biron fut blessé; mais que Henri le Grand lui sauva seulement la vie au combat de Fontaine-Française. On a transporté à la bataille d'Ivry, cet événement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé. (*C'est la remarque de l'édition de 1737 & des suivantes.*)

Page 156. Vers 4.

Un bruit affreux s'entend, la discorde cruelle, &c.

Les 30 vers suivans sont encore ajoutés par l'Auteur dans l'édition de 1737 & suivantes.

Page 157. Vers 5.

Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux. &c.

Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723.

Egmont, courtisan lâche & soldat téméraire,
Esclave du Tyran qui fit périr son pere;
Malheureux il n'osait sur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son pere & sa patrie.
Il parut, le Héros le fit tomber soudain,
Le fer étincelant, &c.

Mais l'édition de Londres, celle de 1737 & celle-ci sont beaucoup meilleures en cet endroit.

Page 157. Vers 11.

Combattons, c'est à nous de fixer la victoire, &c.

Les dix vers ſuivans ne ſe trouvent pas dans l'édition de 1727, mais ils ſont dans celle de 1737 & ſuivantes.

Page 158. Vers 5.

Excita ſes remords, &c.] Après ce vers on trouve dans l'édition de 1727 dix vers que voici.

Sur ſon corps tout ſanglant, le Roi ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance:
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendait le trépas,
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ſa vie,
La Ligue en pâliſſait, la guerre était finie;
Mais d'Aumale & S. Paul accourent à l'inſtant,
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.

Voici encore ce qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Mais Nemours & la Châtre accourent à l'inſtant.
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je! au moment même une main inconnue,
Frape le Grand Henri d'une atteinte imprévue;
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ce temps fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux;
Aux pieds de ces remparts, qu'Hector ne peut défendre,
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre;
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilége oſer bleſſer les Dieux.

Le quatrieme de ces vers donne lieu à l'Auteur de faire dans l'édition de 1723 une remarque qui n'eſt point dans les autres éditions, parce que l'on en a

supprimé les vers qui y ont donné lieu. La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre le soldat qui l'avait blessé dans ses Gardes.

Le Lecteur s'apperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un Poëme, où il faut observer l'unité d'action. Ce Prince fut blessé à Aumale, il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poëte ; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés : il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties, sans cela il est absolument impossible de faire un Poëme épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry ; mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même enveloppé de trois Cornettes Walonnes, & y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimouille. Les siens le crurent mort quelque-temps, & jetterent de grands cris de joie quand ils le virent revenir l'épée à la main tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai, qu'après la blessure du Roi à Aumale. Duplessis-Mornay lui écrivit : SIRE, *vous avez assez fait l'Alexandre, il est temps que vous fassiez le César, c'est à nous à mourir pour votre Majesté, & ce nous*

eſt gloire, à vous, SIRE, de vivre pour nous; & j'oſe vous dire que ce vous eſt devoir.

Page 159. Vers 22.

Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés, &c.

Après ce vers voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire,
Henri voulait vous vaincre & non pas vous détruire:
C'eſt la ſeule vertu qui doit vous déſarmer;
Vivez, c'eſt trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes Soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce Lion, *&c.*

Page 161. Vers 8.

Plus prompte que le temps vole au delà des mers.

Il y avait dans l'édition de 1723.

Traverſant tous les jours & les monts & les mers,
Des actions des Rois va remplir l'univers,
La Renommée enfin dans la Ville rebelle,
Des Exploits de Henri répandait la nouvelle,
Mayenne dans ces murs abuſait les eſprits, *&c.*

CHANT NEUVIEME.

Page 164. Vers 8.

NI les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.

Au lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici:

Dans ces climats charmans habite l'indolence ;
Les pleuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos.
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible ;
La molleſſe entretient un ſilence paiſible ;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille Amans, *&c.*

Page *166.* Vers 3.

Porte en ſa faible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris, ou la paix ou la guerre.

Voici comme l'édition de 1723, a mis ces deux vers.

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

Page 167. Vers 27.

Le faible Ximoïs & les champs où fut Troye.

L'édition de Londres met ainſi ce vers
La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

Page 170. Vers 8.

Telle ne brillait point, &c.] Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les Cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.

Page 171. Vers 22.

Au devant du Monarque, &c.] Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers & de quelques-uns des ſuivans : Au devant

Au devant du Monarque il conduisit ses pas,
Armé de tous ses traits présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble & ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.

Page 173. Vers 10.

N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrées &c.]

Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

C'est alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres plaisirs désarmer ce Héros;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son Camp répandait les alarmes,
Et ses Chefs étonnés, ses Soldats abattus, &c.

Page 173. Vers 19.

Il descendit des Cieux, &c.] Jusqu'au vers 15, l'édition de 1723 met ainsi en deux vers:

Il va trouver Sully d'un vol léger & prompt,
Et lui dit de son Roi, la faiblesse & l'affront.
Non moins prudent ami, &c.

Il est à remarquer que l'Auteur a mis ici & dans la suite *Mornay*, qui paraît dans les éditions de Londres & autres, au lieu de celui de Sully, qui est dans l'édition 1723.

Page 176. Vers 11.

Cher ami, dit le Roi, &c.] Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

Tout autre eût d'un Censeur haï le front sévere.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire,
Viens, le cœur de ton Prince, &c.

CHANT DIXIEME.

Page 187. Vers premier.

CES momens dangereux, &c.] Voici de quelle maniere commence l'édition de 1723.

Le temps vole, & sa perte est toujours dangereuse;
En vain du grand Bourbon, la main victorieuse,
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu:
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la molleſſe,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'alégreſſe:
Déjà dans leur asyle oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

Page 185. Vers 9.

Ils demandaient l'assaut, &c.] Au lieu de ce vers & des cinq qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare, ennemi généreux,
Henri retint ses traits déjà tournés sur eux,
Il voulait les sauver de leur propre furie,

Haï de ſes ſujets, il aimait ſa patrie;
Armé pour les punir, prompt à les épagner, &c.

Page 186. Vers premier.

Mais le faux zèle, hélas! &c.] Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas en cette occaſion
Ce que pouvoit les Seize & la Religion.

Page 194. Vers 13.

Comme qu'enfin les temps allaient être accomplis.

L'édition de 1723 met ainſi ces vers & les cinq qui le ſuivent.

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avait prédits;
Le ſaint Roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait ſur le Héros dont il eſt l'origine,
Touché de ſa vertu, ſaiſi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ſes douleurs.
Mais l'Auteur a eu raiſon de les changer.

Page 194. Vers premier.

Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins;
A qui de l'Univers il commet les deſtins, &c.

Au lieu de ces vers, & des treize qui ſuivent, il y avait dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux, &c.
Par des coups effrayans ſouvent ce Dieu jaloux
A ſur les nations étendu ſon courroux,

Mais toujours pour le Juste il eut des yeux propices ;
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense, & marche à ses côtés.

Page 196. Vers 24.

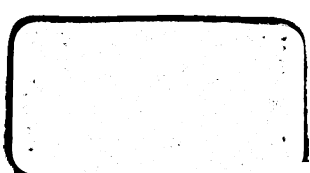
Il avoue avec foi que la Religion
Est au dessus de l'homme & confond la raison.
Il reconnaît l'Eglise, &c.

Mais l'édition de 1723, moins parfaite que les suivantes, met ainsi ces vers :

Ces rayons desirés enflâment ses esprits,
Il s'avance avec elle aux remparts de Paris :
Il parle, & les remparts tombent en sa présence.
Les Ligueurs éperdus implorent sa clémence.

Il y avait dans l'édition de 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.

Fin des Variantes & des remarques.

INSTITU
RSITY
5 JUN 1975
ORD
BRARY
74754029